

# Le Samedi

Vol. XI. No 15  
Montreal, 9 Septembre 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c

BEAUTÉ ESPAGNOLE



CARMEN.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE &amp; CIE,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 9 SEPTEMBRE 1899

## APTITUDES DIVERSES



I  
Tom (le chien sauteur).—Dis donc, Jerry. Voilà qui est curieux : ce ver peut se rendre tout à fait bossu.

## L'AMOUR

L'amour n'est qu'un duo : le chant cesse dès qu'on n'est plus d'accord.

\* \* \*

L'amour n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il manque de parole pour s'exprimer.

\* \* \*

L'amour n'est qu'un duel sans témoins ; il blesse parfois et ne tue jamais personne, au contraire.

\* \* \*

L'amour n'est qu'une préférence exclusive pour une personne auprès de laquelle l'univers n'a plus de prix.

\* \* \*

L'amour n'est qu'une intrigue qui se renouvelle toujours, tandis que le mariage a bientôt donné son dernier mot.

\* \* \*

L'amour n'est jamais pris au dépourvu ; car pour lui, les plus grands défauts ne sont que des qualités élevées à leur dernière expression.

\* \* \*

L'amour n'est tiré qu'à de rares exemplaires ; et cent millions de personnes croient tenir l'original, qui n'ont qu'une copie très imparfaite.

\* \* \*

L'amour n'est pas ce que vous croyez ; ce n'est pas cette violente aspiration de toutes les facultés vers un être créé : c'est l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu.—G. SAND.

\* \* \*

L'amour n'est jamais si fort que quand on le croit prêt à finir par l'emportement d'un querelle. Il vit dans les orages ; chez lui tout est convulsif, veut-on le réduire à un régime, il languit, il expire.

Pensées recueillies par

JULES BOURBONNIÈRE.

## LA FEMME QUI LUI FALLAIT

Elle.—Cela est impossible. Je ne suis pas digne de vous.

Lui.—Sottise !

Elle.—C'est vrai.

Lui.—Impossible ? Vous êtes un ange !

Elle.—Non, vous avez tort. Je suis une paresseuse et insouciante fille, pas du tout convenable pour être la compagne de votre vie.

Lui.—C'est de la démenche. Quelle sorte de femme pensez-vous donc qu'il me faille ?

Elle.—Une femme pratique, laborieuse, économe et qui puisse vivre avec votre petit salaire.

## IL LE CROIT ENCORE

La femme.—Oui, d'abord, mon cher ami, le médecin pensa't que ta maladie attaquerait le cerveau.

Le mari.—Il le croit encore si j'en juge par le compte qu'il a envoyé hier.

## COMME LUI

M. Timide (poussé par l'impérieuse madame Timide).—Je...je...je me plaindrai à vos chefs... pour avoir manqué de nous laisser débarquer à l'autre coin.

Le conducteur (goguenard).—Dieu vous bénisse, monsieur ; il n'y a aucun chef dont j'ai peur. — Je suis comme vous — ce n'est que ma femme que je crains.

## UN HOMME ABSORBÉ

—Papa est très absorbé par les affaires, de ce temps-ci.

—Oui, vraiment ?

—Quand Henri lui a demandé ma main il lui a répondu : "Oui, prenez-la et si elle n'est pas telle que nous l'annonçons, retournez-la, nous vous la changerons."

## MOYEN IRRÉSISTIBLE

Alice.—Je voudrais rompre avec Alfred et je ne sais comment m'y prendre pour ne pas pousser le pauvre garçon au suicide.

Son petit frère.—Pourquoi ne te montres-tu pas à lui avec tes cheveux en papillottes ?

## LA RAISON DE SA SAGESSE

Tante Sophie.—Est-ce que Tommy est toujours un petit garçon bien sage, à l'école ?

Tommy.—Oui, tante.

Tante Sophie.—Et pourquoi Tommy est-il toujours sage ?

Tommy.—Parce que c'est plus drôle de voir donner une volée aux autres que d'en recevoir une soi-même.



II  
Jerry (le chien coureur).—Oh ! ce n'est pas bien difficile. Il n'est certes pas aussi bossu que moi.

## UN MAÎTRE EXÉCRABLE

Papa.—Paul, je ne suis pas du tout satisfait du rapport que tu m'apportes de l'école.

Paul.—Je le savais, papa, et je l'ai dit au maître, mais cela n'a semblé faire pour lui aucune différence.

## AXIOME

Quand un homme dit à ses connaissances qu'il est chagrin de s'être marié, il est certain que sa femme dit la même chose de son côté.

## SIMPLE EXPÉRIENCE

Henri (cinq ans).—Puis-je éveiller le bébé ?

Maman.—Pourquoi ? Qu'as-tu besoin de l'éveiller ?

Henri.—Je voudrais voir s'il peut crier assez fort pour couvrir le bruit que je ferai avec mon nouveau tambour.

## PROVIDENTIEL

Bouleau.—N'est-ce pas comique qu'une femme ne puisse pas lancer une chose en droite ligne.

Bouleau (dont la femme a les cheveux roux).—Pas comique exactement, c'est plutôt providentiel.

## TOUT SE PAIE

Client.—Votre mémoire de frais est exorbitant. Il y a plusieurs items que je ne comprends pas du tout.

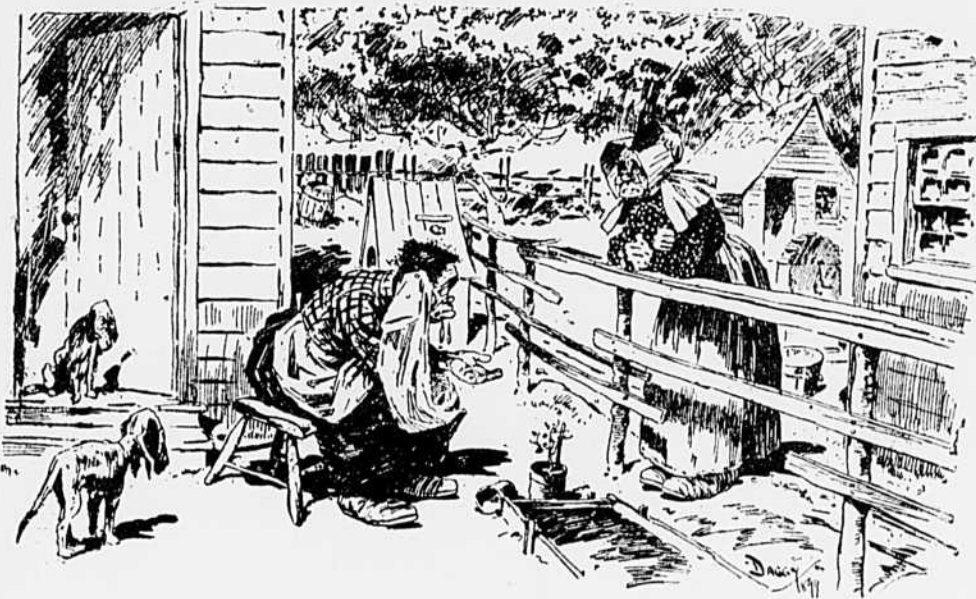
L'avocat.—Je vous les expliquerai très volontiers ; mais l'explication vous coûtera trois piastres et cinquante cents.

## SA CHANCE

Alfred.—Comment es-tu si sûr qu'elle t'acceptera en mariage ? T'a-t-elle donné quelques encouragements ?

Albert.—Pas précisément. Tu sais qu'elle est fille unique et elle m'a dit, l'autre soir, que son père avait toujours désiré un fils.

## UN HOMME PERDU



Mme Johnson. — Li avez-vous pas bien du chagrin, madame Jackson, parce que votre fils a été acétié pou avoi volé des poules ?

Mme Jackson (sanglotant). — Oh oui ! Li pauvre enfant ne sea bon pou ien après cette dis-gâce-là, excepté pou la politique.

## Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES  
DDXXXXV

## SOURIRE DES CHOSES

Les grands bois frais, les grands bois sourds  
Nous sont doux comme des visages,  
Et la grâce de nos amours  
Nous rit dans tous les paysages.

Les arbres vous parlent de moi  
Dans la profondeur des ravines,  
Et, confuse, tout en émoi,  
Vous baissez vos paupières fines.

Le vieux bane me parle de vous,  
Je vous revois sous la ramure,  
Et votre nom m'est bien plus doux  
Quand une source le murmure !

Notre amour, heureux et joyeux,  
Rassure le bouvreuil qui tremble,  
Et les fleurs ouvrent leurs grands yeux  
Pour nous mieux voir passer ensemble.

Comme il vous aime et qu'il est bon,  
Le printemps renaît pour nous plaire,  
Et notre amour, ce vagabond,  
Chante en passant sa chanson claire !

Les grands bois frais, les grands bois sourds  
Nous sont doux comme des visages,  
Et la grâce de nos amours  
Nous rit dans tous les paysages.

CHARLES FUSTER.

## INSTANTANÉS

LXXXI

LENDEMAINS DE TEMPÊTE

Après les chaleurs terribles, l'orage d'une violence que rien n'approche.  
La tempête, — pluie, éclairs, tonnerre, — dans toute sa terrifiante beauté.  
Et, dans nos jardins, hier encore si bien parés, la valse des feuilles mortes, — déjà — cette valse des feuilles que tant de poètes, ont chantée, ou les bleues et roses corolles prennent leur place, hélas.

Les liserons sauvages, les géraniums aux tons pourpres qui, hier encore, paraient ma fenêtre, répandant sur les belles soirées tièdes le charmes de leur exquise senteur, ont vécu !

Oh, mes pauvres fleurs !

Dans l'effeuillage général apporté par la tempête, — pluie, éclairs, tonnerre, — vous avez disparu comme le dernier sourire des beaux jours, de ces beaux jours de notre radieux été, aux matins éclairés de rayons d'or, aux nuits diaprées de reflets d'argent. Et, ce soir, alors que soleil et lune sont morts, que de la terre, s'élève une humidité condensée en un épais brouillard, la nuit même semble le réservoir de l'ouragan sinistre.

Sur le sol, — trempé par l'orage, — le pied foule les feuilles mortes.

Sur ma fenêtre agonisent les liserons sauvages et leurs belles corolles bleues arrachées brutalement à la liane flexible.

O, lendemains de tempête — pluie, éclairs, tonnerre, — tempête si sublime, pourtant, dans sa si terrifiante beauté.

SYLVIO.

## A L'ANCIENNETÉ

Lui. — Mlle Marie, regrettez-vous que votre sœur Eveline soit mariée ?

Elle. — Non, cela m'avance d'un numéro.

Il faut que tout nous quitte ou tout quitter.

## CE QU'IL FALLAIT FAIRE

Mme Pascommode (pâle, défaits et bouleversée). — C'est la neuvième servante que j'engage depuis un mois et elle vient de me lancer un fer à repasser par la tête.

M. Pascommode. — A propos, quelques-uns d'entre mes amis et moi, aujourd'hui, essayions d'élaborer un plan d'habitation coopérative. Ce plan consistait à louer un hôtel de petite dimension, d'engager une ou deux servantes au plus, lesquelles feraient nos ménages. Nous partagerions alors la dépense.

— Mais, c'est superbe ! Ce serait comme si l'on vivait dans un hôtel de premier ordre tout en ne dépensant que moitié.

Oh ! je suis ravie de l'idée ! Mais qui prendrions-nous avec nous ?

— Eu bien, il y a d'abord les Calumet.

— Sa femme n'est pas de nos amies.

— Et Chopardin.

— Mme Chopardin, un panier à médiances, tu la connais ?

— Et Loupiac.

— Si tu crois que je vais vivre dans la même maison que cette coquette.

— Ah ! il y a Chicotin, le mari de ton amie Amette.

— Très aimable en compagnie, mais on dit qu'elle est le diable dans la maison.

— Et il y a aussi les Tétagilles.

— Mme Tétagilles est trop casanière.

— Et les Galoupiat.

— Hum ! Mme Galoupiat et ses deux filles ne rêvent que toilettes et opéra. Ce serait joli de tenir maison avec elles !

— Et ta chère amie, Mme Boufa'cuil ?

— Elle ne m'a pas rendu ma dernière visite et je ne la vois plus.

— Mais alors qu'allons nous donc faire ?

— Engager une autre servante ; voilà tout.

## AMÉLIORATION DE POSITION

La maîtresse. — J'augmenterai plutôt vos gages, Bridgitt, que de vous voir me quitter.

Bridgitt. — C'est bien, madame ; j'étais pour me marier, mais avec vos bonnes offres, je pense que je pourrai trouver mieux à la prochaine proposition.

## DROIT A DES DOMMAGES-INTÉRÊTS

Gus. — Le mariage de Jack est le dénouement d'un roman : Il a rencontré sa femme en chemin de fer.

Jos. — Pourquoi ne poursuit-il pas la compagnie ?

## LES TEMPS ONT CHANGÉ

Le professeur (à sa femme). — Tu n'es jamais contente, Amélia, et je ne sais vraiment quoi faire pour te contenter. Il y a deux ans tu mourais d'envie d'avoir ce chapeau, aujourd'hui que je te l'apporte, tu n'as pas l'air de l'aimer du tout.

## PAUVRE PETITE

Mlle Candide. — Pensez-vous que je doive permettre à Jack de m'embrasser avant que nous soyons mariés ?

Sa mère. — Oui, à moins que tu préfères ne jamais être embrassée.

## CE QU'IL FERA

La dame (qui est en train de déménager, au petit garçon du voisin). — Et que feras-tu, Johnnie, quand je serai partie et qu'il n'y aura plus personne dans la maison ?

Johnnie. — Je casserai tous les carreaux, madame.

## JAMAIS !

Elle. — Croyez-vous que les hommes et les femmes viendront à avoir des droits égaux dans ce pays ?

Lui. — Non. Je ne crois pas que vienne jamais le temps où un homme pourra se permettre d'occuper assez de place pour deux personnes dans un tramway sans qu'il s'élève de protestations.

## PAS DE TEMPS A PERDRE



Premier excursionniste. — Tonnerre ! Voilà un animal de train qui avait dix minutes de retard, hier, et aujourd'hui il est...  
Second excursionniste. — Allons, vite ! dépêchons. Nous ne pouvons pas nous arrêter maintenant pour chicaner un train qui arrive par hasard à l'heure !  
Le train. — Shitt... futt... futt...

TOUS LES BÉBÉS LES PLUS VIGOUREUX ET JOUISSANT DE LA MEILLEURE SANTÉ SONT NOURRIS AU . . . "NESTLÉ'S FOOD". TOUS LES MÉDECINS L'ORDONNENT

## TERRIBLE ACCIDENT DE BICYCLETTE



I  
Le jeune Mr Dude faisait des grâces autour de Mlle Lagomme, sur la route de Lachine.



II  
La conversation devenait même extrêmement intéressante quand Dusport, le champion des cyclistes, vint à passer.

## PROCESSION A LESBOS

Les éphèbes vêtus de robes ionniennes,  
Marchaient en brandissant des rameaux d'olivier,  
Dans leurs péplums suivaient les vierges lesbiennes  
Sous des paniers de fruits qui les faisaient ployer.

Aux rythmes caressants des lyres éoliennes  
Les enfants agitaient des branches de laurier,  
Les vins mousseux coulaient des amphores trop pleines  
Sur les fleurs que les mains se hâtaient d'effeuiller.

Et les filles chantaient : " Salut ! divines branches !  
" Laissez tomber sur nous les blondes avalanches  
" Des huiles et des miels aux doux reflets dorés !

" Epandez en nos cœurs l'amour des douces choses ;  
" La fraîcheur des fruits mûrs et les parfums des roses ;  
" Les tièdes renouveaux des champs régénérés.

MICHEL BOGROS.

## NUIT ARABE

La nuit va venir. Les feux s'allument çà et là devant les tentes dans la vaste plaine. Chaque lumière qui scintille est le centre d'un rayonnement d'agitation et de vie.

L'amour, la haine, la misère, la souffrance, la joie, l'espoir, la naissance et la mort, tous ces hôtes des êtres sont groupés comme autant de sphinx autour de ces fauves clartés.

Ce sont des mondes en miniature perdus dans le désert, loin des civilisations, les ignorant et voulant les ignorer.

Qu'importe ? Est-on plus heureux sous les palais de pierre que sous la tente des nomades ? La justice, la charité, la liberté, l'égalité regnent-elles davantage dans les cités que dans les tribus ?

Voyez-vous là-bas, le vieux cheik, le père du *douar*. Il est gravement assis sur le seuil de sa tente et des hommes au visage mâle sont groupés autour de lui.

Et pendant que les femmes et les filles préparent le repas du soir, il devise avec ces hommes des événements du jour et se concerta avec eux pour les choses de demain.

Car il est à la fois le chef civil et militaire, le législateur et le juge et il n'a besoin pour se faire obéir et pour maintenir l'ordre ni de police, ni de gendarmes, ni de procureurs, ni de prisons, ni de soldats.

Soldats, ils le sont tous, ils le sont dès qu'est venu l'âge pubère et que leur bras à la force de manier le fusil. Au premier appel de la poudre, du petit-fils à l'aïeul, tous sont prêts.

L'autorité du chef repose tout entière sur le respect qui l'entoure, la sagesse dont il a fait preuve, l'affection qu'il a su inspirer.

Monarques de l'Occident, qui de vous serait digne de présider le conseil des hommes au visage mâle que préside le vieux cheik ?

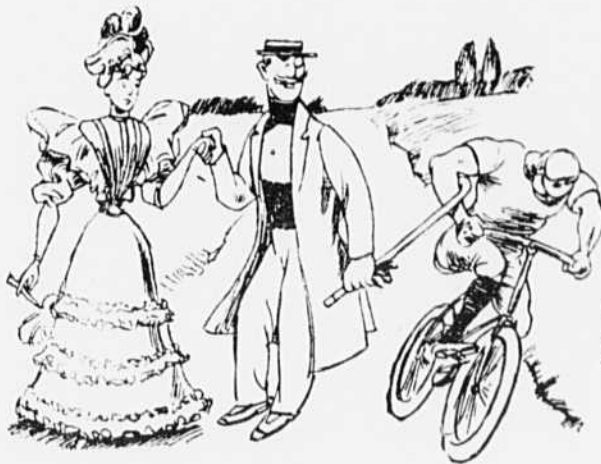
Mais voici un bruit d'abord lointain qui, peu à peu, approche.

A travers les profondeurs pourprées ou bleues, on distingue des taches mouvantes et grises. Les troupeaux rentrent dans leurs douars.

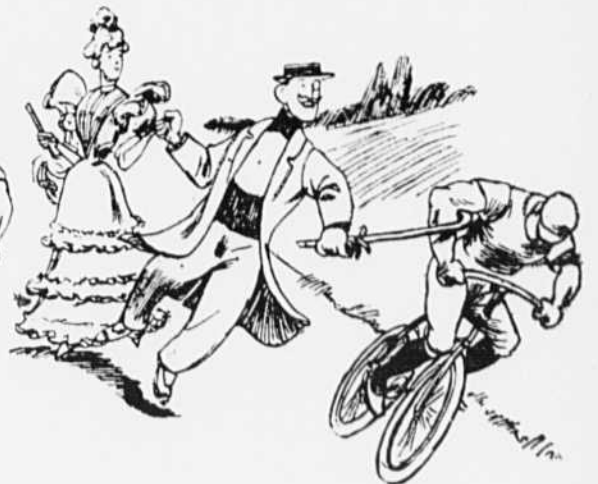
Bruit et taches s'accroissent. Bientôt l'on aperçoit les petits bœufs à la forte encolure, les moutons à la toison épaisse, les chameaux au poil fauve qui dépassent le troupeau comme des trois-mâts dépassent les barques de pêche.

Derrière, les bergers à cheval, *flissa* au côté et *moukalah* sur l'épaule, chassent devant eux le troupeau.

Ici la houlette du pâtre est aussi la lance du soldat. C'est presque le



III  
La canne de Mr Dude barrait le chemin ; tête baissée, Dusport continua sa route sans seulement s'apercevoir qu'il heurtait quelque chose...



IV  
... Si bien que Mr Dude, qui ne voulait lâcher ni sa canne ni la main de Mlle Lagomme, fut entraîné dans l'espace avec sa compagne.

glissaient sur mon front et je fermais les yeux en me disant que c'était une large et belle vie que la vie du désert, et que les gens de la civilisation avaient beaucoup à apprendre de ceux qu'ils appellent dédaigneusement des *sauvages* !

HECTOR FRANCE.

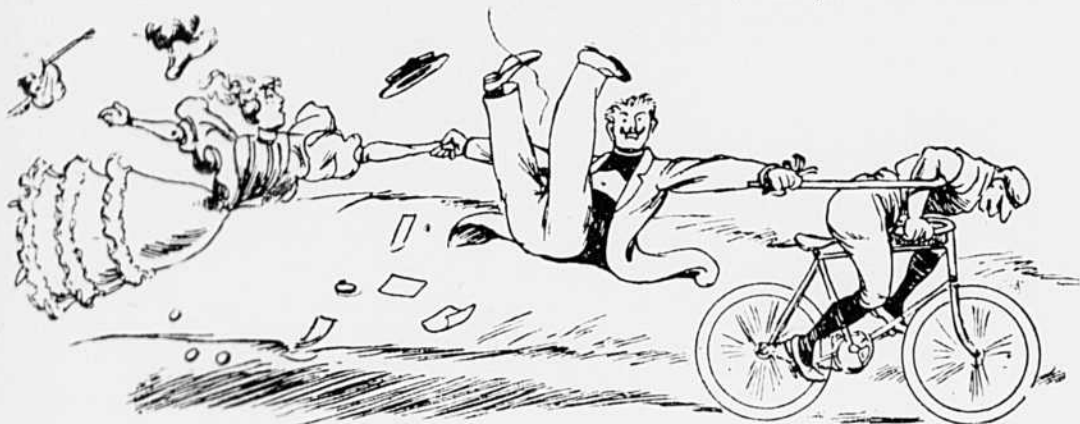
## HORRIBLE

Lui. — Ma chérie, qu'avez-vous à pleurer ainsi ?

Elle. — Je viens justement de lire que tout le monde aime les amoureux. Henri, jurez-moi que vous ne répondrez pas à cette horrible affection.

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

TERRIBLE ACCIDENT DE BICYCLETTE — (Suite et fin)



Dusport pédale toujours ; on n'a pas de nouvelles des victimes.

CONTES DE NOS PERES

Un paysan avait un cheval à vendre ; un de ses camarades lui dit qu'il l'achèterait s'il avait de l'argent, mais que n'en ayant point, il ne voulait pas l'acheter, pour n'être pas contraint de le payer dans un temps où il ne serait pas en état de le faire.

—Qu'à cela ne tienne, répondit le paysan, vous me le payerez quand vous pourrez et quand vous voudrez.

L'autre acheta le cheval, et fit une promesse de la somme dans les termes convenus.

Au bout d'un long temps, cet acheteur étant évidemment en état de payer et ne payant point, le vendeur réclama son argent.

—Il a été dit, répliqua l'acheteur, que je ne paierais que quand je voudrais, et la volonté ne m'est pas encore venue.

—Eh bien ! dit l'autre, vous viendrez devant les juges. Et ils y allèrent.

La promesse fut produite. Les juges, qui la virent, ne purent condamner le débiteur à payer. Ils lui demandèrent s'il n'avait pas présentement la volonté de satisfaire à ce qu'il devait.

—Non, répondit-il, pas encore.

—Fort bien, ne payez pas. Mais vous irez en prison et y resterez jusqu'à ce que la volonté de payer vous soit venue.

Et cet ordre ayant été mis à exécution, la volonté de payer vint presque aussitôt au débiteur.

DISTRACTION

Un célèbre professeur, fort distrait, au lieu de se mettre un sinapisme de moutarde sur la poitrine se le colla sur le crâne qu'il avait fart déplumé. Peu après il sortit — c'était par une froide journée d'hiver — mais il retourna bientôt chez lui pour prendre un parasol parce que, disait-il la chaleur du soleil était intolérable.

CE QU'IL CHERCHAIT

Elle.—On dit que les personnes qui ont des qualités opposées font les plus heureux mariages.

Lui.—C'est pourquoi je cherche une femme qui ait quelque fortune.

L'ANIMAL OUBLIÉ

L'instituteur.—Tu as nommé tous les animaux domestiques sauf un seul : celui qui hait le bain et qui se plaît dans la boue. Eh bien, Tom ?

Tom (piteusement).—C'est moi.

POURQUOI LES ISRAÉLITES NE MANGENT PAS DE PORC

Une légende flamande assez pittoresque. "Quand le Seigneur Jésus vint en Flandre, il rencontra une petite troupe de Juifs qui se mirent à rire et à railler en le voyant venir de loin. —Attendez, dit l'un d'eux, nous allons bien voir ce que valent ses miracles et s'il est vraiment sorcier.

"Alors un des leurs se cacha sous une tonne, et quand Jésus arriva, ils lui demandèrent :

—Dis nous ce qu'il y a là dedans ?

—Volontiers : c'est un cochon.

"Là-dessus les Juifs rirent plus fort, pensant avoir attrapé Jésus : ils levèrent la tonne, mais ils n'en crurent pas leurs yeux quand ils virent leur ami de tout à l'heure, sous la forme d'un porc, s'échapper de la tonne avec des grognements furieux et courir se mêler à un troupeau de ces animaux qui passait sur la route.

"Et c'est depuis ce temps-là que les Juifs ne mangent pas de viande de porc, dans la crainte de tuer et de manger un descendant de leur ami.

SUJET AGREABLE

Le photographe.—Maintenant, monsieur, prenez l'air le plus souriant que vous pourrez. Essayez de penser à quelque chose de gai.

Le client.—Bon ! mais à quoi penser ?

Le photographe.—Considérez, par exemple, que vous n'allez me payer que \$3. par douzaine, tandis que vous auriez payé \$4. au photographe d'en face.

LE SERVICE QU'IL DEMANDAIT

L'étranger.—Je vous demande pardon, monsieur, mais il est en votre pouvoir de me rendre un grand service pour lequel je vous serai très reconnaissant.

Durand (vivement).—Moi ? Je crois que vous vous méprenez. Je ne puis être d'aucune utilité à personne. J'ai fait faillite il y a environ un mois de \$20,000 et sans aucun actif.

L'étranger.—Je sais cela.

Durand.—Vous savez cela et vous me dites que je puis vous rendre service ?

L'étranger.—Oui, monsieur, et j'espère bien que vous ne refuserez pas.

Durand.—Mais qu'est-ce qu'un misérable failli comme moi peut bien faire pour vous, monsieur ?

L'étranger.—Je veux que vous me disiez, monsieur, comment vous avez fait pour obtenir autant de crédit ?

INSINUATION

Maud.—Demeurez-vous loin d'ici, monsieur Dude ?

M. Dude.—Oh ! à peu près à deux milles.

Maud.—Si vous partiez maintenant, à quelle heure seriez-vous rendu chez vous ?

RIPOSTE

Pomkins.—Comment se fait-il que votre nez soit si rouge, Tomkins ?

Tomkins.—Il brille avec orgueil, monsieur, et c'est de ne s'être jamais fourré dans les affaires des autres.

ELLE A ETÉ SATISFAITE

Madame (engageant une servante).—Naturellement, je ne permets aucun amoureux.

La servante.—Je suis bien contente de savoir cela, madame. Etant mariée et à votre âge, il ne serait pas du tout convenable que vous ayiez des amoureux.

PAS PRÉCISÉMENT SON AMBITION

—Ainsi vous voulez être mon gendre, vous, dit le père du ton le plus féroce qu'il pût prendre ?

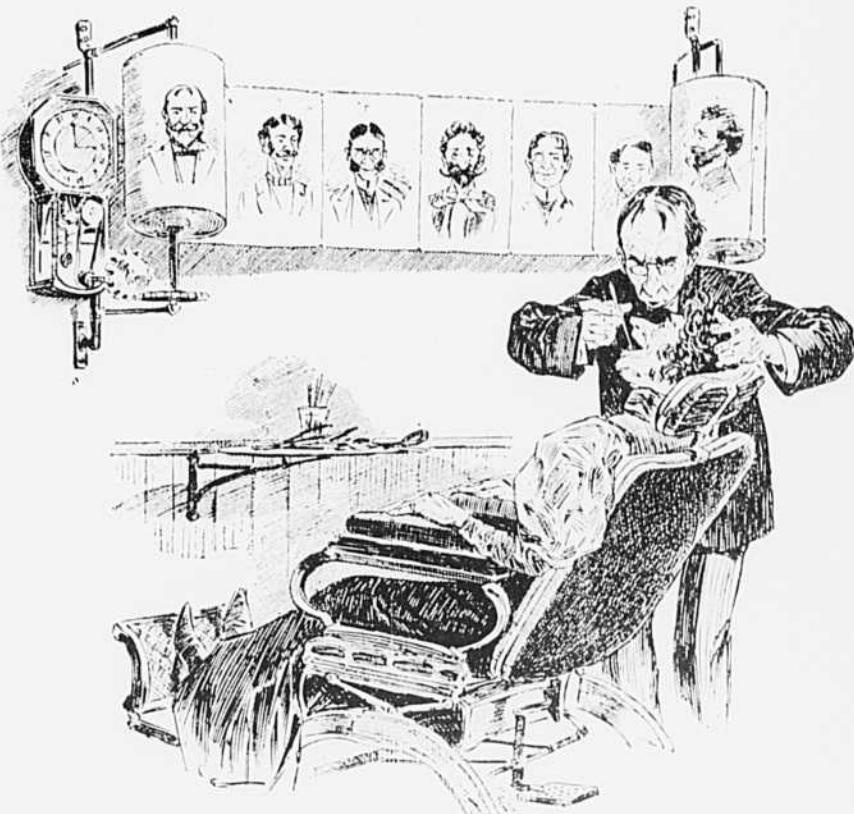
—Monsieur, dit, sans s'émouvoir, le jeune prétendant, ce n'est pas particulièrement cela que j'ambitionne, mais je suppose pourtant bien que je le serai si j'épouse votre fille.

IL AURAIT DU LE VOIR

Lui.—Si j'avais su combien sarcastique vous étiez, je ne vous aurais jamais épousée, madame.

Elle.—Vous auriez pourtant pu le remarquer. Ne vous ai-je pas dit quand vous avez demandé ma main : "C'est si soudain" et il y avait deux ans que vous me faisiez la cour.

UNE SUGGESTION DU "SAMEDI"



Une chose importante pour les dentistes c'est de tenir le patient distrait pendant l'opération. Le SAMEDI suggère humblement à ceux de ces messieurs qui ont le patronage des demoiselles d'un certain âge, d'adopter la combinaison du panorama indiquée ci-dessus. Ils s'apercevront bien vite que les résultats sont merveilleux.

## CAUSERIE PARISIENNE

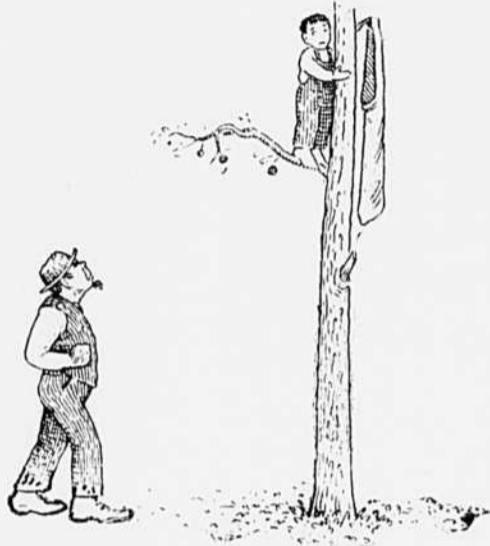
Je vais émettre une pensée qui me fera, je l'espère, bien venir de mes aimables lectrices.

Cette pensée, la voici dans toute sa simplicité...

Devant les revendications du beau sexe, il faut céder. C'est de la galanterie, d'abord, et j'ajouterai que c'est de l'habileté.

La femme — comme l'homme aussi, bien souvent — s'acharnera d'autant plus à réclamer une chose que l'on s'obstinera à la lui refuser.

## HISTOIRE DE POMMES



I  
— Cette fois-ci, je te tiens, mon gars...

Une loi votée d'hier leur donne le droit de plaider... Et voilà que, justement, comme les dernières barrières tombent, il semble, mesdames et mesdemoiselles, que vous vous dérobiez.

Les examens de fin d'année à la Sorbonne ont vu défiler cinq mille candidats mâles. Le sexe féminin est représenté par un nombre infime... il n'y aura pas, tout compte fait, une demi-douzaine de bacheliers.

J'incline à croire que les choses se passeraient de façon identique si l'on donnait aux femmes ces droits politiques dont nous autres, hommes, nous faisons si peu de cas.

Par un beau dimanche d'été, madame aimera mieux arborer son chapeau neuf et sa fraîche toilette, pour aller à la campagne, plutôt que d'aller s'étouffer dans une salle de vote...

Les hommes politiques se plaignent du nombre croissant des abstentionnistes...

En accroissant nos listes électorales par l'adjonction du beau sexe, on n'arrivera, je le crains bien, qu'à augmenter le nombre des gens qui ne votent pas.

\*\*\*

Il existe, paraît-il, en Amérique, une profession nouvelle dont le simple énoncé m'a rendu rêveur.

Ce sont les "commis-voyageurs en littérature". Je n'hésite pas à déclarer que j'approuve hautement la création de ces honnêtes intermédiaires.

Leur besoin se fait de plus en plus sentir à notre époque de concurrence endiablée.

En effet, la vie de l'homme de lettres se divise en deux parties.

Une, — c'est la moins importante! — pendant laquelle il perpètre ses œuvres.

L'autre — la plus dure, la plus pénible et la plus longue — qui est consacrée aux tentatives souvent infructueuses de placement des œuvres en question.

Je ne parle, bien entendu, que pour mémoire, de ces folles orgies que le public nous prête — bien gratuitement hélas!

Nous n'avons, en général, ni le temps ni les moyens de nous consacrer à ces genres de sport.

Les deux autres occupations qui se partagent notre existence suffisent — et au delà — à l'occuper.

Même, il est bien difficile de tenir, entre les deux, la balance égale.

Si nous travaillons trop à nos œuvres, nous n'aurons plus le loisir d'aller faire les démarches nécessaires à leur placement, et des concurrents plus actifs nous évinceront du marché.

Par contre, si nous passons tout notre temps à "faire la place" nos travaux ne se feront pas tout seuls... Cruelle alternative!...

Le commis-voyageur, le placier en littérature obvie à ce double inconvénient.

Il est l'intermédiaire entre le producteur et le consommateur...

Par tous les temps, il va, il vient, court les rues, monte les escaliers, pour placer notre copie.

Si, prenant les devants, on la lui offre, je n'hésite pas à déclarer qu'il y a bien des chances pour qu'elle la refuse, ou du moins pour qu'elle n'en fasse pas un bien grand cas.

L'ambition déplaît quand elle [est assouvie ;  
D'une contraire ardeur son ar-  
deur est suivie.

La plus belle moitié du genre humain a voulu conquérir les diplômes jadis réservés aux hommes seuls.

On a fini par lui ouvrir les portes... amères du baccalauréat... Les femmes devinrent médecins... puis, attirées par la chicane, firent leur droit...



II  
...Si je vais à la maison chercher mon fusil, tu es capable de t'échapper, sûr...

Qu'il pleuve ou vente, toujours il vante notre talent. Il ira jusqu'à nous donner du génie en faisant l'article pour ceux que nous écrivons.

Tel doit être, en littérature, le rôle du commis-voyageur que je me garderai bien d'appeler "vrai blagueur"...

Gaudissart de lettres, sois le bienvenu quand tu viendras sonner à ma porte!

\*\*\*

Simple histoire d'une descente de lit et d'une vache.

Un de mes oncles, qui avait été officier en Algérie au moment de la conquête, en avait rapporté une superbe peau de lion.

Un fourreur adroit, qui ne craignait pas de se décerner l'épithète de naturaliste, avait monté cette peau et en avait fait un magnifique tapis.

C'était un des plus beaux ornements de la demeure champêtre où l'ancien officier d'Afrique mangeait sa retraite.

Un jour, la servante sortit ce tapis léonin, pour le battre, et, après avoir consciencieusement battu la peau du roi du désert, elle la laissa sur un buisson pour prendre un peu l'air.

Une vache qui passait dans un pré voisin n'eut rien de plus pressé que de fondre, les cornes en avant, sur l'inoffensive descente de lit, qui fut assez maltraitée.

Cette peau de lion inspirait à ma naïve enfance un respect voisin de la terreur.

Voyant qu'une simple vache s'attaquait à elle aussi témérairement, à dater de ce jour, mes sentiments respectueux furent pour la vache.

Si les organisateurs du combat de Roubaix entre un lion et un taureau m'avaient consulté, je leur eusse narré ce souvenir de ma prime jeunesse, et cela leur aurait peut-être épargné des mécomptes.

\*\*\*

Encore le chapitre des souvenirs!... C'est curieux comme il y faut des rallonges quand on avance en âge!

Sur le même sujet que ci-dessus...

Quand j'étais en Indo-Chine, il y a une vingtaine d'années, il se passa, dans les alentours, à Java, le fait que voici :

Un rajah de l'endroit donnait, aux fonctionnaires hollandais, une fête sur le programme de laquelle figurait un combat entre un tigre royal et un buffle...

Le buffle, qui a des cornes très longues, trouva le moyen, certainement sans le faire exprès, de ramasser le tigre au-dessus de ses cornes, et se servant de celles-ci comme d'une raquette, il lança le félin dans l'honorable assistance.

Quelques vagues humanités furent ainsi détériorées, et trouvèrent que cette façon de jouer au lawn-tennis manquait d'agrément...

Moralité.— Gardons les bœufs pour en faire des beefsteaks, les lions et les tigres pour en faire des descentes de lit!...

JULIEN MAUVAC.

## EXPLICATION

Une servante avait pris l'habitude de faire la grasse matinée : "Madame, disait-elle, je dors très lentement et c'est pour cela que je prend du temps à finir de dormir toute ma nuit."



III  
TABLEAU.

## UN PETIT ANGE

Madame. — Je vais regarnir mon chapeau de l'année dernière et le porter encore cet hiver, ce sera une économie.

Monsieur. — Comme tu es gentille, Emma ; tu es bien un véritable petit ange.

Madame. — N'est-ce pas ? Alors donne-moi dix piastres pour acheter les plumes et les rubans.

## DIPLOMATIE

Un soir, Taupin rentra chez lui très tard et trouva sa femme évidemment préparée à lui allonger une verte semonce.

Au lieu d'aller se coucher, il s'assit et, les coudes sur ses genoux, sembla s'absorber dans une mélancolique rêverie ; il soupirait profondément et de temps en temps il s'écriait :

— Pauvre Ciboulard ! pauvre ami !

Madame Taupin, mue par la curiosité, dit aigrement :

— Qu'a-t-il donc, ton ami Ciboulard ?

— Ah ! dit Taupin, sa femme lui fait une scène juste à ce moment.

Madame Taupin n'a rien dit à son mari, ce soir-là.

OBSCURITÉ RELATIVE



Alfred.—Ainsi, votre père a dit que j'étais un homme obscur ?  
 Alice.—Oui ; mais je lui ai dit qu'aussitôt que nous serions mariés, il vous verrait sous un meilleur jour.

## LES IDÉES DE MERYEM

CONTE ARABE

I

C'était à la fin du jour. Accablé sous le poids du souci plus encore que sous celui de la fatigue, Mansour s'acheminait vers sa demeure : depuis l'aube, il avait travaillé à charger un navire ; maintenant, sa tâche achevée, son salaire reçu, il pouvait à loisir songer à ses propres affaires ; et c'était cette songerie qui amenait sur son énergique visage une expression de profonde tristesse. C'est que l'heure présente était loin de ressembler aux heures passées... Hélas ! l'an dernier, à cette même époque, il était encore l'heureux Mansour, le riche marchand, dont les nombreux chameaux rapportaient par centaines les tapis de Smyrne et de Tunis, les tentures de Damas, les étoffes tissées de soie et d'or dont on orne les palais. Ah ! combien peu de temps avait suffi à consommer sa ruine !... En quelques heures, un incendie avait dévoré ses magasins, des pillards touaregs enlevé ses chameaux ; et, en moins de rien, il s'était trouvé aussi pauvre que le mendiant qui tend la main à la porte des mosquées.

Dans son angoisse, il répétait :

« Allah ! Allah ! toi qui viens en aide aux vaillants, prends pitié de Mansour ainsi que de ses fils, trop jeunes encore pour se suffire à eux-mêmes... »

Il était si absorbé dans ses ressouvenirs qu'il n'entendit pas l'avertissement que l'on criait derrière lui : « Au large ! au large ! laissez passer Sidi Omar ; gare ! gare ! » Et, comme il ne se garant point, une pierre habilement lancée vint le frapper à la cheville. Il eut un douloureux gémissement ; et, rendu incapable de riposter tout de suite, il se rangea sur le bord du chemin. Alors il vit s'avancer vers lui un groupe de gens joyeux dont Omar, le puissant favori du Pacha, formait le centre ; ses courtisans riaient en le félicitant sur l'adresse dont il venait de faire preuve, et tous ensemble eurent pour Mansour un regard de mépris.

Lorsque le favori et ses compagnons furent éloignés, Mansour ramassa la pierre et, la brandissant avec un geste de menace, il dit d'une voix assourdie par la haine :

« Par la sainte Kaaba ! sur la tête sacrée du prophète ! je te le jure, Omar-ben-Abou, cette pierre, je ne te la rendrai que lorsque tu seras dans le malheur, afin que tu saches ce que c'est que de souffrir à la fois dans son corps et dans sa dignité. Va ! j'aurai aussi mon jour, car la fortune est inconstante. Dieu seul connaît demain. »

II

Mansour se traîna comme il put jusque dans sa demeure, et pendant

que sa femme préférée, la douce Meryem, s'empressait de panser sa blessure avec un onguent dont elle seule avait le secret, il lui conta sa mauvaise rencontre et le serment qu'il avait fait.

« Tiens, dit-il, regarde cette pierre : je la veux toujours porter dans ma ceinture, afin qu'elle me rappelle l'injure que j'ai reçue aujourd'hui. »

Meryem restait silencieuse, son beau regard fixé sur le visage de son époux ; enfin elle dit :

— Ecoute, Mansour, tu sais combien ton honneur m'est cher ; souviens-toi si jamais je t'ai mal conseillé ! Ne garde point cette pierre ; va plutôt la jeter au fond d'un puits... Crois-moi, ces pensées de vengeance rendant le cœur mauvais, elles portent malheur à celui qui les garde.

Mansour haussa les épaules :

— Tes idées, Meryem, sont en vérité singulières !

— Crois-moi, cher époux, insista-t-elle ; et, joignant les mains, elle dit d'une voix émue : « Venge-toi du puissant Omar en ayant une âme plus grande que la sienne, et soit agréable à Dieu en oubliant l'offense. »

Mansour se levait pour s'éloigner ; il répondit :

— Tais-toi, tu n'es qu'une femme. »

C'est avec ces quelques mots que tout bon musulman a l'habitude de clore les discussions matrimoniales.

III

Les années se sont écoulées comme un rêve ; et, loin de lui porter malheur, la pierre fatale, toujours cachée dans la ceinture de Mansour, a semblé un fétiche de bon augure, car tout ce qu'il a entrepris a réussi au delà de ses souhaits : il est redevenu le riche, l'heureux marchand comblé de biens et de joie. Quant à Meryem, elle a presque oublié le jour de triste mémoire où, pauvre roseau battu par la tempête, elle cherchait un appui dans la protection divine et pensait, en conseillant la clémence à son mari, lui rendre le Ciel favorable.

Un jour, c'était à l'heure de la sieste, Mansour et Meryem sommeillaient dans leur demeure, quand soudain un brouhaha confus, bientôt changé en clameur, éclata dans la rue silencieuse. Mansour sort aussitôt pour se rendre compte de ce bruit inusité, et sa femme monte dans le moucharabieh, observatoire familial des musulmans.

Ciel ! Omar, le fier Omar tombé en disgrâce, livré à la risée populaire, fuit devant une foule en délire ; accablé d'insultes, cerné de toutes parts, impuissant à se défendre, il va succomber sous le nombre.

Du haut de sa fenêtre, Meryem voit Mansour prendre dans sa ceinture la pierre vengeresse.

« Ah ! s'écria-t-elle en fermant les yeux et se rejetant en arrière toute tremblante, ah ! c'est maintenant que la pierre maudite va faire son œuvre !... Eperdue, elle courut se cacher dans ses appartements, et là, prosternée sur la dalle, elle dit avec ferveur :

« Allah ! garde Mansour de tout mal... et prends pitié d'une épouse imprévoyante qui n'aurait pas dû dormir en paix tant qu'une chose maudite était dans sa demeure... »

« Oui, j'aurais dû, comme un larron, me lever durant la nuit pour la dérober à mon époux et la faire à jamais disparaître... »

Elle pleura longtemps, puis, tout à coup, s'avisa que Mansour était bien longtemps à revenir ; elle regarda par l'épais treillis des fenêtres si elle ne l'apercevait point ; il lui semblait qu'un malheur planait sur son foyer, que son mari ne reviendrait plus, ou que, s'il revenait, ce serait, hélas ! les mains souillées de sang...

N'y tenant plus, la pauvre femme s'enveloppa dans son haik, et, appelant une servante, elle se décida à aller à la recherche de son mari.

Comme elle franchissait le seuil de sa demeure, elle le vit apparaître, le visage calme, le regard apaisé. Elle ne lui fit point de question ; mais lui comprit l'anxiété de son regard et y répondit sans détour ; il lui conta que lorsqu'il avait vu Omar si chétif, si misérable, abandonné par ses amis, livré à la haine publique, il s'était senti ému de compassion ; qu'il s'était souvenu du jour où lui-même, impuissant à relever une insulte, avait dû dévorer sa honte. Alors, de sa main armée pour la vengeance, il avait écarté la foule et pris la défense du malheureux ; puis il l'avait accompagné jusqu'au seuil de sa demeure.

Là, Omar lui avait dit d'une voix confuse :

« Mansour-ben-Salem, tu ne te souviens donc plus ?... »

« J'ai répondu : « Oui, je me souviens, mais la vengeance est basse et mauvaise lorsque notre ennemi est faible et malheureux. Dieu te garde, Omar-ben-Abou. »

« Tiens, ma bien-aimée, fit Mansour en tendant à sa femme la pierre désormais inutile, tu peux la jeter maintenant. »

Meryem leva vers son époux ses beaux yeux brillants de larmes, mais elle n'obéit point ; elle enferma au contraire la pierre dans un petit filet de soie pourpre et la suspendit au dessus d'une trophée d'armes, à une place d'honneur.

« Que fais-tu, Meryem ? quelle nouvelle idée te passe encore dans la tête ? »

— Mon seigneur, répondit la belle jeune femme, en venant s'agenouiller à ses pieds, le souvenir d'une bonne action remplit de joie les heures de la vie. Chaque fois que ton regard rencontrera cet objet, il te dira que tu as été généreux envers ton ennemi et agréable à Dieu. »

S.-E. ROBERT.

## COMMENT POUVAIT-IL FAIRE

Bouleau.—Non. C'est trop dangereux, je ne permets pas à ma femme de porter des épingles à chapeaux.

Rouleau.—Alors, comment fais-tu pour nettoyer ta pipe ?

La délicatesse est comme une rose qu'on peut sentir, mais qu'il ne faut point toucher.

## LA FAUTE A JIM



*Le fermier.*—Ne vous ai-je pas dit ce que vous auriez la prochaine fois que je vous attraperais ?

*Tommy.*—C'est la faute à Jim : Il disait qu'il ne pensait pas que vous puissiez jamais nous attraper.

## LA TABLE

Dans la salle et fumée où s'agite et s'enferme  
Tout entière la vie intime de la ferme,  
— Ou l'on mange, où l'on veille, où l'on prie, où l'on dort,  
— Large et lourde et taillée à simples coups de hache,  
Est la table où chacun s'en vient, après la tâche,  
S'asseoir une heure afin d'en repartir plus fort.

Pour sièges, deux banes faits des deux moitiés d'un hêtre :  
Vers le haut bout, toujours au même endroit, le maître.  
Près du vaste tiroir, trône, superbe et doux,  
Et mange gravement et voit manger son monde,  
Vers à boire quand il convient, coupe à la ronde  
Le morceau de pain brun ou blond qu'il faut à tous.

Il parle, et l'on se tait ; il se fait rendre compte  
Des labours, des moissons, des marchés, de la tonte,  
Des décès et du croit des bêtes, approuvant  
Ou critiquant, donnant des ordres qu'on rêve ;  
Puis, fermant son couteau, vidant un dernier verre,  
Il renvoie au travail sa troupe — en se levant.

Mais la place—eux partis—ne demeure point vide.  
Le vacher en retard, le vagabond avide,  
Le tout-petit qui dit : " J'ai faim ! " en s'éveillant,  
Et qui péniblement escalade sa chaise,  
S'approchent un par un de la table où s'apaise  
Une heure le vautour qui nous ronge le flanc...

A certains jours elle se pare et se fait blanche :  
La nappe à fleurs embaumée, et sur la rude planche  
Met son aube éclatante et ses vieux plats d'étain :  
On se marie, ou l'on baptise, — ou l'on enterre !  
Car la Table, à la ferme, est de tout grand mystère,  
Et le mort est le seul à n'y plus avoir faim...

Et d'autres laboureurs, d'autres gars, d'autres filles,  
D'autres vieux mi perclus, d'autres gueux en gue-  
S'attableront où nous nous sommes attablés, [nilles,  
Communieront au pain rustique de la ferme,  
S'en iront à leur tour, te laissant large et ferme,  
Toujours hospitalière aux nouveaux appelés.

FRANÇOIS FAHÉ.

## REVUE DE LA SEMAINE

## LUNDI (Sur la plage)

Un gros monsieur, très excité, s'adresse à un flegmatique anglais qui, dans le costume classique, s'apprête à plonger ses maigres abattis dans l'onde amère.

— Monsieur... Mylord... on vient de me dire que vous savez très bien nager... Vite... vite, je vous prie... plongez... monsieur... mylord... ma femme se noie...

— Oh, yes... le fâme de vô il se noyait... Oh, yes... présentez d'abord moà à elle !...

\*\*\*

## MARDI (Chez mon ami Taupin)

*Taupin junior* (7 ans).—Maman !

*Mme Taupin.*—Que veux-tu, Alexandre ?

*Taupin junior.*—Dis, maman. Qu'est-ce que c'est qu'un ratelier ?

*Mme Taupin.*—C'est un objet qui fait partie du dossier ultra-secret des femmes.

\*\*\*

## MERCREDI (Aux eaux de Bichouville)

*Le monsieur du premier.*—Garçon... garçon !...

*Une voix lointaine.*—Voilà, m'sieu.

*Le monsieur du premier.*—Voilà une heure que je somme et que j'ap pelle.

*La voix, s'approchant.*—Voilà... m'sieu...

*Le monsieur.*—Garçon, je tiens absolument à être réveillé demain matin de bonne heure...

*Le garçon.*—Monsieur le sera bien assez par les gens qui commencent leur traitement à quatre heures du matin.

\*\*\*

## JEUDI (Musique d'ensemble)

*Le premier violon.*—Vous dites ?...

*La contrebasse.*—Page 2, Coda... c'est bien ça...

*Le violoncelle.*—Mais non, dites donc !... vous avez une Sonate de Haydn et moi une de Beethoven...

*La contrebasse.*—Oh ! ça ne fait rien... toutes ces vieilles musiques se ressemblent tellement !

\*\*\*

## VENDREDI (Devoirs de vacances)

*Le père, furieux.*—Abominable ! Comment, voilà les devoirs de vacances que son professeur a donné à mon fils : " A quelles sommes estimez-vous la subvention des puissances étrangères afin de faire la propagande dans les journaux dreyfusards ? "

" Voyez-vous un prétendant capable de faire aujourd'hui un nouveau dix-huit brumaire ? " Comparez, à propos d'une Révolution à accomplir, la ressemblance qui existe entre le parlementarisme et le phylloxéra ? " Croyez-vous, qu'en cas de révolution, le paysan paierait moins d'impôt ou que les récoltes seraient plus belles ? "

—Ah, l'Affaire, l'Affaire !... \*\*\*

## SAMEDI (Au cercle)

*Premier clubman.*—Tu sais, Edmond, c'est arrangé...

*Second clubman (la mine satisfaite).*—Ah... le gaillard s'est décidé à faire des excuses !

*Premier clubman.*—Non, non. Vous vous battez demain au pistolet, à dix pas avec des balles Dum-dum.

\*\*\*

## DIMANCHE (Près de la gare Montparnasse)

Deux paysans bretons, dont une paysanne, apparaissent sur la rue de Rennes ; ils sont revêtus du costume national, portent un énorme panier et l'air ahuri qui convient. Après bien des hésitations, avisant un gardien de la paix :

—M'sieu ! fait le breton.

—Que désirez-vous ?

—M'sieu, connaissez-vous Dupont ?

—Dupont ? Dupont ! Qu'est-ce qu'il fait, Dupont ?

—C'est un garçon de café, m'sieu.

—Ah... Et où demeure-t-il, votre Dupont ?

—M'sieu, c'est au n° 4... mais je ne me souviens plus de la rue... c'est à Paris, toujours... Dupont, garçon de café, il doit être connu !

PARISIEN.

## LUNE DE MIEL AU PARC SOHMER

*Lui.*—Ah ! ma Suzanne, tout ici me rend fou ! la brise du fleuve, ces étoiles scintillantes, la musique des tziganes, le parfum de tes cheveux, ce cock-tail...

*Elle.*—Hum ! je préférerais celui d'hier soir.

## LA PROPOSITION N'A PAS EU D'ÉCHO

*M. Philocombe.*—J'ai inventé une machine de guerre qui massacre tout ce qui est autour d'elle à quatre kilomètres à la ronde ; je demande à l'essayer devant la commission...

*La commission.*—?... ?... ?... ?...

## LA MÊME CHOSE

*Mme Taupin.*—Monsieur Taupin est-il rentré pour dîner ?

*Jeanne.*—Non, madame.

*Mme Taupin.*—Je pensais que je l'avais entendu d'en bas.

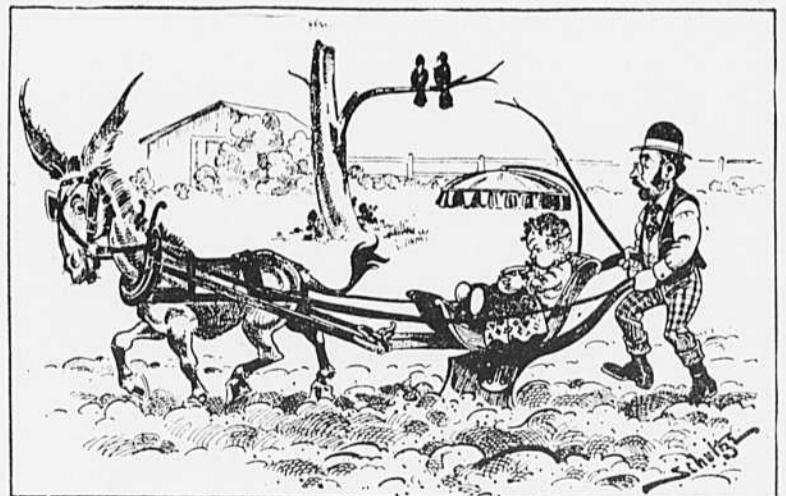
*Jeanne.*—C'était Carlo qui grondait sur un os, madame.

## DU DANGER DE FAIRE DEUX CHOSES A LA FOIS

*L'hôte.*—La soupe semble avoir un goût particulier !

*L'aubergiste.*—Oui. Vous voyez, ma femme fait de la peinture et comme elle a en même temps à soigner la cuisine, elle place son chevalet près du poêle et quelquefois elle se trompe et *brasse* la soupe avec sa palette tandis qu'elle barbouille ses toiles avec la cuiller à pot.

## UNE SUGGESTION POUR LE FERMIER AMATEUR



Comment il est possible de labourer la terre et d'avoir en même temps soin du bébé.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 5 SEPTEMBRE 1899 (1)

# Les Tortures d'une Mère

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE

II

(Suite)

Brin à brin ils réparaient le chaume, bouchaient avec de la glaise les lézardes des murailles, battaient le sol à coup de pierres.

D'où venaient-ils ? On ne le leur avait jamais demandé, mais le père, un petit homme dolent, courbé, le racontait volontiers lui-même, sans lâcher un seul instant la petite pipe en métal blanc qu'il maintenait entre ses grosses lèvres.

Ils appartenaient, disait-il, à un village situé non loin en amont de la Rivière Claire. Ce village avait été pillé une nuit et incendié par une bande de pirates, et lui, sa femme et Fo-Li s'étaient sauvés à grand-peine.

Puis, à une aiguade, Jean Cloarec avait rencontré Fo-Li qui sortait du bain, et tout droit la petite avec son teint clair, sa robe rose, et une fleur rouge piquée dans sa tignasse noire, avait tapé dans l'œil incandescent du beau Breton. Et tôt bâclées les accordailles en ce pays où les mœurs sont d'une facilité extrême.

Sur ces entrefaites, Roland apprenait la mort de son père, et c'était pour lui un cruel déchirement de cœur.

A cet ami sûr, à ce guide si parfait, à ce père si tendre, il n'avait pu fermer les yeux... Il ne le verrait plus... Il était parti pour toujours.

Puis ce furent les longues lettres de sa mère, d'Aline, lui disant la fin si digne, si noble, de ce père tant aimé, dont la dernière pensée avait été pour son fils. Et alors, Roland se résignait à cette douleur, se soumettant à la volonté suprême et dans le fond de son cœur il gardait une place à part où régnait la mémoire entière de cet homme de bien, de ce bon, de cet être supérieur, qui n'avait eu pour devise à côté de celle de ses armes : "Je sers" que le si justement charitable : "Transiit beneficiendo."

Roland répondait à sa mère, à sa femme, lui cachant avec soin la fièvre cruelle qui le tenait maintenant, mais leur laissait espérer un prochain retour.

Il s'étonnait de l'absence de ses deux frères, Simon et André, demandant instamment de leurs nouvelles, et désireux de savoir s'ils réussissaient au Transvaal dans leurs nouvelles entreprises.

Il recommandait surtout à sa mère de ne pas manquer de leur envoyer de l'argent s'ils en demandaient, et si une forte somme était encore nécessaire, il était bien résolu à en faire le sacrifice.

Un matin, au moment où arrivait Jean Cloarec pour prendre son service, Roland fut frappé de l'air agité de son matelot.

Et celui-ci ne laissa même pas le temps à Roland de l'interroger.

— Ah ! mon capitaine !... Ça sert joliment, allez, d'avoir des relations dans le pays... Ma congénie en sait long... allez... Et c'est une brave petite créature que Fo-Li.

— Que t'a-t-elle appris ?

— Que nous allons être attaqués, donc !... Donc... il paraît que ces lascars de Pavillons noirs n'en ont pas eu assez... et qu'ils éprouvent le besoin de se faire encore une fois tanner la peau.

— D'où lui viennent ces renseignements ?

— Est-ce qu'on sait !... Vous pensez bien, mon capitaine, qu'on ne fait pas parler ces gens-là comme on veut.

— Mais enfin, que t'a-t-elle dit ?

— Pas grand-chose, mais assez cependant pour que nous soyons prévenus et pour que nous nous tenions sur les gardes.

— Allons, dis-moi bien tout.

— Eh bien ! voilà !... mon capitaine. Je suis rentré à la case hier... Elle n'y était pas... Elle est arrivée peu après, essoufflée, tremblante... Elle s'est jeté à mon cou... Elle ne voulait pas qu'on me tue... Et bien sûr... que l'on me tuerait et que les Pavillons noirs me couperaient la tête avec leur coupe-coupe... Et patate, et patate...

— Tu vas aller me chercher Fo-li tout de suite. Je veux avoir moi-même toutes ses explications.

En un tour de main, Roland de Chazay était sur pied malgré sa faiblesse extrême. Il avait une forte dose de quinine et faisait jouer immédiatement le télégraphe pour prévenir son chef, le colonel

Méringier, du renseignement, imprécis, mais combien important, qu'il venait de recevoir.

La réponse ne se fit pas attendre. Le colonel se montrait très étonné. Rien ne corroborait cette prise d'armes... Les éclaireurs sans cesse en mouvement, les espions continuaient à affirmer que tout demeurerait absolument tranquille, que nulle bande n'était signalée d'aucun côté.

Peu après, cependant, nouvelle dépêche.

Le colonel ordonnait au lieutenant de vaisseau de former une colonne volante de cent cinquante hommes, dont il prendrait le commandement, et de remonter le cours de la Rivière Claire jusqu'à une courte distance de la frontière du Yunnan.

A peine le formel télégramme était-il transmis à Roland que Jean Cloarec revenait tout effaré auprès de son officier.

Fo-Li ne se trouvait pas à la case.

Jean était remonté jusqu'au village.

La paillette des parents de Fo-Li était également déserte !...

Où se trouvaient-ils ?... Etaient-ils en fuite ?... Se cachaient-ils ?

Au village, on ne savait ou l'on ne voulait rien dire.

Et allez donc faire parler des Asiatiques ! Avec leur impassible flegme, il vous répondront par un battement de paupières, un mouvement d'épaules, un imperceptible bruissement de lèvres.

Ils ne savent rien ou ne veulent rien dire.

Ces mystérieuses et subites disparitions compliquaient singulièrement les révélations de Fo-Li.

Dans le pays des peaux de safran et des yeux obliques, — ainsi que le disait si bien le colonel Méringier, — la trahison est latente. Elle demeure perpétuellement suspendue au-dessus de votre tête.

Immédiatement Roland de Chazay prenait ses dispositions.

Il établissait des postes volants, des éclaireurs nombreux renouvelés sans cesse... avant la mise en marche de la colonne dont les préparatifs demandaient au moins vingt-quatre heures.

Bien avant le jour, le lendemain, Roland de Chazay se mettait en marche. Sur des chalands à faible tirant d'eau, il remontait le cours de la Rivière Claire, tandis que ses flanqueurs et sa pointe d'avant-garde côtoyaient les rives sans s'aventurer dans la brousse.

Cette pointe d'avant-garde était commandée par un enseigne, tout jeune homme, nommé Prévaut et que Roland tenait pour un officier de première valeur.

La colonne avançait avec lenteur ; de temps à autre le lieutenant Prévaut se montrait sur la rive droite du fleuve, et faisait part à M. de Chazay de ses observations. La brousse paraissait complètement déserte et rien ne révélait le passage d'une troupe non plus que sa présence à proximité.

Très préoccupé cependant, Roland de Chazay.

Il demeurait bien convaincu que les très vagues propos répétés par Jean Cloarec avaient un corps et représentaient une donnée sérieuse.

La congénie ne devait pas avoir parlé en l'air.

A coup sûr, les aveux qu'elle avait laissé échapper ne provenaient pas de son imagination.

On devait avoir des ennemis devant soi, autour de soi, peut-être.

Ennemis invisibles qui attendaient sans doute l'instant propice pour ouvrir sur la colonne un feu meurtrier.

Et répondez donc à un ennemi invisible ! Répondez donc à des coups de feu qui partent de la brousse !...

Sans doute, la colonne commandée par Roland de Chazay possédait à profusion des munitions, des provisions et des armes ; mais malgré sa supériorité physique et morale, tous ceux qui ont fait campagne comprendront en quelle situation critique elle pouvait instantanément se trouver.

En pays chaud, on le sait, la torréfiante chaleur du soleil rend toute marche impossible durant tout le milieu du jour.

On marche, on évolue, autant que faire se peut, durant la nuit, et pendant les brûlantes heures on se tient à l'abri, on prend du repos, on fait la sieste.

Il était donc tout naturel que Roland, au moment où les rayons solaires commençaient à tomber d'aplomb, devenaient réellement insoutenables, donnât l'ordre de s'arrêter et de camper dans un riant et frais estuaire, ombragé de hautes frondaisons, au fond duquel, en cascades riantes, venant de déboucher un clair ruisseau.

Dans cette vallée, surmontant le petit golfe, la brousse cessait, le ruisseau sinueux se trouvait encaissé d'herbes vertes, d'où s'élevaient à tout instant des bandes d'oiseaux aquatiques assourdissant le ciel bleu de leurs cris répétés.

Sur un sable clair l'eau se renouvelait aux abords de l'estuaire, comme dans une vaste vasque.

Le manque de fond, la limpidité cristalline du courant, qu'un perpétuel clapotis rafraîchissait malgré la chaleur ambiante, ne permettait ni à un caïman, ni à un serpent, de s'aventurer dans ces parages. De très loin ils eussent été aperçus, et aussitôt les postes placés, les sentinelles posées, le gros de la colonne s'offrait les douceurs d'un bain exquis, lequel délassait et détendait les membres fatigués et rompus par la marche pénible et l'écrasante température.

Communiqué dans le numéro du 2 septembre 1899.

Incomparables contre les  
affections nerveuses

Femmes Malades et Fai-  
bles, employez les

Tablettes Royales Rollens

Incomparables pour jeunes  
filles et femmes pâles

Puis, le bain pris, l'endaubage et le biscuit "boulottés", ainsi que disaient les Parisiens d'entre les matelots, "attrape à roupiller" au bord de l'eau fraîche, sous l'humide et impénétrable feuillage des palétuviers et des palmes.

Qui aurait reconnu Roland, à cette heure, amaigri, émacié et jauni ? Il lui fallait son indomptable énergie pour dissimuler par instant l'épouvantable frisson de l'horrible fièvre qui ne consentait à le quitter ni la nuit ni le jour.

Pour lui, point de repos possible. Il devait avoir l'œil à tout et à tous, malgré l'écrasante torpeur contre laquelle incessamment il lui fallait lutter.

Pour Jean Cloarec, après son bain, son déjeuner, son capitaine n'ayant nul besoin de lui, il était en quête d'un endroit propice, afin de pouvoir "piquer son petit chien en douceur".

Et bientôt il eût découvert le petit coin d'Eden, répondant à tous les desiderata d'un paresseux fatigué prétendant à un bon somme.

Aux bords d'un épais buisson s'avancait une longue pierre plate surplombant l'estuaire.

Tapissée d'une mousse épaisse, légèrement inclinée, cette dalle représentait un délectable lit de camp, sur lequel Jean Cloarec voluptueusement s'étendit, après s'être assuré qu'il n'y avait là ni serpent, ni scorpion, ni mille-pieds, ni araignée rouge, tous ces aimables habitués des pays chauds qui vous ménaagent à tout instant les plus désagréables des surprises.

Il alluma une cigarette, étendit son "flingot" à portée de la main, plaqua sa musette sous sa tête, et laissa échapper l'un de ces longs soupirs, pleins de béatitude, qui vous révèlent un homme parfaitement heureux, tout en murmurant :

— Je pense que pendant une couple d'heures, nous allons nous payer un somme qui ne sera pas précisément ordinaire.

Puis, il ajouta après un moment :

— Je voudrais bien savoir, cependant, ce qu'est devenue cette petite gueuse de Fo-li, à laquelle nous sommes redevables de cette promenade aquatico-militaire ?...

Puis la cigarette s'éteignit, n'étant plus entretenue, la respiration de Jean Cloarec se transformant tout d'un coup en un ronflement sonore.

Son sommeil ne fut pas de longue durée.

De derrière le rideau de larges feuilles qui bordait son oreiller, nous voulons dire sa musette, une petite voix gutturale se fit entendre :

— Yan ! Yan ! mon Yan !... .

Jean Cloarec se retourna par deux fois sur la mousse, laissant échapper un grognement indistinct.

La petite voix reprit avec insistance :

— Yan ! Yan ! mon Yan ! Eveille-toi ! Je t'en prie ! Yan !... .

Le doux appel finit par arriver jusqu'à l'oreille du dormeur.

Brusquement il tressauta.

Mais la voix reprit aussitôt :

— Ne bouge pas... Il ne faut pas que l'on sache que je suis là... .

Tu entends bien, mon Yan !... .

C'était Fo-Li, on l'a deviné.

Et nous sommes obligé de traduire par à peu près le langage haché de la petite jaune.

— Reste étendu, — reprenait-elle, — ne bouge pas... où ils vont me tuer... Ne bouge pas... je te dis... Ils sont beaucoup !... Tu entends, mon Yan !... Ah ! pourquoi as-tu voulu venir ? Je t'avais dit de rester... Je ne veux pas qu'on te tue, mon Yan !... .

A la prière "Ne bouge pas", Jean Cloarec avait tout d'abord obéi.

Maintenant, l'esprit aussi ouvert que les yeux, il se demandait quelle conduite il devait tenir.

Pas longue, son hésitation !... .

Prévenir son officier sur l'heure.

Tant pis pour cette pauvre Fo-Li. Avant tout, Roland et les siens !... .

Pendant ces courtes réflexions, toujours dissimulée derrière son rideau de larges feuilles, Fo-li avait entamé un récit très compliqué auquel Jean Cloarec ne comprenait pas grand'chose.

Des Pavillons noirs, des pirates, il en était question... Mais ici commençait l'embrouillamini et le mystère... Il y avait des blancs avec eux, des Américains.

— Ah bien ! — gronda Jean, — si on en pince de ceux-là, je ne sais pas si on leur offrira un plat de pruneaux... .

Mais, qu'est-ce que veulent les Américains ?... — demanda le matelot.

— Sais pas ! — fit Fo-Li. — Sais rien... Mais retourne !... toi, les autres !... Retourne... autrement, ils te tueront.

Puis sa voix devint tout d'un coup tremblante, éteinte, et ce fut un véritable souffle qui parvint à peine distinct à l'oreille de Jean.

— Sauve-toi !... mon Yan !... Ils viennent !... .

Jean ne se le fit pas répéter par deux fois.

Il ramassa son flingot, sa musette, et d'un bond se précipita en bas de la roche, dans l'eau de l'estuaire, en criant de toutes ses forces :

— Aux armes !... L'ennemi !... .

Jean Cloarec ne se doutait certainement pas qu'il plagiait tout simplement le chevalier d'Assas.

Roland interrogeait sommairement son matelot qui se bornait à lui répéter :

— Je n'ai rien vu, mon capitaine !... Je n'ai absolument rien vu. C'est Fo-li qui vient de me prévenir.

— Tu es fou !... Tu as rêvé !... .

— Je vous jure que non, mon capitaine !... .

— Où l'as-tu vue ?

— Je ne l'ai pas vue... Mais c'est bien elle !

— Tu as dormi.

Et Jean Cloarec racontait ce qu'il avait compris et retenu du discours embrouillé de Fo-Li — beaucoup de Pavillons Noirs, des pirates et avec eux des Américains.

Roland ne perdait pas une seconde et prenait ses dispositions de combat.

Les postes étaient relevés, les éclaireurs et les sentinelles rappelés. Dans la brousse comme dans la vallée, on n'avait rien vu.

Fo-Li avait-elle donc fait un récit mensonger ?... .

Cependant les chalands blindés s'approchaient de l'estuaire, mettant en batterie deux pièces de campagne et deux hotchkiss dont les obus pouvaient battre à outrance la brousse et le cours decouvert du ruisseau.

Et comme l'ennemi révélé par Fo-Li demeurait toujours invisible, le capitaine de Chazay donna l'ordre aux hotchkiss d'ouvrir le feu et de fouiller la brousse à droite et à gauche dans la vallée, aussi bien que le cours du ruisseau lui-même.

Tout en prononçant à haute voix ses commandements, Roland se demandait :

— Mais pourquoi, s'ils sont en nombre, ne nous ont-ils pas attaqués plus tôt ?... Ils avaient si belle à le faire en nous fusillant de la brousse, alors que nous remontions le cours de la rivière.

Les hotchkiss crépitaient.

Sous la volée des obus invisibles, les arbres craquaient, fauchés, s'écroulant, s'enchevêtrant dans des échevelures de lianes.

Puis alors, dans la vallée, un mouvement, des ondulations d'herbes qui s'animaient sous la poussée des corps rampants, et aux éclats des obus répondit le crépitement de la fusillade !

La petite Fo-Li n'avait pas menti. L'ennemi était là.

Il sortait maintenant de la brousse que les éclats des hotchkiss rendaient intenable.

Alors des rangs des matelots éparpillés sur la berge, pour ne pas présenter de prise, une strie de feu jaillit.

Alors les jaunes se levèrent, poussant de grands cris, pour envoyer une salve qui ne fit aucun mal, et disparaître aussitôt à corps perdu dans les herbes.

Contrairement à leur habitude, ils n'avançaient pas, tirant bêtement à toute volée, poussant des cris aigus, mais en se gardant bien de charger.

Il fallait aller à eux, puisqu'ils ne venaient pas à nous.

Protégés par la petite artillerie qui continuait à faire rage, en battant et fauchant la brousse, les matelots, sur l'ordre de leur chef, escaladèrent la berge douce de l'estuaire, et s'engagèrent dans la vallée, s'avançant par bonds successifs, avec l'habituelle tactique des tirailleurs.

L'ennemi ne tenait pas... Tout en tirant, très mal d'ailleurs, il battait en retraite tandis que les matelots gagnaient du terrain, par échelons.

Les hommes s'allongeaient, ne laissant voir que leurs casques blancs, un perceptible point de mire, et déchargeaient leur arme, au jugé, visant les ondulations lointaines des herbes, où les flocons blancs leur révélaient le coup de feu, ainsi que la position de l'ennemi.

Jean Cloarec se tenait aux côtés de son chef, tirant, chargeant, tirant et exécutant de véritables sauts de carpe.

Roland, debout, sa jumelle aux yeux, son revolver tout prêt, jugeait de l'action et commandait d'une voix forte, avec sang-froid et méthode.

— Un lapin ! — disaient les mathurins.

— Et qui n'a pas froid aux yeux.

Et Roland de répéter sans cesse :

— Allons ! allongez-vous !... Le coude appuyé !... Couchés !... .

Cependant deux coups avaient porté. Un séton à l'épaule d'un matelot ; une balle avait cassé le bras d'un autre.

On continuait à avancer.

Et tout à coup, Jean se souleva à mi-corps... .

— Mon capitaine, — fit-il, — Là !... Là !... voyez-vous... sur la droite... C'est Fo-Li ! Elle va se faire tuer, la malheureuse !

C'était bien elle. Jean Cloarec ne se trompait pas.

La petite robe rose de la congaine se faufila à travers les herbes, se cachant pendant un moment pour se montrer plus loin encore.

Puis elle disparut tout à fait. On ne la vit plus... .

Et les matelots continuaient leur avancée avec un ordre parfait, toujours maintenus par les sonores commandements de leur chef, confirmés par les retentissants appels du clairon.

Lentement, mais sûrement, ils gagnaient du terrain dans les herbes, prenant possession de la vallée.

Les jaunes battaient en retraite, se couvrant d'une fusillade peu nourrie.

En somme, la bande ne devait pas être nombreuse. Un parti de pirates ou de Pavillons quelconques, franchissant la frontière et tentant une pointe pour tâter le terrain.

Ils se retiraient, voyant que l'on était prévenu, et que non seulement on se tenait sur ses gardes, mais bien encore que l'on allait au-devant d'eux.

Roland de Chazay se faisait ces réflexions, lorsque ses yeux furent attirés par la vue d'un corps géant entre les herbes.

En même temps, Jean Cloarec, qui se trouvait toujours à ses côtés, poussa un cri de surprise et d'horreur !

Il s'était précipité sur ce corps, le relevait, le serrait dans ses bras palpitants, en répétant :

— Oh ! La malheureuse !... La malheureuse !...

Et deux grosses larmes roulaient sur les joues bronzées du pauvre garçon.

Ce corps, c'était celui de la petite Fo-Li.

Elle était vêtue de sa robe rose ; en ses cheveux noirs, la fleur rouge de tulipier se voyait encore.

Mais ses yeux, ses grands yeux alanguis, se voilaient déjà des ombres de la mort !...

La robe rose était souillée d'une énorme giclure de sang.

Fo-Li avait été frappée, quelques secondes auparavant, d'un épouventable coup de coupe-coupe entre les deux épaules, et le pauvre être était tombé face à terre, convulsé déjà par la proche agonie.

Entre ses lèvres blêmes, ses petites dents nacrées apparaissaient. Ses bras s'affaissaient maintenant, rigides, le long du corps de Jean, car celui-ci tenait toujours en ses larges mains le corps tant léger de la congaine.

Maintenant, il pleurait, le brave et dur matelot. Il pleurait comme un enfant !

Etendant Fo-Li dans les herbes, il s'agenouilla à côté d'elle, cherchant vainement, de son mouchoir, à arrêter le jet de sang avec lequel s'en allait la vie.

La petite poussa un soupir, un très long soupir, et murmura avec un inflexible sourire :

— Yan ! Mon Yan !... T'avais bien dit ne pas venir !...

— Yan ? Mon Yan !... Fini !... Partir !... Moi, bien contente t'avoir vu, Yan !...

Puis les paupières battirent, les bras devinrent rigides... Le corps tressauta en une courte convulsion, et ce fut tout !

Fo-Li était partie pour le pays des rêves...

— Oh ! les gredins ! — s'écria Jean Cloarec, en s'essuyant les yeux, — si j'en tenais une paire !...

Fo-Li payait de sa vie sa délation ; elle avait essayé de sauver Jean, elle l'avait prévenu, les jaunes s'en étaient aperçus et venaient de la punir.

— Laisse-là, mon pauvre Jean !... Tu ne peux rien !... C'est fini ! Mon pauvre garçon... Laisse... Reprends ton fusil... Vite !... Vite !...

Roland de Chazay n'acheva pas.

Les feuilles d'une épaisse touffe de bambous venaient de s'entr'ouvrir, laissant passer le canon d'un fusil.

Une lueur. Une détonation !...

Et Roland tombait, frappé d'une balle en plein front, s'écroulant sur le corps de Fo-Li !...

Il était mort !...

En retraite !... En retraite !...

Le lieutenant prenait le commandement. Il avait vu tomber son chef.

Les matelots n'obéissaient point à cet ordre. Ils chargeaient au contraire en avant avec une furie toute française.

Mais l'ennemi fuyait rapidement, ne répondant même plus à un tir au jugé, imprécis et inefficace.

Du côté des jaunes, quelques coups de feu se faisaient à peine encore entendre.

Puis la nuit venait, avec la rapidité crépusculaire des pays des tropiques, et les matelots se retiraient, regagnant l'estuaire, emportant le corps de leur capitaine Roland de Chazay.

La retraite s'opérait en bon ordre, sans poursuite de l'ennemi.

A l'arrivée aux chalands, après le ralliement, on faisait l'appel.

Ne répondait pas Jean Cloarec.

Le Breton avait disparu.

Sans doute, dans la fureur causée par la mort de son chef, il s'était follement élancé pour le venger, oubliant toute prudence.

Et il avait été abattu... A moins que... sort bien plus épouventable encore, il ne fut tombé vivant entre les mains des jaunes.

Lugubre, le retour.

Roland de Chazay, adoré de ses hommes, aimé, estimé de ses pairs, de ses chefs, était un officier de premier mérite. C'était une perte cruelle pour tous... Et combien plus encore pour ceux qu'elle allait atteindre, là-bas, en Europe !...

Une mère !... Une épouse !... Un enfant !...

Et cette horrible mort demeurait entourée d'un inexplicable mystère.

La bande des jaunes, après leur incompréhensible attaque, s'était égrenée dans les bois, sans laisser de traces, emportant le corps de Fo-Li, et certainement aussi celui de Jean Cloarec.

Et depuis lors, toute la contrée était retombée dans sa tranquillité et son calme.

D'où venait-elle, cette bande ?...

Impossible de le savoir.

Certainement le père et la mère de Fo-Li en faisaient partie.

C'étaient évidemment des espions envoyés longtemps à l'avance, en éclaireurs.

La petite Fo-Li n'avait probablement pas voulu se prêter à ses infamies, elle s'était attachée à son Yan, et avait tout tenté pour le sauver.

Le corps du lieutenant de vaisseau Roland de Chazay était ramené en France. Mais auparavant, Aline de Chazay recevait une lettre du ministre de la marine, ainsi conçue :

“ Madame,

“ J'ai le douloureux devoir de vous annoncer la triste nouvelle de la mort de M. Roland de Chazay, votre mari. Il est mort en brave, à la tête de ses troupes. Puisse sa mort, si glorieuse, atténuer dans la mesure du possible le si cruel chagrin qui vous atteint.

Je connaissais M. de Chazay. Je l'avais eu sous mes ordres. C'était un de ces rares hommes d'élite sur lesquels un chef est toujours heureux et fier de pouvoir compter en toute occasion.

“ Veuillez agréer, madame, avec mon plus profond respect, l'expression de ma douloureuse sympathie.

“ Amiral X...”

En tendant cette lettre à sa belle-mère, Aline, dont les yeux ne pouvaient trouver une larme, lui dit d'une voix sourde.

— Nous avons perdu toutes les deux, ma mère, celui que nous aimions !... A quel nouveau malheur devons-nous nous attendre encore ?...

C'était un nouveau pressentiment.

Les morts se suivaient, en cette riche demeure de la Touraine. Plus de joie, plus de bonheur ; du rouge, du noir encore, pour toujours, à jamais. Les heures se traînaient en des tristesses mornes. La devise mise en pratique de la désespérée Gabrielle de Vergy ! — “ Rien ne m'est plus !... Plus ne m'est rien ! ”...

Des domestiques silencieux comme leurs maîtres, et cette résignation raisonnée, cette glaciale indifférence qui barre la porte à tout espoir.

Les deux veuves se résignaient à vivre, c'était tout. Elles y étaient condamnées parce qu'elles avaient charge d'âme, Colette, la fille de Roland et d'Aline, dont l'adorable et charmant visage semblait une protestation vivante contre le noir dont l'enfant était vêtu.

Une régularité implacable, nulle distraction. Le morne et glacial désespoir et c'était tout !...

Le dimanche, on se rendait à la messe à l'église du plus prochain village, dans un omnibus attelé de postières noires conduites par un cocher en deuil.

Et les grilles se refermaient sur ces inconsolables désespoirs !...

Lorsqu'il faisait beau, cependant, lorsque le temps douteux le permettait même, Aline de Chazay prenait sa fille entre ses bras et sortait à pied, traversant les profondes allées du parc.

Une petite porte lierrue, encadrée de saxifrages, donnait accès dans la campagne.

Une clairière de courte taille, deux vignes à traverser, et Aline atteignait une petite maisonnette dont la porte s'ouvrait à son approche, car sa venue était toujours guettée.

Cette chaumine proprette, blanchie annuellement à la chaux, entourée d'un jardinet et d'un clos suffisant aux besoins de l'existence, était habitée par Françoise Cloarec, la mère de Jean.

Une femme sèche, maigre, d'une cinquantaine d'années et plus, mais que le malheur et le chagrin n'avaient pu infléchir.

Droite comme un jonc, ses yeux clairs illuminant sa face sombre, elle menait une vie laborieuse et active sans se donner un seul instant de repos.

Pour elle, non plus, aucune joie possible.

Pourtant sa huche n'avait jamais été vide, son saloir demeurait toujours garni. Dans le fournil, une provision de bois renouvelée sans cesse.

C'était Mme de Chazay, la mère, c'était Aline, qui veillait avec un intérêt constant à tous les besoins de la mère Cloarec.

Mais celle-ci s'adonnait à un rude labeur, ne voulant pas, — comme elle disait, — demeurer à charge à ses dames.

Quand elle finissait par trouver un instant de repos, quand une

épaisse ondée l'empêchait de sortir, elle tricottait des bas, des gilets, des caleçons pour les petits pauvres de la paroisse, et sa veille quotidienne était consacrée à ce travail.

Et Aline arrivait, tenant par la main Colette dont les petits pieds essayaient les premiers pas.

Françoise, vers le milieu du jour, guettait attentivement la venue de la veuve.

Point de salutations, points de formules de politesse banale.

Non, Françoise savait bien que la veuve allait venir.

Elle l'attendait.

Et alors, prenant Colette à pleins bras, Colette qui passait ses petites mains le long des cheveux qui montraient leurs ondes blanches au-dessous de la coiffe, elle caressait l'enfant, la cajolait, tandis que ses yeux clairs dardaient un inquiétant regard sur les yeux baissés d'Aline.

La jeune femme répondait alors invariablement à cette interrogation muette.

— Non ! Ma bonne Françoise !... Le courrier ne m'a rien apporté ce matin.

Ah ! c'est que la divine espérance ne s'arrache jamais complètement du cœur le plus ulcéré.

C'est que, quand même, on continue à regarder l'avenir, malgré soi, malgré tout.

Françoise était de ces obstinées.

On n'avait pas retrouvé le corps de Jean... Et à tout instant elle voyait Jean vivant, Jean revenant à elle, Jean lui jetant ses bras autour du cou, en lui disant ce mot béni qui fait tressaillir le cœur de toutes les mères :

— Maman !...

Voilà pourquoi Aline, toutes les fois que la chose était humainement possible, se rendait à la chaumière de Françoise Cloarec. C'est qu'elle savait que la mère attendait sa venue, se demandant avec une anxiété jamais éteinte : — Sera-ce pour aujourd'hui ?...

Françoise ne prononçait pas une parole, nous l'avons dit.

Un simple regard de ses yeux clairs et c'était tout.

Et Aline répondait invariablement que le courrier n'avait rien apporté.

Françoise se résignait, pour ce jour-là... se disant avec cet instinct sublime qui fait, — ainsi que l'a si bien dit Victor Hugo, — de toutes les mères une espèce de bête :

— Ce sera pour demain peut-être !

Et rien ne serait parvenu à arracher cette illusion de son âme.

Aline, la comtesse de Chazay avaient insisté à diverses reprises pour que Françoise Cloarec vint habiter le château.

Françoise avait décliné toutes ces affectueuses offres.

— Non ! répétait-elle. — Vous avez bien assez de vos affreuses douleurs sans avoir toujours sous les yeux mon désespoir !...

Et elle ajoutait encore :

— Et si Jean revenait ; c'est à cette porte qu'il viendrait frapper tout d'abord... Ne faut-il pas que je me trouve là pour le recevoir ?

Les dames de Chazay n'avaient cessé d'insister.

Voilà pourquoi Aline renouvelait la plupart du temps ses quotidiennes visites.

Cinq mois après la nouvelle de la mort de Roland, deux mois après le service mortuaire de celui-ci, alors que l'on avait déposé le corps du fils dans les caveaux de la chapelle du château, à côté de celui du père, un locatis de Tours, un omnibus attelé de deux chevaux, encombré de valises et de malles, s'arrêtait devant le perron d'honneur du château.

De cet équipage descendaient deux hommes, l'un brun, l'autre d'un roux foncé, dont les visages hâlés témoignaient de pérégrinations lointaines.

C'étaient les deux fils Lowel, Simon et André.

Ils revenaient au foyer familial, auprès de leur mère.

Comme la "volatile malheureuse" dont parle le bon La Fontaine, traînant l'aile et tirant le pied, ils regagnaient le logis.

Le Transvaal, d'après leurs dires, ne leur avait point réussi.

Actionnaires de mines, concessionnaires de terrains diamantifères, ils s'étaient trouvés en concurrence avec des Boërs, et ceux-ci, traîtreusement, avaient inondé leurs mines, réduisant à néant leur exploitation.

Là-bas, alors qu'ils travaillaient avec une énergie forcenée à arracher la fortune des entrailles de la terre, ils avaient appris par les journaux les malheurs de leur famille.

Et alors, ils avaient pensé que, malheureux aussi de leur côté, ils devaient revenir auprès des leurs, de leur mère, de leur belle-sœur, qui se trouvaient isolées, abandonnées, et qui, dans leur solitude et leur chagrin, devaient avoir besoin d'affection et d'appui.

C'était Simon, l'aîné, qui débitait d'une voix sourde ce petit discours, pas mal préparé, d'ailleurs, et qui avait été composé, discuté, appris par cœur par l'aîné avec l'approbation complète du cadet.

Et Simon et André s'installaient à Chazay.

Oh ! la demeure était vaste. Une aile du château était mise à leur disposition.

Et dès le lendemain de leur arrivée, les gens qui vivaient à Chazay avec une tranquillité régulière et placide sentaient immédiatement la main lourde de deux maîtres.

Simon, avec ses yeux roux, André avec ses yeux noirs, vous avaient une façon de regarder les domestiques qui faisait trembler ceux-ci.

Pas de réplique, un ordre bref, cassant, contrastant singulièrement avec les manières douces et polies des deux veuves.

Bien qu'ils inspirassent dès l'abord à leur belle-sœur une répulsion instinctive, plus violente encore que celle du temps jadis, Aline avait pris sur elle de leur faire bienveillant accueil.

— Vous êtes chez vous, — leur avait-elle dit avec une simplicité très grande, très noble.

Et Simon et André s'étaient aussitôt répandus en remerciements ampoulés et exagérés.

Une caractéristique cependant maintenait Aline en une froide réserve à l'égard de ses deux beaux-frères : c'est qu'ils produisaient sur Colette un sentiment d'intense effroi.

L'enfant les regardait de ses grands yeux effarés, se refusant obstinément à leurs caresses, à leurs baisers, et se tordant dans les bras de sa mère, lorsque Simon et André prétendaient s'approcher d'elle et la prendre dans leurs bras.

La confiance ne s'impose pas, elle s'inspire, dit un adage connu.

Il en est de même de l'affection. Joignons à cela un vieux proverbe très juste qui nous affirme que l'on peut tout en ce monde, excepté être aimé !

Cependant Simon et André s'entêtaient à rechercher les caresses de Colette, cette petite sauvage, cette petite vilaine qui tenait en exécration ses deux oncles !

Et leur mère, à de nombreuses reprises, avait dû interposer son autorité pour mettre fin à ces scènes qui se terminaient invariablement pour Colette en des crises de larmes.

— Laissez cette enfant, disait sévèrement la comtesse de Chazay, — vous finirez par la rendre malade.

Des mois s'écoulaient et des mois encore. Simon et André ne parlaient nullement de leur départ.

A Chazay, ils se trouvaient bien, remerciant constamment leur belle-sœur avec des effusions outrées, de leur permettre de se reposer de leurs tant dures et tant cruelles fatigues.

Et Aline de répondre invariablement :

— Vous n'avez pas à me remercier, mes frères !... Vous savez bien que vous êtes ici chez vous...

Mais ces derniers mots, la veuve de Roland ne les prononçait pas sans un insurmontable tremblement dans la voix.

C'est que, si profondément honnête que puisse être une femme jeune, si chaste qu'elle demeure, surtout lorsqu'elle garde dans le fond de son cœur le culte passionné d'un mort, il est des révélations auxquelles elle ne saurait échapper.

Les deux frères, tout en répétant qu'ils n'étaient pas chez eux, qu'ils étaient trop heureux de recevoir de leur belle-sœur une hospitalité aussi large, traitaient Chazay en pays conquis. Ils chassaient, tenant les gardes de court, puis ils faisaient atteler, partant pour Tours, pour Angers, pour Blois, voire même pour Chartres, et revenaient au château éreintés, abrutis, traînant après eux des relents de tabac et d'alcool ne laissant aucun doute sur les ébats auxquels ils s'étaient livrés durant leurs déplacements.

Mais ces fugues et les noces qui les accompagnaient ne pouvaient s'effectuer sans argent.

Naturellement André et Simon en demandaient à leur mère, en exigeaient :

Et la malheureuse mère, redoutant par-dessus tout d'atroces scènes dont les éclats pourraient arriver jusqu'aux oreilles d'Aline, était trop faible pour le leur refuser.

Avec un embarras pénible, la rougeur au front, des hésitations cruelles, elle allait trouver sa belle-fille, formulait sa demande.

Elle en avait besoin... Il lui était nécessaire...

Aline la ne laissait jamais achever sa phrase, ouvrait à deux mains son épargne, lui disant entre deux baisers tout pleins de sincère affection :

— Ce qui est à moi est à vous, ma chère mère.

Et bien souvent la jeune femme allait au-devant de toute demande, offrant à la comtesse de Chazay de très importantes sommes, alors même qu'elle connaissait le déplorable emploi qu'elles ne manquaient pas d'avoir.

Plaie d'argent n'est pas mortelle. Pour certaines natures généreuses, c'est même blessure insensible.

Colette serait riche ; elle posséderait la fortune de sa mère unie à celle de son père ; peu importait donc où pouvaient s'écouler les revenus, bien qu'elle jugeât, étant donné l'incalculable nombre de misères à soulager, que mieux eût valu leur attribuer ces sommes, plutôt que de les voir dissiper sur des tables de jeu douteuses, ou tomber entre les doigts crochus de tous les mauvaises filles de la région.

Car tout se sait en province. Et Aline n'avait pas été sans

apprendre la haute noce à laquelle se livraient ses deux beaux-frères dès qu'ils avaient perdu de vue les tourelles de Chazay.

Mais c'était-là, une fois encore, souci de mince importance.

Il en était un autre, bien plus cuisant, bien plus troublant, dont nous avons dit déjà un mot.

Alors que les deux frères revenaient à Chazay, les reins rompus et la bourse vide, les repas, naturellement, se prenaient en commun.

La comtesse douairière de Chazay, en face de sa belle-fille, Simon à droite de celle-ci et André à sa gauche.

Et un certain jour, il y avait près de trois ans que Roland avait été tué, trois longues années durant lesquelles Aline n'avait cessé de regretter, de pleurer celui qu'elle avait tant aimé, lorsque relevant la tête, une brûlante rougeur envahit tout d'un coup ses joues pâles.

C'est qu'elle venait de sentir, fixés sur elle avec une impudente ardeur, les yeux roux de Simon, ces yeux fauves avec leurs mouchetures striées de bile.

Et dans ces yeux se lisait une audace insultante, à laquelle, quelque chaste, quelque réservée qu'elle fût, Alize de Chazay ne pouvait se méprendre.

Et ces yeux impudents s'obstinaient à rechercher les siens, comme si de ce croisement de regards eût pu naître une flamme !...

Aline affecta alors de se retourner du côté d'André, de lui adresser la parole... Vains efforts... Elle sentait les prunelles ignées de Simon qui continuaient de la poursuivre.

Pour mettre un terme à ce tourment, elle fit appel au plus délicat des moyens.

Elle avait reçu, — dit-elle à sa belle-mère, — une très forte somme, une rentrée à laquelle son notaire ne songeait nullement, et elle la lui versait entière entre les mains.

Et elle attendit le résultat espéré de sa libéralité.

Vainement.

Cette fois Simon et André demeurèrent à Chazay, paraissant avoir renoncé à tout déplacement.

Ils se rangeaient, ils s'incrustaient à Chazay... Et au repas du soir, Aline sentait les yeux enflammés de Simon constamment braqués sur elle.

Ah ! qu'elle regrettait alors leurs coûteuses, leurs ruineuses débauches, leurs chevauchées à travers le pays, leurs caravanes !

Mais non, il fallait les supporter, les subir, leur répondre quand ils lui adressaient la parole, Simon jouant les amoureux farouches, André goguenardant et gouaillant, cherchant à se rendre aimable.

Et tous deux ne réussissant à inspirer à la jeune femme qu'une croissante et insurmontable terreur.

Mme de Chazay, leur mère, n'était pas sans s'apercevoir de cet état d'insupportable gêne.

Mais elle aussi ressentait une peur instinctive, quelque chose comme ces pressentiments vagues, ces appréhensions funestes qui vous oppressent et qui vous angoissent si souvent à la veille d'une catastrophe.

Et peu à peu, sans qu'elle se rendit compte, elle laissait prendre à ses deux fils une sensible influence qu'elle subissait douloureusement, cherchant à faire toute explication, toute discussion.

Cependant Simon poursuivait avec une persistance tenace le but qu'il se flattait d'atteindre.

Se faire aimer d'Aline, l'épouser, et devenir maître de la très grosse fortune des Chazay, qu'il partagerait avec son frère André...

On ne peut admettre chez les autres les sentiments que l'on est incapable d'éprouver.

Simon traitait de singeries ridicules, et la tristesse morne de la veuve, et sa persistance à porter le deuil de celui qu'elle avait tant aimé.

Il enlèverait sa conquête à la hussarde ; les femmes, — celles qu'il avait pu connaître, du moins, créatures infimes, vulgaires et vénales, — le lui avaient appris.

— Elle me déteste, ma chère belle-sœur, — répétait-il à son frère, alors qu'ils combinaient en collaboration étroite et secrète leurs plans soi-disant machiavéliques, — mais de la haine à l'amour il n'y a souvent qu'un pas.

— Oui, mais... méfie-toi... Elle ne me fait pas l'effet d'être com mode, la petite belle-sœur, et peut-être faudra-t-il, à un moment donné, brusquer la situation.

— Notre mère ne fait rien non plus pour nous... Elle devrait nous aider, tandis qu'elle se dresse devant nous comme un obstacle.

— Ces femmes sont idiotes... Elles ne veulent rien comprendre.

— Oui, mais en attendant, nous n'avancions pas, nous piétons... —

— Il faut brusquer, je te le répète.

— Tu es bon là, André !... Je voudrais bien t'y voir !... Notre mère ne quitte pas sa belle-fille... Elles sont toujours ensemble. Et quand Aline regagne ses appartements, elle s'y barricade à double tour.

— Il est évident qu'elle se méfie !... Elle se tient sur ses gardes.

Et Simon conclut avec un menaçant hochement de tête et dans les yeux une lueur sinistre :

— Il faut pourtant que la veuve de Chazay devienne Mme Simon Lowel.

Les deux frères ne se trompaient pas, Aline éprouvait une très violente méfiance.

Dans les yeux roux de son beau-frère, elle avait lu une indomptable résolution.

Et sans plus dire, elle avait demandé à sa belle-mère :

— Ma mère ! Je vous en prie !... Ne me laissez jamais seule avec Simon !... Il arriverait un malheur !... —

— Je vous le promets, mon enfant.

Et durant tout le cours des jours, les deux femmes étaient devenues inséparables.

Pour ce qui était des visites à Françoise Cloarec, Aline ne les faisait plus qu'en voiture fermée.

Ces précautions exaspérèrent promptement les deux frères qui voyaient qu'ils avaient affaire à forte partie.

Enfin, n'y tenant plus, à la suite d'un dîner durant lequel Aline s'était obstinée à tenir ses yeux fixés sur son assiette et à ne répondre à ses deux beaux-frères que par monosyllabes, Simon, en sortant de table, passa à côté de sa mère, lui disant sur un ton calme, qui cachait une colère mal concentrée :

— Ma mère, André et moi, nous voudrions avoir avec vous un entretien particulier.

Mme de Chazay devint très pâle, ses lèvres blêmes murmurèrent une vague prière ; — elle sentait venir le danger.

— Je suis tout à vous, mes enfants.

Puis s'adressant à Aline :

— Nous permettez, ma fille ?

La jeune veuve répondit par un affectueux mouvement de tête. Et les deux frères devancèrent leur mère dans l'un des grands salons du rez-de-chaussée.

Mme de Chazay s'était assise, faisant appel à tout son courage, car elle devinait bien qu'elle allait en avoir besoin.

Simon et André avaient pris place en face d'elle, et après un long silence, l'aîné commença :

— Ma mère, vous pouvez nous rendre cette justice, à André et à moi, que nous ne vous avons jamais manqué de respect... et que, d'un autre côté, nous ne vous avons jamais importunée de nos doléances... —

— Je ne vous comprends pas, mes enfants... Vous ai-je donc jamais adressé des reproches ?... Me suis-je plainte ?... —

— Des reproches, — répliqua vivement André, — mais je ne pense pas que nous en méritions.

— Laissez-moi parler, — fit l'aîné.

— Nous constatons, — poursuivit-il, — que de votre aveu même vous n'avez pas à vous plaindre de nous... Dont acte... De plus, ma chère mère, vous nous accorderez également que nous vous avons toujours laissée parfaitement libre d'agir à votre guise... Ne m'interrompez pas... je vous en prie... Après la mort de notre père, vous avez trouvé bon de vous remarier, de vous créer une nouvelle famille, d'avoir un autre enfant... sans vous soucier beaucoup... —

— Oh ! Simon ! Simon ! — s'écria la mère profondément blessée au cœur par une ingratitude si noire.

Relevant la tête, elle répliqua aussitôt :

— Vous oubliez tout !... Votre père m'avait rendue profondément malheureuse... Par son inconduite, il avait dévoré ma fortune, la sienne... En mourant, il me laissait absolument sans ressources, avec vous deux... qu'il fallait élever... C'est alors que je rencontrai M. de Chazay... C'était le plus noble, le meilleur des êtres... et j'ai été fière de porter son nom ; de plus il m'a rendue la plus heureuse des femmes, tandis qu'il prenait soin de vous, vous élevait tout comme son propre fils, ne cessant de se montrer pour vous le plus tendre, le plus indulgent, le plus généreux des pères. Non seulement il vous a gâtés, tolérant toutes vos fantaisies, allant au-devant de tous vos caprices, mais encore, vous qui n'aviez rien, qui ne possédiez aucune fortune, il vous a donné à chacun une somme de cent mille francs, pour vous établir.

— Oh ! — s'écria André en ricanant, — pour ce que ça lui coûtait, il ne faisait vraiment pas là un très grand sacrifice.

Simon renchérisait.

— En vous épousant, en nous prenant notre mère, il ne pouvait réellement avoir la prétention de planter là vos enfants et de les abandonner sur le pavé.

— Ingrats ! Ingrats !... s'écria la mère indignée, — voilà donc la reconnaissance qui vous reste dans le cœur !... —

— Oh ! ma mère !... Si nous commençons les reproches nous n'en finirons pas... Et les reproches n'ont jamais servi à qui que ce soit... Nous voulons seulement vous rappeler qu'une mère qui se remarie n'a pas le droit de placer toutes ses affections dans sa nouvelle famille.

— Vous avez perdu votre frère... C'est un très grand malheur... —

— Mais il vous reste vos deux fils aînés, ma mère... —

— Nous sommes là.

— Nous devons compter pour quelque chose.

— Et nous avons voulu vous rappeler qu'il est de votre devoir de vous occuper de nous.

— Et de ne pas nous mettre de côté, ainsi que vous l'avez toujours fait.

Tout en parlant, ils s'animaient, se coupaient la parole, précipitant leurs interruptions, s'excitant l'un l'autre, et dévoilant une indignation outrée.

La pauvre femme stupéfiée, assourdie par ce flux de paroles, n'était pas maîtresse de ses sentiments; elle laissait voir la colère, le mépris que soulevaient chez elle ces violentes injustices.

Aussi, poussée à bout, elle se leva brusquement, et croisant les bras sur sa poitrine :

— Que voulez-vous donc ? — demanda-t-elle à ses deux fils.

Simon sourit, et d'un ton mielleux.

— Veuillez ne pas vous emporter, ma mère, je vous en prie. La colère est mauvaise conseillère... et sous son empire on laisse trop souvent échapper des paroles cruelles qui vous poursuivent ensuite pendant tout le cours de votre vie... Rasseyez-vous et écoutez-nous, posément, simplement, comme vous devez le faire, en songeant que ce sont vos deux enfants qui vous parlent, au lieu de deux ennemis, comme vous avez l'air de le croire.

— Parlez, je serai calme... Mais en vous voyant si oublieux des bontés que l'on a eues pour vous, tellement ingrats, tellement injustes, j'ai senti tout mon cœur se révolter, en pensant à la mortelle injure que vous adressez à la mémoire de ceux qui ne sont plus !...

— Oui, — fit André, — encore et toujours des reproches.

Simon l'arrêta d'un geste.

— Il est évident que pour notre mère nous sommes de très mauvais fils, et que nous ne méritons pas les quelques charités que l'on a bien voulu nous faire.

— Je ne parle pas de charités, — protesta la pauvre femme, — mais bien d'affection.

— Ma mère, — reprit l'aîné, — vous nous demandez ce que nous désirons, alors qu'à notre avis vous auriez dû le deviner toute seule, allant au-devant de nos intérêts, en pensant à vos deux enfants.

— Mais, une fois encore...

— Nous ne possédons rien, — continua Simon, — notre situation n'est pas faite... Nous ne sommes pas venus au monde, nous, en trouvant à l'entrée de la vie, dans notre berceau, une fortune considérable.

— Nous vous avons donné les moyens, tous les moyens de vous créer une position...

— Soit. Mais la chance ne nous a pas souri. La veine a trahi nos efforts. Bref... nous sommes acculés, André et moi, au fond d'une impasse... Car la froide, la glaciale hospitalité que l'on veut bien nous accorder pour l'instant à Chazay est tout ce qu'il y a de plus précaire... Elle peut même nous être refusée d'un moment à l'autre.

— Oh ! Simon ! Oh ! André !... Comment osez-vous ?...

— Voyons, ma mère, — fit André en ricanant encore, — il est bien évident que notre belle-sœur ne nous mettra pas brutalement à la porte, mais nous vous laissons juge, — et ne pensez-vous pas que la glaciale froideur, la sourde et latente aversion qu'elle n'a jamais cessé de nous témoigner n'ont point d'autre but que de nous indiquer le seul parti qui nous restera bientôt à prendre, — c'est-à-dire à prendre le chemin de la porte.

Cette fois, Mme de Chazay ne trouva rien à répondre; elle laissa donc son fils aîné reprendre la parole.

— Votre mari possédait une très grosse fortune. Elle est venue s'accroître et de la dot de Mlle de Pleslin et de successifs héritages... le tout se trouve réuni aujourd'hui sur la tête d'un enfant chétive, faible, qui peut disparaître d'un moment à l'autre.

— Oh ! Simon ! Simon !...

— Mais, pas de sensiblerie, ma mère !... je vous en conjure. Les affaires sont les affaires... Les chiffres sont des chiffres. Nous avons perdu notre frère, nous le déplorons avec vous, et nous répétons encore que c'est un très grand malheur.

— Mais, comme dit le proverbe, — interrompit André, — "faute d'un moine, l'abbaye ne chôme point".

— Et nous ne pouvons penser sans une indignation excessivement violente, nous ne pouvons songer que cette très grosse fortune de notre frère... vous entendez bien, ma mère... de notre frère, — j'insiste, — pourrait un jour ou l'autre, si Colette et sa mère venaient à mourir, — ce qui est, après tout, dans les choses possibles, puisque nous sommes tous mortels, — que cette très grosse fortune irait à des parents éloignés, à des collatéraux, des petit-cousins, que vous ne connaissez pas, et dont jamais nous n'avons entendu parler. Et vos deux fils se trouveraient sur la route, sans un sou vaillant, sans ressources... sans état... dans la plus noire des misères...

— Non ! car vous le savez, le comte de Chazay m'a reconnu une dot de trois cent mille francs...

— Mais, ma mère, — s'écrièrent cyniquement à la fois les deux misérables, — vous pouvez vivre très longtemps.

S'apercevant de l'énormité qu'il venait de laisser échapper, Simon s'empressa d'ajouter :

— Et nous souhaitons de tout notre cœur que la Providence vous accorde de longs jours, ma chère mère.

La comtesse de Chazay leva douloureusement les yeux au ciel pour la prendre à témoin combien peu elle tenait à l'existence, cette existence si torturée.

Et Simon, jugeant le terrain préparé, résolut de porter le grand coup qu'il méditait depuis longtemps.

— Eh bien ! ma mère, le moment est venu de nous donner une preuve de votre affection... Je dis nous, car vous savez quelle étroite amitié nous unit, mon frère et moi... Aline est jeune, merveilleusement belle... Je ne vous dissimulerai pas plus longtemps que je ne puis vivre à côté d'elle en demeurant insensible à tant de charmes... Ne me regardez pas, je vous en prie, ma mère, avec vos grands yeux indignés. Il n'y a rien là qui puisse vous révolter, que je sache. On n'est pas maître de son cœur... C'est dans les choses absolument normales... Cela se voit tous les jours. Un beau-frère épousant sa belle-sœur !... Il n'y a rien dans la loi qui l'interdise. Et tous les jours une veuve se remarie... Vous en savez bien quelque chose... Alors, pourquoi cette réprobation, cette révolte. Vous parlez d'injustice, ma mère, mais je trouve que vous avez réellement contre vos enfants un parti pris révoltant... Encore une fois, ma mère, qu'avons-nous donc fait pour mériter d'être traités ainsi ?

— Vous voulez épouser Aline, Simon ?...

La comtesse prononça lentement ces paroles; on eût dit qu'elle se les adressait elle-même.

L'autre poursuivait encore :

— Oui, ma mère, j'aime follement Aline, je l'adore; mon vœu le plus cher, c'est de faire d'elle la compagne de ma vie... Vous avez de l'influence sur elle, ma mère... Elle vous aime beaucoup... Eh bien !... qu'elle consente à m'épouser... et vous aurez fait le bonheur de votre enfant.

Tout cela était débité sur un ton ampoulé, exagéré et prétentieux, et sonnait faux ainsi qu'un instrument discord. On eût dit d'une leçon mal apprise, d'un rôle mal étudié et récité avec effort.

Mme de Chazay se bornait à secouer la tête en répétant :

— Vous avez tort, Simon, de rechercher la main d'Aline... Aline ne vous épousera pas... pas plus qu'un autre... Aline n'a aimé et n'aimera jamais que le pauvre enfant que j'ai perdu !... Aline ne se remariera jamais.

— Mais, c'est de l'exagération, ma mère !... C'est stupide !... Vous ne pouvez répondre ainsi d'Aline... Elle est toute jeune !... Savez-vous ce qu'elle pensera, ce qu'elle fera dans cinq ans, dans dix ans ?...

— Aline ne se remariera jamais, jamais !

— Mais c'est absurde !

— C'est idiot !...

— Mais pourquoi prenez-vous parti ainsi contre vos fils !... Vous n'en avez pas le droit, ma mère !...

— Mais vous nous avez donc en horreur !...

Une terreur plus grande encore étreignait le cœur de la comtesse. Ses deux fils se tenaient menaçants devant elle, les yeux étincelants, la face convulsée, hideux !... sinistres !...

Et elle avait mis au monde ces deux monstres !... C'étaient là ses enfants !...

— Ma mère ! — reprit Simon, — vous ne pouvez pas nous abandonner ainsi, nous répudier... Je vous demande, au nom de la mémoire de notre frère, d'user de votre influence pour qu'Aline consente à devenir ma femme !... Pourquoi vous y refuserez-vous ?...

La comtesse ferma les yeux, et devant elle se dressa l'ombre du mort, l'ombre de celui qui l'avait tant aimée, celui à qui elle devait tout; et surtout le bonheur qu'elle avait connu sur cette terre où tout en dehors de lui, n'avait été et n'était encore que larmes, misères, douleurs !...

Ah ! ces conjonctures odieuses qui se déroulaient à cet instant, il les avait prévues, annoncées, prédites...

— Vos fils convoiteront la fortune de Roland... Jurez-moi que vous défendrez Roland comme votre fils !...

Et elle avait juré !...

Et maintenant, l'heure sonnait où il lui fallait tenir son serment.

Tandis qu'elle demeurait là, inerte, les yeux fermés, en proie à ses pensées amères, si torturantes, épouvanté par cette sommation suprême qui semblait surgir de la tombe, Simon l'avait prise par le bras et, la secouant avec une brutalité éternelle, sans respect pour celle qui lui avait donné le jour, il répétait :

— Mais répondez-moi donc, ma mère !... Vous n'avez pas le droit de vous taire ! Votre devoir est de parler, de prendre les intérêts de votre fils !... Mais votre entêtement est odieux !... Vous ne le comprenez donc pas !...

Et plus violent encore, la soulevant de force hors du fauteuil où elle demeurait écrasée :

— Il le faut, ma mère !... André... répète-le à notre mère !... qui nous montre bien, à cette heure, qu'elle ne nous a jamais aimés.

Et André de répéter avec son frère, d'une voix qu'enrouait une concentrée fureur :

— Vous le devez !... Vous le devez !... Il le faut !...

Elle ouvrit les yeux, réprimant à grand-peine un cri de lugubre effroi.

Ils étaient toujours là, menaçants, terribles.

Et Simon :

— Ma mère !... Ecoutez-moi bien !... J'exige que, ce soir même, vous m'entendez bien !... pas plus tard que ce soir, vous adressiez une demande précise à Aline !...

De la tête, la comtesse résista, d'un énergique geste négatif.

Alors, pour briser cette invincible résistance, plongeant ses fulgurants yeux roux dans ceux de la pauvre femme angoissée :

— Si vous ne le faites pas, — et à le briser, il serrait le poignet de la comtesse, — si vous refusez encore de le faire... rappelez-vous-le bien ! vous serez cause des plus grands malheurs !...

Mme de Chazay porta les deux mains à son cœur, pour y étouffer une atroce douleur.

— Oui ! oui ! répétait Simon, — inutile de prolonger cette scène ; nous ne jouons ni la comédie, ni le drame... Vous n'iriez pas nous dénoncer, n'est-ce pas... ni mon frère, ni moi. Une mère ne dénonce pas ses fils... Mais... Vous m'avez compris... Allez !...

Mme de Chazay, chancelante, s'accrochant aux meubles, sortait du salon.

Les deux misérables, l'oreille tendue, le cou courbé, l'écoutaient s'éloigner.

— La prise d'armes a été chaude, — murmura Simon, — mais je crois qu'elle y va tout de même.

André hochait la tête.

— Tu as peut-être été trop loin... Tu as eu tort de la menacer.

— Mais, dame, que veux-tu... J'étais énervé ! C'est crevant aussi, cet entêtement de buse !...

— Evidemment, qui veut la fin veut les moyens !...

— Oui, c'est exaspérant ! on ne sait jamais à quoi s'en tenir avec les femmes... Aline trouve très joli, pour l'instant, de jouer les veuves du Malabar... Mais survienne un godelureau quelconque... Et bonsoir les voisins... Toute la fortune nous passera devant le nez...

— Tu as raison, mon pauvre Simon... Nous n'aurions pas un rotin.

— Et alors, tout ce que nous avons fait déjà, ce serait peine perdue.

Simon fronça violemment les sourcils.

— Ce que nous avons fait n'est rien auprès de ce qui nous reste à faire.

Ces mots passèrent entre ses lèvres serrées, pareils au sifflement d'une vipère.

Ils se taisaient maintenant, écoutant.

Dans le château, grand silence.

Puis tout d'un coup, le bruit strident des sonnettes électriques, et la voix d'Aline, devenue perçante, sous le poids d'une émotion angoissée....

La comtesse en proie à un désespoir sans bornes, marchait avec lenteur, se dirigeant vers l'appartement de sa belle-fille.

Aline était déjà retirée chez elle.

Colette venait de s'endormir du doux sommeil des anges.

Pareille à un spectre, la comtesse avançait au milieu du corridor, s'appuyant à la muraille, s'arrêtant pour reprendre encore le chemin du calvaire qu'elle gravissait, le cœur déchiré d'une inconsolable pitié.

Une femme de chambre sortait de chez la jeune veuve.

A la vue de la comtesse, elle s'arrêta, étonnée.

— Madame la comtesse est souffrante ? — demanda-t-elle avec intérêt :

— Oui !... Non !... Je ne sais pas... — telle fut la réponse inconsciente que reçut la servante.

Puis, la pauvre torturée reprit :

— Demandez à madame... Demandez à ma belle-fille... Dites-lui que je voudrais lui parler à... l'instant même.

Aline, avec ses précautions habituelles, s'était déjà enfermée.

Il fallut frapper longuement, parlementer à travers la porte.

Cela demanda un certain temps.

La femme de chambre insistait :

— C'est Mme la comtesse qui demande à parler à madame, — répétait-elle — et Mme la comtesse a l'air souffrant....

Aline tirait les solides verrous qui les défendaient, Colette et elle, contre toute surprise.

Et s'avançant alors :

— Vous désirez me parler, ma mère !...

— Oui, mon enfant !... Oui !... ma fille !...

— Vous pouvez vous retirer, — fit Aline à la femme de chambre.

Et prenant la comtesse par le bras :

— Venez, ma mère ! Venez !...

Lorsque les deux femmes furent seules :

— Nous avez du chagrin, ma mère ?... Beaucoup de chagrin !

La comtesse hochait la tête.

Inconsciemment elle répéta, comme un douloureux écho :

— Beaucoup de chagrin.

— Venez ! Venez !... Vous allez rester avec moi, ma mère.

Appuyez-vous sur moi... Pouvez-vous me dire ce qui vous cause tant de peine... Oh ! que nous sommes malheureuses !... toutes les deux !... Venez... Venez !... ma mère !...

Et quand toutes les deux elles furent arrivées dans la chambre de la jeune mère, elles s'arrêtèrent.

Un lit de milieu, un lit sombre, se dressait, droit, venant au milieu de la pièce.

Devant le lit, bien en face, le portrait en pied de Roland, en uniforme, une toile vivante, parlante.

On eût dit que le glorieux officier allait sortir du cadre, tant ses yeux brillants illuminaient son beau et noble visage.

A côté du lit de la mère, le berceau de Colette qui reposait, adorable, sa tête blonde au milieu d'un flot de dentelles.

Ce ne fut pas à l'enfant qu'allèrent les regards de la comtesse...

Elle n'écoutait plus sa belle-fille qui doucement, avec des inflexions de voix très tendres, insistait pour la faire asseoir.

Elle demeurait droite, rigide, les yeux agrandis par une mortelle angoisse, en face l'image de celui qui lui avait été ravi, de l'enfant si justement cher.

Puis, joignant les mains, s'agenouillant devant le portrait, à haute voix elle prononça :

— Pardon, mon fils !...

Puis, perdant connaissance, elle s'éroula sur le tapis !...

Aline s'était précipitée sur une sonnette.

Elle ouvrait la porte, elle appelait au secours, les domestiques accouraient.

La comtesse demeurait toujours inerte, sans connaissance.

Était-elle morte ?

La violente émotion qu'elle avait été condamnée à subir lui avait-elle tellement déchiré le cœur qu'elle en était arrivée à rompre brusquement le nœud de la vie ?

Il n'en faut pas davantage, bien plus fréquemment encore qu'on ne le suppose, pour foudroyer une existence.

Combien sont morts tués net par un mot, un geste, déchaînant une effroyable douleur morale, plus cruelle bien souvent qu'une torture physique !

Aline donnait des ordres.

— Attelez une voiture, courez à Ballan et ramenez au plus vite le docteur Jourdain.

Deux heures après, le docteur Jourdain, éminent praticien, bien connu et apprécié dans toute la Touraine, arrivait à Chazay.

La comtesse avait été déshabillée par une femme de chambre et sa belle-fille, et étendue sur le lit de sa chambre à coucher.

Et elle demeurait là inerte, insensible, les yeux clos, dans une inquiétante rigidité cadavérique.

Le docteur tentait des réactifs, essayait des sinapismes, et le traitement le plus énergique n'amenait aucun résultat.

A l'anxieuse demande d'Aline, il répondait cependant :

— Non ! La comtesse n'est pas morte. Je sens les battements, très faibles, il est vrai, et intermittents de son cœur.

— Et que craignez-vous, docteur ?

— Une congestion et une paralysie totale ou partielle. La comtesse a dû subir une émotion excessivement violente, et elle est tombée dans cet état léthargique, en lequel elle se trouve encore en ce moment.

— Souffre-t-elle ?

— Non !... Pas maintenant. Tout chez elle est devenu absolument insensible... Il y a une suspension complète de toutes les fonctions vitales... Leur fonctionnement reprendra-t-il ?... Je ne puis rien préciser, rien affirmer... La mort de son mari et celle de son fils avaient évidemment ébranlé tout son système nerveux... Il est à craindre, si elle revient à la vie, qu'elle ne se ressente de cette attaque jusqu'à la fin de ses jours.

Et il faisait immédiatement appel aux plus puissants révulsifs.

Vers quatre heures du matin, la comtesse ouvrait les yeux et revenait à la vie.

Hélas ! Était-ce la vie, ce reste de précaire existence qui renaissait en elle ? Était-ce la vie, cette paralysie complète, ce mutisme, cette immobilité qui la mettait à la merci de soins mercenaires ?

Les yeux vivaient seuls, agrandis, creusés, mais brillant encore d'un intelligent éclat, au fond d'orbites charbonnées.

Ces yeux s'animaient seulement, — toujours plongés qu'ils demeureraient dans une indifférence triste et morne, — à la vue d'Aline, à celle de Colette. Les paupières battaient, des soupirs s'échappaient de la gorge contractée de la malade, et des larmes, de grosses et lourdes larmes coulaient sur ses joues pâles comme une cire.

Aline, avec une douceur infinie, les essuyait lentement, en disant de sa caressante voix :

— Ne pleurez pas, ma mère, ne pleurez plus !... Colette et moi

nous sommes là... Nous vous aimons bien, nous prions pour vous. Dieu permettra que vous reveniez à la santé.

Le bonheur des autres est la seule joie de ceux qui ne peuvent plus être heureux.

Aline, en présence chaque jour de cette misère humaine, se demandait parfois quelle satisfaction elle pourrait offrir à sa compagne de douleurs.

Et elle finit par en découvrir une dans la délicatesse de son cœur.

Un matin, par les soins des deux femmes de chambre attachées spécialement au service de la pauvre paralytique, les lourdes courties du lit profond furent abattues.

Et elle entendit des allées et venues, des conversations étouffées, le pas très lourd d'ouvriers portant un objet embarrassant et nécessitant des précautions minutieuses.

Puis ce furent des coups de marteaux répétés, et enfin tout retombait dans l'habituel silence de la chambre de la malade.

Et alors, Aline elle-même releva les pesants rideaux, en disant avec un vibrant accent partant de son âme :

—Ma mère ! j'ai voulu vous faire une surprise, la seule, je crois, qui pût vous être agréable.

Oh ! oui ! La seule...

Et une violente flamme envahit le visage pâli et impassible de la paralytique.

Devant ses yeux, bien en face d'elle, elle avait une superbe copie du portrait de Roland de Chazay, de ce portrait en uniforme qui se trouvait dans la chambre à coucher d'Aline.

La jeune femme avait fait venir un artiste de Tours, et en quelques laborieuses journées, la copie avait été parachevée.

Et à tout instant, désormais, elle aurait devant elle le visage de l'aimé, de celui qui avait été le fils justement chéri.

Maintenant, ses yeux, attendris et noyés, adressaient une muette et fervente action de grâces à celle qui avait eu cette attention si touchante, et la malheureuse mère ne pouvait parvenir à détacher ses regards du portrait frappant de son enfant adoré.

A Chazay, la vie se poursuivait donc triste et lente, comme avant cette nouvelle catastrophe.

Simon et André avaient cru devoir pénétrer dans la chambre de leur mère pour s'informer de ses nouvelles.

Et les yeux de la comtesse, fixés sur ses deux fils, avaient exprimé, dans leur affolement hagard, une intense terreur.

Puis, à la suite de ces visites, le paralytique était agitée de mouvements nerveux, de contractions du visage... Elle souffrait, évidemment, en proie à une émotion extrême.

Si bien que le docteur Jourdain, appelé à constater ces déplorable effets, avait conseillé aux deux frères de renoncer à leurs visites.

Ils avaient haussé les épaules, protestant contre ces singeries, ces exagérations de malade.

Depuis la catastrophe, Aline avait prétexté des soins incessants réclamés par sa belle-mère pour renoncer à la vie intime avec Simon et André. Les repas n'étaient plus pris en commun. Elle laissait, par contre, ses deux beaux-frères vivre à leur guise à Chazay, et cela avec la plus entière liberté.

Mais les rapports entre eux se bornaient aux plus correctes, mais aussi aux plus banales convenances.

Cependant, un jour sur le perron d'honneur, Simon, qui la guettait depuis longtemps déjà, avait rencontré sa belle-sœur.

Et Colette s'était accrochée à la jupe de sa mère, cachant sa jolie tête blonde pour ne point voir celui qui lui causait une instinctive horreur.

Aline ne pouvait se retirer instantanément, sans échanger quelques paroles, d'autant que Simon Lowel lui barrait la retraite.

S'armant de courage, malgré l'horrible frisson qui s'emparait d'elle, elle fit bonne contenance.

Simon était tout cauteleux, tout mielleux, sa voix avait des adoucissements inaccoutumés.

—Ma chère sœur, je suis heureux du hasard qui me met sur votre route... car... nous ne le voyons que trop, hélas !... vous nous fuyez... mon frère et moi.

Aline ne savait pas feindre. Elle prétextait de la retraite à laquelle elle s'était condamnée, de la maladie de Mme de Chazay.

Simon secouait la tête :

—Non ! — répétait-il, — il y a autre chose... Mais si nous vous gênons... pourquoi ne nous le diriez-vous pas franchement ?... A aucun prix, mon frère et moi, nous ne voudrions être importuns.

—Ce n'est pas bien, ce que vous dites là... Tant que le séjour de Chazay vous sera agréable, vous vous trouverez ici chez vous... Simon crut le moment venu de placer sa tant reculée déclaration.

—Oh ! — fit-il d'un ton pénétré, portant les mains à son cœur, — si vous vouliez, Aline, vous pourriez faire le bonheur de ma vie !... comme je tenterais tout au monde pour faire le bonheur de la vôtre... Je serais un père pour cette adorable enfant !... Je l'obligerais bien à m'aimer... Que vous dirai-je encore ?... .

Tout net elle l'arrêta. Le rouge de la pudeur offensée envahissait son visage.

—Ne dites rien, — fit-elle d'une voix ferme, — et laissez-moi parler... N'y songez pas... C'est impossible... Dans mon cœur, je porterai toujours le souvenir de celui que j'ai aimé. Je ne me remarierai jamais... .

Et hautaine, très grave, emmenant Colette qu'elle avait prise dans ses bras, et qui cachait ses boucles blondes dans le giron maternel, tout en guignant du coin de son œil effarouché celui qu'elle ne pouvait pas souffrir, elle brisa là, mettant un terme à tout entretien, et interdisant à Simon de revenir jamais sur ce sujet qu'elle considérait comme injurieux, insultant pour elle.

Lui, la rage au cœur, la respiration sifflante, il la laissait s'éloigner ; mais lorsqu'elle eut disparu dans l'encorbellement de l'escalier, il lui montra, à travers l'espace, son poing fermé, tout en murmurant d'une voix enrouée :

—Toi ! Toi ! Oh ! vois-tu !... Que je te tienne jamais !... Et c'est du sang que je te ferai pleurer.

Et il alla trouver son frère pour lui faire part de sa déconvenue.

—Il faut renoncer au mariage, — lui dit-il, — cette stupide mijaurée ne veut pas en entendre parler.

—Je m'en doutais, — fit André, — elle ne peut pas nous sentir, ni toi ni moi... Mais, tu dois t'en consoler, n'est-ce pas ?... Ça n'aurait pas été gai, la vie... avec cette femme-là !... C'est une urne lacrymatoire !... .

Simon eut un hochement de tête.

—Oh ! je l'aurais mise promptement au pas... Et puis... Je crois qu'avec moi elle n'en aurait pas eu pour longtemps !

—En tout cas, puisque ça rate, le conjungo, nous devons trouver autre chose.

—Et vite !... Car nous n'avancions pas d'une ligne... Et nous ne pouvons pas cependant continuer à mener plus longtemps la vie que nous menons... .

On eut dit qu'Aline le comprenait elle-même, car, quelques jours plus tard, la jeune femme faisait dire à l'aîné de ses beaux-frères de se rendre auprès d'elle.

Aline était seule dans un petit salon du rez-de-chaussée de Chazay.

Simon, à qui nul détail n'échappait, se rendit parfaitement compte qu'assise auprès de la cheminée, sa belle-sœur se tenait à portée d'une sonnette, se mettant ainsi à l'abri de toute surprise.

—Mon cher frère, lui dit-elle, — sans rencontrer ses regards, — la maladie de notre malheureuse mère se prolongeant outre mesure, j'ai pensé à prendre certaines dispositions vous concernant.

Simon balbutiait un remerciement qui ne portait nullement du cœur.

—Oui, poursuivait Aline, — bien qu'à Chazay vous rencontriez les commodités de l'existence, ce que l'on nomme "la matérielle", je comprends parfaitement que cette existence n'est ni variée ni agréable... J'ai pensé que vous vous trouviez aux prises, votre frère et vous, avec les ennuis de la vie... Voulez-vous vous entendre, je vous en prie, avec le notaire de notre famille, à Tours, Me Faucheux... Si la somme que je l'ai prié de vous remettre chaque mois à tous les deux n'est pas jugée suffisante, vous me le direz bien franchement, et immédiatement le nécessaire sera fait, je vous le promets.

Les protestations reconnaissantes de Simon s'éternisaient.

Aline y mit promptement un terme.

—Ne me remerciez pas... Vous me troublez... Vivez de votre mieux à votre guise... Je comprends parfaitement que la société d'une malade et d'une recluse ne soit nullement attrayante... et que votre vie ne doit pas être assombrie par nos douleurs et nos chagrins.

Simon et André apprenaient alors de Me Faucheux, en se rendant à son étude, à Tours, que leur belle-sœur avait donné ordre de leur remettre tous les mois le montant d'une pension de cinquante louis, ce qui faisait mille francs d'argent de poche, tous les autres frais de leur existence étant réglés à Chazay même.

Lorsqu'ils se trouvèrent dans la rue, après avoir touché le premier trimestre de cette rente inattendue, André se mit à ricaner.

—Tu n'as pas l'air content, mon vieux Simon ; nous voilà chacun à la tête de douze mille livres de rentes.

Simon fit entendre un sourd grognement.

—Comment !... Tu n'es pas satisfait !... Tu ne te réjouis pas de la libéralité extrême de notre charmante belle-sœur... Cinquante louis pour faire le garçon ! Plains-toi donc !... Mais c'est superbe !... L'aîné éclatait :

—Oui ! Elle croit nous acheter, avec ses charités misérables !... Mille francs !... Quand tous les mois elle en met peut-être cinquante, soixante, cent mille de côté, qui sait ?

—Mais elle ne nous doit rien !

—Non ! certes !... Elle ne nous doit rien !... Mais... il faudrait si peu de chose pour que cette fortune revînt à notre mère, et de notre mère à nous !

—Certainement... Mais, pour l'instant, nous marquons le pas... Et depuis pas mal de temps, encore... .

—Nous n'avons pas mal travaillé, pourtant !... .

—Je ne dis pas... Mais à quoi cela a-t-il servi?... .

—Nous ne pouvons pas aller plus vite que les violons!...

—Mon cher ami, — conclut André, — je crois que des millions de Chazay, nous pouvons faire à jamais notre deuil. Ils continueront à nous passer sous le nez durant toute existence.

—Savoir!... Nous n'aurons pas perpétuellement la chance contre nous.

Les deux frères avaient repris leur vie de débauche. Ils chassaient, suivaient les foires, s'attardant en des cabarets où, après de plantureux repas, en sablant les bonnes années du vouvray et du chinon, on faisait l'éternelle partie de manille.

On pense qu'à ces franches lippées, à cette haute noce, les cinquante louis de pension mensuelle ne devaient pas tenir longtemps.

Et comme promptement, les deux misérables se trouvaient complètement à sec, André insinua à son aîné qu'il devait faire une nouvelle visite à M<sup>re</sup> Fauchaux, lui demandant une avance trimestrielle.

—Qu'est-ce que tu risques?... S'il ne veut pas, nous verrons bien. C'était une idée géniale.

Et elle remporta un plein succès.

Le notaire, qui certainement avait des ordres, ne fit aucune observation. Il allongea six mille francs, sans mot dire, à Simon, le priant simplement de lui donner un reçu.

Lorsque les deux frères se retrouvèrent ensemble, ils se congratulèrent réciproquement... et recommencèrent leur existence de baton de chaise.

Une nouvelle visite à M<sup>re</sup> Fauchaux ayant amené la même réussite, ils n'y apportèrent plus la moindre discrétion, se mettant à traire à même la cassette de leur belle-sœur.

Dame, la fête devenait perpétuelle! Les deux frères Lowel traitaient même leurs élégants amis, les vigneron de la contrée, les marchands de bestiaux, dans une aile du château, où les chants bachiques retentissaient, tandis que coulaient à flots les vins généreux et le marc de Bourgogne.

Un an ne s'était pas écoulé qu'ils avaient sottement dévoré une somme considérable. Car, c'était maintenant réglé, M<sup>e</sup> Fauchaux recevait une visite bimensuelle.

Un jour, cependant — toute chose à un terme — ils trouvèrent M<sup>e</sup> Fauchaux moins facile à la détente.

Le notaire ne se permit pas de leur adresser une observation personnelle, mais :

—Je ne vous cacherais pas que j'ai cru de mon devoir de notifier votre compte à M<sup>me</sup> Aline de Chazay, et qu'elle a trouvé, tout comme moi, que vous alliez un peu vite.

Cependant le tabellion ne refusa point d'ouvrir les portes de son coffre-fort, et remit à Simon la somme que celui-ci lui demandait.

Seulement les deux frères se rendirent parfaitement compte que s'ils continuaient à tirer sur la corde, celle-ci finirait par casser.

Dans la vie, les âmes basses, les natures misérables et viles ne pardonnent jamais aux autres le mal qu'elles leur font.

Du très doux avertissement fait à Simon par M<sup>e</sup> Fauchaux, ils gardèrent une terrible rancune.

Aline était une avare, une harpagonne qui coupait ses liards en quatre... Je vous demande un peu ce que quelques billets de mille de plus ou de moins pouvaient bien lui faire!

—Mais enfin! — s'écria Simon, — c'est vraiment ignoble!... Nous ne pouvons pourtant pas nous trouver sans le sou, alors que notre famille entasse des millions... C'est monstrueux!...

Ce fut encore André qui trouva un biais.

Un jour qu'il chassait dans les bois de Chazay, en compagnie de son frère, il s'arrêta subitement, et se frappant le front :

—Mais, tous ces bois-là sont superbes!...

—C'est absolument mon avis, — répliqua Simon, — il y a là des chênes de toute beauté, des ormes magnifiques, des charmes splendides... Malheureusement, mon cher ami, tout cela ne nous appartient pas... C'est la propriété de notre aimable belle-sœur, que le diable étrangle, et après elle, ce sera celle de cette petite gueuse de Colette, qui ne saura pas plus en jouir que sa sorcière de maman.

—Il y en a bien pour quinze cents à deux mille hectares.

—Tu l'as dit! Et même plus.

—Eh bien! si nous opérions quelques petites coupes à droite, à gauche, quelques petites coupes intelligentes, une intelligente section, je te demande un peu quel mal ça ferait-il à ces superbes futaies... qui sèchent sur pied.

—Qui pourrissent!...

—Evidemment, ça ne leur serait qu'utile, ça leur donnerait de l'air.

—Le bois pousserait bien mieux.

—Beaucoup plus vite.

—C'est une véritable dinde que cette Aline, elle ne comprend rien à ses intérêts.

—Ah! si elle nous laissait faire.

—Les choses marcheraient comme sur des roulettes.

Après un temps, André reprit :

—Si nous tentions le coup des coupes?

—Oui, mais nous le laissera-t-on opérer?

—Ma foi, au petit bonheur.

—Tu as raison!... Qui ne risque rien n'a rien.

Tout justement, le surlendemain, les deux frères étaient invités à Loches, chez un de leurs amis.

Partie de chasse, dîner... et après le repas se prolongeant fort avant dans la nuit, la dame de pique était appelée à danser une effrénée sarabande.

Ce n'était plus la manille. Ça ne marchait pas assez vite. On y allait de l'écarté, où André et Simon faisaient la chouette et du baccara.

Et André se trouvait en face de l'un des joueurs qu'il connaissait à peine, un M. Dutil, marchand de bois, un Méridional hâbleur et mal élevé, dont le flux labial ne connaissait plus de bornes, alors que son propriétaire se trouvait en veine. André étant décavé, se prit à tenir un fort *banco* du nommé Dutil.

Seulement, comme André Lowel n'avait plus d'argent devant lui, il tint le coup sur parole.

Dutil ne se pressait nullement de donner des cartes. La partie demeurait en suspens.

—Eh bien! qu'attendez-vous? — demanda le cadet des Lowel, — j'ai dit *Banco*, pourquoi ne me donnez-vous pas des cartes?

—Eh donc! — fit le marchand de bois avec une grosse gouaille, — j'attends que vous éclairiez... Eh donc!... Nous autres *gens* du Midi, nous éclairons toujours quand nous jouons... .

—Mais... je ne vous dois rien... ce me semble... .

—Je ne dis pas! Eh donc! mon brave monsieur!... Mais moi, je ne joue jamais d'argent sur parole.

André Lowel était devenu livide. Une sanglante fureur flambait dans ses yeux d'un noir d'enfer.

Il déchira d'une main fébrile une page de son carnet... et griffonna nerveusement un billet ainsi conçu :

"Bon pour vingt mille francs de bois, à prendre dans les bois de Chazay."

Le jetant à M. Dutil :

—Ça vous suffit-il, ceci? — demanda-t-il d'un ton méprisant.

L'autre prit le papier du bout des doigts, et le tournant, le retournant :

—Les bois de Chazay vous appartiennent donc? Si ces messieurs me l'affirment... .

André s'élançait.

Il avait mis le couteau au clair et cherchait à se créer un passage jusqu'au marchand de bois.

On les séparait, on apaisait la querelle. L'amphitryon offrait une double tournée de champagne. Puis les joueurs reprenaient la partie, obligeant le marchand de bois à tenir le coup. Il avait, au demeurant, tous les torts. Jamais M<sup>me</sup> de Chazay, la jeune, — ainsi qu'ils disaient — ne laissait protester la signature de l'un de ses beaux-frères.

De mauvaise grâce M. Dutil s'exécutait tout en grognant des réflexions malséantes.

Tant et si bien que l'amphitryon prit les cartes, tint le coup, le gagna et qu'André Lowel se trouva tout d'un coup lui devoir cinq mille francs.

Ce après quoi il s'enfilait de cinq autres mille.

Il fallait payer... Même en une société mêlée, les dettes de jeu se soldent.

Du reste, le joueur qui avait gagné n'y allait pas par quatre chemins. Il vendait son bon de bois à prendre dans les futaies de Chazay à M. Dutil lui-même, et celui-ci envoyait aussitôt une escouade de bûcherons qui mettaient hache en bois et commençaient à opérer des coupes sur les indications des deux frères Lowel.

Les gardes ne bronchaient pas, à commencer par leur brigadier, un nommé Bertrand, un honnête homme, très dévoué à sa maîtresse, et qui se montrait avec Simon et André de la plus correcte, de la plus froide politesse.

Une coupe de vingt mille francs fut donc enlevée en un mois sans la plus légère des protestations.

—Eh bien! Tu vois, — dit André à son frère, tu vois que j'avais raison; Aline ne s'occupe même pas de ce qui se passe chez elle... Qu'est-ce que ça peut bien lui faire?

Simon secouait la tête :

—Méfie-toi, André... Méfie-toi... Bertrand nous guigne du coin de la paupière et il a l'air de se moquer de nous... Tu peux être certain qu'il nous tient à l'œil.

—Moi aussi, je me défie de lui... Mais s'il se permettait une observation, je le flanquerais à la porte.

—Tu oublies toujours que tu n'es pas chez toi... .

—Mais notre belle-sœur ne permettrait pas, je suppose, que l'un de ses gens se montrât insolent à notre égard.

—Enfin... méfie-toi.

La dette de jeu une fois payée, on pense que les dix mille autres

francs partagés entre les deux frères, ne durèrent, comme les fugitives roses, que l'espace d'un matin.

Et les deux Lowel y allèrent carrément d'une bonne coupe de trente mille francs cette fois.

Et ils s'adressèrent à M. Dutil, — querelles de canailles ne durent guère, — avec qui ils étaient maintenant au mieux, pour obtenir une équipe de bûcherons et parfaire le plus promptement possible leur petite opération.

M. Dutil était venu plantureusement déjeuner à Chazay, et après le repas, le fusil au bras, tout en chassant, on se dirigeait vers la future coupe, en abattant quelques faisans et quelques lièvres, histoire de se faire la main.

Et Simon s'adressait à mi-voix à son frère, en lui disant :

— Vois-tu que Bertrand nous suit à distance ? . . .

— Parfaitement . . . Mais que veux-tu que cela me fasse ? . . .

— Que ça ne te fasse rien, c'est possible, mais j'ai dans l'idée que ça ne va pas marcher tout seul.

— Je voudrais bien voir cela.

— Tu vas le voir.

On atteignait bientôt un rond-point où devait se trouver l'équipe des bûcherons et leur contremaître, auxquels M. Dutil avait donné rendez-vous.

— Tiens ! — fit le marchand de bois, — je ne vois pas mes hommes. C'est bien ici la Croix-aux-Chênes, cependant.

— Parfaitement, — répliqua André, — mais il n'y a personne. Je crains qu'ils n'aient commis une erreur.

— Nous allons demander aux gardes.

M. Dutil houpait longuement, et Bertrand, le brigadier, accourait à toutes jambes, en compagnie de l'un des gardes placés sous ses ordres.

Le marchand de bois demandait aussitôt au brigadier :

— Vous n'avez pas vu mes bûcherons ?

— Manda bien pardon, monsieur Dutil . . . Ils se trouvaient à la Croix-aux-Chênes, il y a bien cela deux heures . . .

— Et où sont-ils allés ? . . .

— Ils sont partis, monsieur Dutil. Ils sont retournés chez eux.

— Et pourquoi ne sont-ils pas demeurés à m'attendre . . . puisque je leur en avais donné l'ordre ?

— Parce que je les ai congédiés et que je les ai priés de se retirer.

Furieux, André Lowel s'avancait :

— Vous avez fait cela, vous !

Très calme, le garde, la cape à la main, se bornait à répondre :

— Oai, monsieur André, je l'ai fait.

— Et pourquoi . . . je vous prie ? . . .

— Parce que j'avais des ordres.

La face d'André se convulsa, ses yeux vacillèrent.

— Et qui donc a le droit de vous donner des ordres ? . . .

— Mon maître, ou plutôt ma maîtresse . . . Et mon premier devoir est d'obéir.

— Voilà bien ce que je craignais, — murmura Simon. — J'avais bien prévenu André, mais cet animal-là ne veut rien entendre. Ça va devenir très vilain, cette histoire-là !

Simon ne se trompait pas. La colère d'André Lowel tournait à la folie. Il arrivait sur Bertrand, le bras levé.

Et le brigadier l'attendait de pied ferme, très calme, en lui disant froidement :

— Monsieur Lowel, faites bien attention à ce que vous allez faire ! Je suis garde assermenté, je me trouve dans l'exercice de mes fonctions . . . Maintenant, touchez-moi si vous l'osez ! . . .

Simon crut opportun d'intervenir.

— Tu as tort de t'emporter ainsi, André . . . Ce brave Bertrand interprète peut-être mal les ordres qui lui ont été donnés . . . Mais enfin, il est dans son droit . . . Il n'y a sans doute qu'un malentendu. La belle affaire, parce qu'on aura congédié une équipe de bûcherons . . . Eh bien ! ils reviendront ! . . . voilà tout.

Et il entraînait son cadet qui menaçait le brigadier du poing, en lui criant :

— Toi, tu vas avoir de mes nouvelles ! . . . Je vais te faire chasser, et sur l'heure.

— Vous ne ferez chasser rien du tout, — répliqua Bertrand en haussant les épaules. — Madame est incapable de me renvoyer parce que je fais mon service.

— Nous verrons bien.

— C'est tout vu.

Quand ils furent hors de portée de voix, M. Dutil, le marchand de bois, étant demeuré en arrière, Simon se mit à fortement moriger son cadet.

— Tu ne fais que des sottises quand tu as un coup dans la tête . . . On n'est pas bête comme ça ! . . . Je t'avais cependant bien prévenu.

— Que veux-tu ? . . . c'est plus fort que moi. Quand je vois que tous ces bois, toutes ces terres, toute cette fortune qui devrait nous appartenir . . . nous n'avons pas le droit d'y toucher ! . . .

— Enfin ! nous allons voir ce que cela va nous coûter . . . Moi j'ai peur que ça ne soit très cher et que nous ne payions les pots cassés.

Ce monitoire n'empêcha nullement André de n'en faire qu'à sa tête et, dès sa rentrée au château, de demander une entrevue immédiate à sa belle-sœur.

Et André accabla Bertrand des calomnies les plus noires et aussi les plus grotesques, tant elles étaient exagérées.

Placidement, Aline laissa son beau-frère débiter tout son discours, et quand il eut fini :

— Il est inutile d'accuser Bertrand, — dit-elle de sa voix calme et placide. — Il n'a agi que d'après mes ordres. La rotation des coupes de bois est réglée depuis de longues années, et je ne désire point qu'il y soit rien changé.

— Ma sœur, Bertrand ne peut rester au service de notre famille après l'affront qu'il m'a fait. J'exige qu'il soit immédiatement renvoyé.

— Je regrette profondément de ne pouvoir accéder à votre désir ; mais, je vous le répète, Bertrand n'a agi que d'après mes ordres . . . Et je ne pourrais réellement le punir de m'avoir obéi.

— C'est me dire, alors, que mon frère et moi, nous sommes de trop sous votre toit.

— Jamais aucune de mes actions n'a pu vous le faire supposer . . . Mais je ne veux point que les bois de Chazay soient saccagés. Une coupe a déjà été opérée en dehors des règles coutumières . . . C'est déjà trop . . . Si vous avez besoin d'argent, mon cher frère, vous n'avez qu'à en demander à mon notaire . . . Je ne crois pas qu'il vous en ait jamais refusé ! . . .

— Demander ! Demander ! . . . Avec cela que c'est agréable ! — grommela André.

— Demandez à Me Fauchoux ce qui vous est raisonnablement nécessaire, et je puis vous affirmer qu'à vous et à votre frère, il ne le refusera jamais.

Ainsi que l'on s'exprime en langage parlementaire, l'incident n'eut pas de suite, en apparence, du moins.

Car, en réalité, la haine avide d'André ne connut plus de bornes.

La fortune des Chazay devenait pour les deux frères une véritable hantise ; se l'approprier par tous les moyens devenait le seul et unique but de l'existence des deux bandits.

Oh ! cette Aline ! cette Colette ! qui donc les en débarrasserait ! Oui, mais encore fallait-il l'occasion, les moyens ! . . .

Par ces temps de chemin de fer et de télégraphe, un crime n'est pas aisé à commettre . . . Il faut qu'il soit adroitement et impeccablement combiné.

Et ils cherchaient, les deux monstres ! Et leur imagination combinait et rejetait tour à tour les plans les plus épouvantables, repoussés seulement parce qu'ils les reconnaissaient comme trop dangereux.

Mais les deux frères ne possédaient plus que cette seule idée fixe, et lorsqu'ils se trouvaient ensemble, en tête à tête, cette perpétuelle hantise était devenue l'unique sujet de leurs conversations.

Leur existence de noces et de débauches continuait avec des hauts et des bas, suivant les veines et les déveines du jeu, et les visites au notaire de Tours, qui se faisait bien un peu tirer l'oreille.

En dehors de leurs fugues et de leurs fêtes, Simon et André chassaient, soit tous les deux seuls, soit en compagnie de leurs amis. On devine que le brigadier Bertrand n'assistait pas à ces parties.

Pour Aline, elle sortait peu, nous l'avons dit, — claquemurée dans Chazay même, passant la plus grande partie de son temps au chevet de sa belle-mère, qui continuait, morte vivante, à demeurer dans le même lamentable état, et quelques promenades dans le parc, pour faire prendre un peu d'exercice à la petite Colette, dont les joues pâles, la maigreur disaient la précaire santé.

Combien triste cette existence, combien douloureuse la vie de cette jeune femme, n'existant que pour ses cruels souvenirs ! . . .

On n'a pas oublié Françoise Cloarec, cette autre mère qui, elle aussi, pleurait celui qu'elle aimait, son Jean, son cher Jean, mais avec cette indestructible espérance que son gars n'était point mort et qu'elle finirait bien par le revoir en un plus ou moins lointain avenir.

Françoise, plusieurs fois par semaine, arrivait au château et était immédiatement reçue par Aline.

Et la même question, à chacune de ses visites, revenait aux lèvres de l'entêtée Bretonne :

— Vous n'avez rien reçu, ma bonne dame ? . . .

Car, sur ses instances, Aline avait dû plusieurs fois écrire au ministère de la marine pour demander si l'on n'avait pas eu des nouvelles de Jean Cloarec, ou si les recherches de l'administration avaient abouti à obtenir la preuve de sa mort.

— Enfin, — répétait Françoise, avec cette obstination propre à l'esprit un peu terreux de l'excellente femme, et qui attache une importance extrême aux formalités et aux "papiers" — enfin, on n'a pas son acte de décès, à ce pauvre Jean, tout de même . . . Et si on n'a pas son acte de décès, c'est qu'on n'a pas la preuve au juste de la mort de mon enfant ! . . .

Et nul moyen de la faire sortir de là. Aline ne l'essayait point d'ailleurs, l'espérance est pareille à ces tiges de fer que les sculp-

teurs mettent dans leurs statues de terre glaise : — c'est une force, elle soutient.

Et elle promettait à Françoise d'écrire à nouveau, d'insister auprès du directeur du personnel, et Françoise regagnait sa petite chaumière en se disant, avec sa ténacité toute bretonne que rien ne pouvait ébranler :

— Ça sera peut-être pour la prochaine fois.

Deux qu'elle n'aimait pas, Françoise, c'étaient les deux frères Lowel, les deux English, — comme elle disait. Bien qu'elle ne fût ni bavarde ni potinière, elle n'était pas sans connaître la dégradante existence que menaient les deux frères, et cela, grâce aux libéralités de leur belle-sœur.

Et lorsqu'elle les rencontrait d'aventure elle détournait la tête pour ne point avoir à les saluer ; mais les deux English, de leur côté, semblaient fuir la vieille femme, évitant de s'occuper de la paysanne, tout en devinant en elle une ennemie.

Françoise, de son côté, n'avait pu retenir sa langue, ni cacher ses sentiments. Et carrément, elle avait dit à Aline :

— Méfiez-vous de ces deux-là, ma chère dame, parce que, voyez-vous, les English c'est capable de tout !

C'était généralement sur ces paroles, sur cette recommandation que se terminait l'entretien.

Des mois s'étaient écoulés. On était au commencement de l'été, et par une chaude journée de juin, Françoise s'était mise en route pour Chazay, voulant demander une fois encore à sa chère bienfaitrice si elle n'avait pas de nouvelles.

Et la visite prenait fin lorsque Aline avait dit à la Cloarec :

— Attendez, Françoise, Colette et moi, nous allons vous reconduire à travers le parc ; cela vous raccourcira de moitié et fera une bonne promenade à la chère petite.

— Je veux bien, not' dame, la tiote à besoin de marcher... Elle ne court pas assez... Ces enfants-là, c'est comme les oiseaux du Bon Dieu, voyez-vous, leur faut le grand air et la liberté.

Il était immense, le parc. Une véritable forêt de soixante-quinze hectares, entourée de hauts murs. Une forêt de futaies très hautes, coupées d'allées larges et profondes, de taillis épais, garnis par places d'impénétrables ronciers.

Des lapins, des faisans trouvaient là un abri inviolé et s'y multipliaient tout à l'aise.

Il y avait même une vingtaine de chevreuils qui faisaient le bonheur de Colette, et l'enfant, tressautant à leur ébrouement, à l'instant où en bondissant ils s'élançaient avec leur alacrité si gracieuse, suivait de ses yeux ravis leurs sauts capricants et désordonnés.

Aline avait même demandé que l'on ne tirât jamais les chevreuils du parc. Ils devaient demeurer sacrés. Il s'en trouvait assez, du reste, dans les bois de Chazay, et aussi des lièvres, des cerfs, des sangliers et de belles perdrix rouges, ainsi que des faisans.

À l'idée d'une grande promenade dans le parc, Colette avait battu des mains et doublement embrassé Françoise qui lui valait cette aubaine.

— Oui ! oui ! maman !... Allons dans le parc !... Et passons par la Fouillouse !... C'est si joli, l'eau toute blanche... et les chevreuils... et... et...

La mère cédait, tout heureuse de gâter sa chérie, et elle répondait :

— Je veux bien, on passera par la Fouillouse, mais à une condition : c'est que Colette ne quittera pas la main de maman.

Et Françoise d'intervenir :

— Je la prendrai dans mes bras pour passer le pont, notre chère dame... Et je la tiendrai ben, pour le sûr et le certain.

Le parc de Chazay était séparé en deux parties par un sinueux cours d'eau qui allait ensuite, sortant de l'enceinte, se précipiter dans l'Indre. Mais dans l'intérieur du parc, la petite rivière, entre deux rives escarpées et rocheuses, dégringolait d'une vingtaine de pieds, en cascates bondissantes, au milieu de pierres aiguës et tranchantes, pour se déverser ensuite en un bassin profond où se jouaient des carpes à miroir et d'énormes cyprins dorés.

C'est cet endroit sauvage que l'on nommait, on ne sait pourquoi, la Fouillouse.

Au-dessus de la cascade, une passerelle faite de chênes équarris à peine, une passerelle à la fois solide et tremblante, sur laquelle Colette aimait à passer, s'arrêtant au-dessus de l'abîme en miniature, et s'attardant, en bébé inconscient, à voir gicler la mousse des eaux, leur écume et les gerbes diamantées qui se brisaient sur les roches polies.

L'eau, comme le vide, attire à soi. Lorsque vous vous trouvez au-dessus d'une cascade, il est un sentiment indéfinissable qui s'empare de vous et qui vous oblige à lutter contre l'inconsciente attraction. Oui, l'on est obligé de combattre cet aimant insensible et cependant précis qui vous amènerait à vous précipiter dans ces eaux attirantes où il semble que vous trouveriez le plus doux, le plus voluptueux des repos.

Aline avait à lutter pour son propre compte, et l'obstination de Colette à contempler les eaux frémissantes lui inspirait une sensation pénible. De sorte qu'elle ne venait que bien rarement à tra-

verser la passerelle de la Fouillouse, malgré les instances de la fillette, pour qui la cascade avait tout l'attrait d'un fruit défendu.

Si par hasard, du milieu des clématites échevelées, des fougères arborescentes qui ourlaient les hautes berges, bondissait une harde de chevreuils, s'arrêtant, pour repartir encore et s'élançant à nouveau en montrant leur museau blanc, oh ! alors, l'admiration de Colette ne connaissait plus de bornes, l'enfant battait des mains, trépignait, ne se tenait plus de joie.

C'est donc vers la Fouillouse, suivant une large et ombreuse allée du parc, que s'acheminèrent Aline, Colette et la brave Françoise qui recommençait pour la centième fois peut-être le chapitre de ses douloureuses doléances et de ses espérances déçues.

Les plaies du cœur se guérissent en s'ouvrant, tout au moins leur acuité s'apaise-t-elle. Voilà pourquoi la plupart des créatures éprouvent un impérieux besoin de déverser longuement leurs chagrins dans le sein d'autrui.

On arrivait à la Fouillouse, et Françoise, en ses vigoureux bras, enlevait Colette pour lui faire passer le pont, au milieu duquel elle s'arrêtait pour admirer longuement la bouillonnante cascade.

Et tout justement, quatre ou cinq chevreuils bondissaient des buissons, s'arrêtant au bout de peu de temps dans leur course désordonnée, pour se retourner et regarder curieusement celles qui venaient de violer leur solitaire retraite.

— Encore ! Encore ! — insistait Colette, ne prétendant pas quitter le pont.

Et la mère de répondre :

— En voilà assez, tu fatigues Françoise.

Et l'on abandonnait le pont de la Fouillouse pour gagner le terminus du parc, où une petite porte, dont Aline avait pris la clé, donnait accès dans les tailles, ce qui, comme nous l'avons dit permettait à Françoise Cloarec de regagner sa chaumière en s'évitant un très long détour.

On atteignait la poterne, et Françoise prenait congé, disant à Aline :

— Écrivez encore... je vous en prie, ma chère dame. Tant qu'on n'aura pas envoyé l'acte de décès, j'espérerai toujours...

À cet instant, les abois prolongés de deux ou trois chiens se firent entendre ; ils partaient de l'intérieur du parc, sur la droite, puis les mêmes abois se poursuivirent, plus stridents.

Une voix d'homme les appuyait :

— Houh ! mes beaux ! Houh !... Après ! Après !

Aline avait tressailli.

Il n'y avait pas à s'y méprendre, ses deux beaux-frères chassaient un des chevreuils du parc.

Et elle ne se trompait pas.

Simon avait dit à son cadet, le matin même :

— Voilà trois mois que la chasse est fermée... C'est embêtant comme tout de laisser les fusils au croc.

— Dame, il n'y a pas à s'y fier... Si nous sortons avec nos fusils et des chiens, cette rosse de Bertrand pourrait parfaitement nous donner aux gendarmes de Montbazou... Et il ne se passerait pas deux heures que nous les ayons sur les bras, avec un bon procès au bout.

— C'est assomant !

— Une idée !... Si nous allions canarder un chevreuil du parc de la comtesse.

Simon se prit à rire.

— Mais elle ne serait pas contente, la patronne, — les deux frères désignaient ainsi souvent Aline.

— Après tout, elle ne nous mangera pas.

— Moi, je mangerais bien un cuisot de chevreuil ; il y a si longtemps que nous n'avons dégusté du gibier.

— Eh bien ! ça va !... Nous allons prendre quatre ou cinq chiens... pas plus... et nous nous paierons cette petite fête.

— Et si mon Bertrand venait se permettre des observations ?...

— Nous l'enverrions promener.

— sûr !...

Et ainsi avait été fait.

Et promptement les deux, dès le découplé, avaient lancé un chevreuil qu'ils menaient gaiement, sans trop de vitesse, ce qui permettait à l'animal, sans grandes inquiétudes, de jouer et de gambader devant les chiens.

Aline n'avait pu maîtriser un mouvement de mécontentement.

— Oh ! que c'est vilain, — murmura-t-elle, — de venir tuer nos chers chevreuils du parc. Des bêtes absolument privées !

— Ça, — grommela à son tour Françoise, — c'est les English... Si on les laissait faire, ils tueraient tout... C'est du mauvais monde tout de même...

Les deux femmes étaient arrivées à la poterne qu'Aline ouvrit sans peine.

— Au revoir, ma chère dame... Au revoir, mon agneau, mon doux agneau du Bon Dieu !...

À cet instant, la Bretonne s'arrêta. Un prolongé roulement de tonnerre venait de brusquement lui couper la parole.

Le soleil s'était voilé. De gros nuages gris, précurseurs d'un orage, se bouscailaient maintenant dans le fond du ciel, montant rapidement au zénith et envahissant le bleu radieux, ainsi que les rayons du soleil.

— Ah ! ma chère dame, rentrez vite !... Vous allez être mouillée !..

— Et vous ma bonne Françoise ?

— Oh ! moi, il n'y a pas de danger ; ma vieille carcasse ne craint pas grand'chose... Et j'en ai ai reçu des trempées au bord de la côte... Mais vous... rentrez... rentrez ma chère dame... Il ne faut pas que votre Colette attrape froid.

Et vivement elle embrassait Colette à pleins bras.

Puis elle franchissait la poterne et rapidement elle s'enfonçait dans les profondes allées du bois.

Aline avait refermé la porte, et rebroussant chemin, se dirigeait à doubles enjambées vers le château.

Les chiens continuaient à chasser, non loin.

Un coup de feu se fit même entendre.

Et tout, alors, retomba aussitôt dans le lourd silence du parc.

Mais l'orage gagoit dans le vent avec une rapidité vertigineuse.

La foudre crépita tandis que Colette réprimait un cri de terreur et se serrait nerveusement encore contre sa mère.

Puis immédiatement après la fulgurance de l'éclair, une ondée épaisse, opaque, cribla le feuillage et le sable hersé de l'allée.

Où chercher un refuge ?... Pas sous l'abri de l'un des grands chênes, à coup sûr !

Et Aline se souvint alors d'un pavillon abandonné que l'on nommait le Châtelet de l'Arquebuse, et qui devait se trouver à courte distance.

Elle s'orienta... Le Châtelet était bien là, sur la gauche.

Courant alors, elle aperçut la masse rougeâtre de la construction à travers la feuillée.

Prenant Colette dans ses bras, elle précipita sa course, gravit les degrés d'un perron contourné, poussa une porte grinçante, veuve de toute serrure, et se trouva dans l'intérieur très sombre du pavillon abandonné.

## IV

Il était temps !

La tempête se déchaînait avec une violence extrême.

La pluie tombait maintenant à torrents, tandis que les arbres feuillus se tordaient échevelés, comme avec de grands gestes de désespoir.

Puis les éclats de la foudre se succédaient sans interruption et le vent, avec un déchaînement impétueux, s'engouffrait dans le Châtelet, ébranlant les murailles, la toiture, au milieu du tumulte effaré des cimes et des branches.

— Maman !... j'ai peur !... .

— Non ! mon amour ! — fit Aline, prenant l'enfant dans ses bras, essuyant les grosses gouttes d'eau qui, traversant sa capeline, mouillaient les boucles blondes de sa chevelure. — Non, ma chérie, il ne faut pas avoir peur ; l'orage ne te fera pas de mal, mon amour... Ne crains rien... Quand il sera passé, tout à l'heure, nous nous remettrons en chemin pour regagner le château... Mais n'aie pas peur.

L'intérieur du Châtelet se composait au rez-de-chaussée d'un vestibule et de deux pièces se commandant.

Les portes ébranlées ne fermaient pas. Plus de carreaux aux fenêtres de ce rendez-vous de chasse où les anciens maîtres et seigneurs de Chazay venaient s'exercer au tir de l'arquebuse, dans un stand qui s'allongeait derrière la construction.

Dans un vieux fauteuil vermoulu qui tenait encore à peu près debout, Aline s'installa tant bien que mal, plaçant sa fillette sur ses genoux pour lui faire prendre patience : toutes les cataractes du ciel s'ouvraient à la fois, inondant les environs du Châtelet et transformant les allées en véritables rivières.

Cependant, malgré les roulements réitérés de la foudre, malgré les éclatants et sabrants éclairs, Colette soupirait, se plaignait, murmurait encore : " J'ai peur ! " puis le calme se faisant en son petit cœur elle s'endormait à la place bénie, — sur le sein de sa mère.

Et voilà qu'Aline se dressa brusquement :

Des éclats de voix, une course précipitée.

Simon et André, arrêtés en pleine chasse, cherchaient, eux aussi, un refuge dans le pavillon de l'Arquebuse.

Ils portaient un superbe brocard que l'aîné venait de fusiller au moment où se déchaînait l'ouragan.

Et devant la persistance et l'intensité diluvienne de l'ondée, ils avaient dû battre en retraite.

— Satané temps ! — s'écria André en laissant échapper un for-

midable juron, — ça marchait si bien... Crois-tu que je l'ai boulé, le brocard.

— Oui, j'ai regretté que Bertrand ne fût pas là... Il en aurait fait une... de hure !... .

Tenant toujours Colette dans ses bras, Aline avait jeté un regard effaré autour d'elle.

La retraite lui était coupée... Impossible de fuir sans être vue !..

Elle chercha un refuge dans la seconde pièce, se tenant droite, roide, immobile derrière la porte.

— Chut ! — avait-elle murmuré à l'oreille de Colette. — Ne dis pas un mot, mon amour !... Je t'en supplie !... Ne dis rien !... Je ne veux pas que l'on nous trouve ici !... .

— Je ne dirai rien, petite mère.

Puis, tout près de l'oreille d'Aline, elle dit tout doucement, désignant, comme le faisait Françoise, Simon et André :

— C'est les English, n'est-ce pas ?

— Oui ! — fit la mère d'un signe de tête.

— Tais-toi !... .

Et l'enfant se tut, mais ses yeux agrandis révélaient son vague effroi.

Les deux frères s'étaient installés, l'un sur le fauteuil qu'Aline venait de quitter, l'autre sur un escabeau. Ils avaient sorti leurs pipes, et les bourrant, les allumant, s'entouraient de nuages de fumée épaisse.

— Et rien à se fourrer entre les lèvres pour chasser l'humidité, — fit André.

— Si, j'ai ma gourde, — répliqua l'aîné, — avec du bon tom-gin... Il y en a bien un demi-litre.

— Alors, trinquons. J'ai mon gobelet de cuir dans ma poche. Je ne m'embarque jamais sans biscuit.

— Ni moi non plus... Et tu vois comme ça se trouve bien !

— Ça nous fera prendre patience.

— A la tienne, Étienne !... .

— Sans rancune, aucune !... .

— A nous deux, mon vieux !... .

Il y eut un silence.

Puis André reprit :

— Ah ! tout ça ne fait pas le bonheur... C'est très joli de canarder les chevreuils de la patronne... Mais ça ne nous met pas du foin dans les bottes... .

— Non ! Et nous n'avancions guère... .

— Nous n'avancions même pas du tout.

— Et tu verras que cette fortune-là finira par nous passer sous le nez... .

— Dame, ça en prend toute la tournure.

— Il faudrait, pourtant, faire quelque chose... .

— J'avais trouvé, moi... Epouser la veuve... Mais elle ne veut pas. André éclata d'un rire cynique.

— Ça n'était pas la peine d'en faire une veuve alors !... .

— Nous avons bien travaillé, cependant !... .

— Mais oui !... certes !... notre expédition du Tonkin n'avait pas été mal menée !... .

— Sans compter qu'elle nous avait coûté gros... .

— Dame !... mon vieux !... on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs !... .

— Et puis, les risques... Crois-tu que si l'on avait été pincé, canardant Roland et les autres, en compagnie de nos petits amis les Pavillons-Noirs, notre compte n'aurait pas été long à régler !

— On ne nous aurait même pas fusillés !... .

— On nous aurait invités à gigoter au bout de la corde... ce qui est un genre de sarabande tout ce qu'il y a de plus désagréable... .

— Enfin, nous en sommes sortis... à notre honneur... et les grègues nettes... .

— Oui, mais ça ne nous rapporte pas grand'hose, toute cette histoire-là !... .

— Enfin, nous avons vécu !... .

— Oui. Mais qu'est-ce que l'avenir nous réserve ?... Notre mère, dans l'état où elle est, ne peut rien pour nous... Ça nous fera une belle jambe, quand elle aura claqué, de toucher les trois cent mille balles de sa dot.

— Cent cinquante mille balles par tête de lion... Une misère !... .

— En comparaison surtout de la fortune des Chazay... .

(A suivre.)

## LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'Ecole d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

## INDUSTRIES ALIMENTAIRES DE STRASBOURG

Pâtés de foie gras, bière de Strasbourg, choucroute, qui ne connaît ces produits spéciaux des industries alimentaires de notre métropole alsacienne ? Si nous pouvons en croire les statistiques dressées par la chambre de commerce, Strasbourg et ses environs fabriquent annuellement pour quinze millions de francs de bière, avec deux millions de kilogrammes de choucroute, mis en vente par une quinzaine d'établissements, tandis que la valeur des pâtés de foie gras livrés par les fabricants de la ville atteint tout au moins six cent mille francs, fournis par plus de cent mille oies, élevées dans les campagnes de la Basse-Alsace.

La choucroute, pour commencer par le comestible le plus commun, se prépare et se mange dans tous les ménages, d'une extrémité à l'autre de l'Alsace, tout comme les nouilles préparées par nos ménagères. C'est tout simplement du chou blanc pommé, à tête ronde, confit au sel, pour être conservé pendant l'hiver. Après la récolte, du mois de septembre au mois de novembre, on commence par enlever les feuilles vertes extérieures ; on extrait la tige et l'on découpe la tige sur un appareil particulier, muni de lames tranchantes et d'un chariot, qui reçoit le légume et le présente au tranchant des lames, dans un mouvement de va-et-vient. Leur produit, découpé en filaments assez pareils à du vermicelle ou aux nouilles de pâte, est mis dans une tonne, avec quelques poignées de sel, un peu de genièvre et de cumin. Comprimé fortement après avoir été foulé, le légume découpé entre en fermentation, pendant quinze jours ou trois semaines. Cette fermentation fait passer son nom du masculin au féminin, dans la langue française du moins, le chou pommé étant devenu de la choucroute.

Pour l'exportation en France, depuis l'application d'un droit d'entrée assez élevé sur les conserves, tandis que le chou naturel passe en franchise, les fabriques de Strasbourg ont établi des succursales de l'autre côté de la frontière, à côté des stations de Petit-Croix et d'Avricourt. On fabrique à peu près de la même façon des conserves de navets, *suri ruava* ou *saura Rüben*. Navets confits et choucroute sont, dans l'Alsace entière, le plat ordinaire du dimanche, accompagné de saucisses, de lard ou de porc fumé ou frais. Brillat-Savarin, maître ès arts en matière épulatoire, range la choucroute et le lard fumé de Strasbourg au nombre de ses dix-neuf éprouvettes gastronomiques, avec le foie gras. Une éprouvette gastronomique, au sens de l'auteur de la *Physiologie du goût*, est "un mets d'une saveur tellement indiscutable, que son apparition doit émouvoir, chez un homme bien organisé, toutes les puissances dégustatives". En ce qui concerne la choucroute, tandis que le commun peuple fait cuire le légume à l'eau simplement, les gens aisés effectuent la cuisson dans le vin, voire du champagne de bonne marque pour les gastronomes raffinés. Ces raffinés recommandent aussi de réchauffer la choucroute dans les croûtes de pâtés de foie d'oie encore imprégnées de leurs sucs.

Le pâté de foie d'oie a été inventé à Strasbourg par des artistes culinaires français, ne vous en déplaise.

Je me suis permis de constater que les fines bouches venues d'outre-Rhin, friandes de délicatesses, ne dédaignent pas d'y mordre, encore maintenant, où tout ce qui sent la France devient sujet à prohibition chez nous. Comme toutes les choses de haut prix, la préparation des pâtés de foie gras n'est pas arrivée d'un coup à son degré de perfection actuel. Elle a subi des améliorations successives, à travers des vicissitudes diverses. Suivant une tradition accréditée, l'honneur de la première invention revient au cuisinier du maréchal de Contades, commandant militaire de la province d'Alsace au siècle dernier. Ce cuisinier s'appelait Close et avait acquis dans la haute société de l'époque la réputation d'un opérateur habile. Natif de Normandie, il devina, par une intuition de génie, ce que le foie gras pouvait devenir avec le secours des combinaisons classiques de la cuisine française. Sous sa main habile, ce mets a été élevé à la dignité d'un plat princier, apprécié également par les simples bourgeois, grâce au progrès de la démocratie égalitaire. Close commença par affermir la substance du foie, en la concentrant. Il l'entoura d'une douillette de veau hachée, recouverte ensuite d'une fine cuirasse de pâte dorée. Au corps ainsi créé, les parfums excitants de la truffe de Périgord ont encore donné une âme. Longtemps cette invention resta un secret de la cuisine du maréchal de Contades. En 1788, cependant, le commandant militaire de l'Alsace ayant quitté le pays, son cuisinier resta à Strasbourg. Les pâtés qui avaient fait les délices de la table du maréchal arrivèrent à la portée de tout le monde.

Depuis que le pâté de foie gras est devenu un article d'exportation considérable, les engraisseurs de profession engraisent des oies par centaines à la fois. Beaucoup de village du Kochersberg, les localités de la plaine autour de Strasbourg et de Colmar, pratiquent cette industrie en grand. Ils achètent les oies maigres chez les éleveurs, pour les revendre après engraissement. C'est le *Mesti* ou la foire de Hochfelden qui marque l'ouverture de la saison, dans les premiers jours d'octobre. L'installation pour procéder à l'opération est bien simple. Des cages en lattes à douze ou quinze compartiments chacune, reçoivent des oies à engraisser. Ces cages sont placées au nombre d'une dizaine, superposées à deux étages, dans une grange ou sous un hangar fermé, à l'abri du froid et sans lumière. Les compartiments sont assez petits pour que la bête ne se retourne pas, car le mouvement contrarie la formation de la graisse. Sous le sol du local il y a un égout ou une fosse remplie d'eau, curée deux fois pendant la saison, pour recevoir les déjections. Une fois mises en loge, les pensionnaires sont sorties trois fois par jour. On les prend délicatement entre les jambes, sur son siège, pour les bourrer de graines de maïs. La ration par tête est calculée de manière à faire avaler par chaque sujet la contenance d'un boisseau de vingt litres en trois semaines.

Trois semaines, voilà le délai moyen nécessaire pour amener à point l'oie grasse. Que l'oie ait de l'appétit ou non, il lui faut prendre toute sa ration quotidienne. Au bout de trois semaines, si le sujet est bon assi-

milateur, s'il digère bien, son régime alimentaire détermine une hypertrophie du foie. En récompense, et pour qu'il ne meure pas de maladie, on lui tord le cou et on le plume. Le but de son existence est atteint. L'oie peut être livrée à la consommation. Manger pour être mangée, voilà sa destinée sur terre.

Comme la matière première des pâtés et de la choucroute, l'orge et le houblon, employés à la fabrication de la bière pure de succédanés, sont des produits de l'agriculture alsacienne. Les belles houblonnières commencent des deux côtés du Landgraben, limite de la Haute et de la Basse-Alsace, pour se développer surtout dans la plaine du Rhin, entre Schlestadt et Wissembourg. A Mittersholtz déjà, nous avons vu de grands séchoirs ; mais le principal marché du pays se tient dans la halle au houblon de Hagenau. Pourtant c'est Strasbourg, avec les localités environnantes, Schiltigheim, eu Schiltig, Königshofen, Kronenburg, qui a les brasseries les plus importantes et jouit du plus grand renom pour les bières d'exportation. Bien des fois, jusqu'ici, nous avons rencontré aussi le houblon comme plante sauvage, liane des climats tempérés, enlaçant de ses spirales les haies et les buissons au bord des chemins, grimant au haut des arbres dans les forêts. Le houblon cultivé accroche et enroule ses tiges soit à de grandes perches, beaucoup plus hautes que les échelles des vignes, soit à des fils de fer tendus en ligne sur des rangées de supports.

Les houblonnières donnent au paysage un aspect caractéristique dans les localités, où les plantations prennent un grand développement, comme autour de la Forêt Sainte de Hagenau, dans le canton de Bischwiller et autour de Lauterbourg. Beaucoup de communes du département du Bas-Rhin, ont fait fortune avec cette culture, depuis son introduction, au commencement du siècle, malgré les énormes variations des prix, après la cueillette, qui se fait au mois de septembre.

Entrons-nous dans une brasserie de Schiltigheim, aux portes de Strasbourg, nous jetons un rapide coup d'œil sur les procédés appliqués. Pour la bière commune, le brasseur commence par saccharifier la fécule contenue dans l'orge, en la faisant ramollir et gonfler dans l'eau. Au sortir de l'eau, l'orge s'étend en couches égales, d'un demi-mètre d'épaisseur, sur le sol de grandes chambres maintenues à une température constante de 14 à 15 degrés. C'est l'opération du maltage, faite, dans les conditions les plus favorables, au printemps ou en automne. Le germe a-t-il atteint la longueur du grain, au bout de huit à dix jours on arrête la germination. On fait subir à l'orge devenue du malt un léger grillage sur la tourelle, à une température de 50 degrés centigrades. Après quarante-huit heures de grillage, les germes se séparent du grain, avec un tarare. Sur 100 parties d'orge brute, on obtient 75 parties de malt. Le malt, réduit en farine au moyen de meules ou de cylindres, est ensuite trempé dans une cuve à double fond, où arrive un courant d'eau chaude. La farine se gonfle, et son amidon se transforme en sucre. Ce sucre passe dans l'eau, qui le dissout, ainsi que la dextrine et les autres dérivés solubles du grain. Après une heure et demie ou deux heures de repos, l'infusion obtenue est soutirée et conduite dans un réservoir élevé, au moyen d'une pompe, en passant par une cuve intermédiaire. Le réservoir supérieur est disposé de manière à alimenter aisément les chaudières de cuite. Un brassin, composé de 58 hectolitres de malt, fournit 200 kilogrammes de matière sucrée ou mucilagineuse, donnant environ 68 hectolitres de bière ordinaire et une quantité plus ou moins grande de petite bière plus faible. Les bières d'exportation, vendues à Paris, sont plus fortes ; mais leur rendement est moindre pour une égale quantité de malt. Comme le moût de bière éprouve promptement une fermentation acide, parce qu'il renferme encore beaucoup de dextrine à saccharifier et d'albumine à isoler, on le fait cuire avec une addition de houblon, qui lui cède une essence aromatique amère, propre à prolonger la conservation de la boisson. La coction dure de deux à quatre heures, selon la qualité recherchée. Puis le liquide soutiré est conduit dans des bacs de repos, grandes caisses métalliques où les cônes de houblon se déposent au fond, pendant que le moût filtre à travers un clayonnage qui partage les bacs en deux compartiments. Après une ou deux heures de repos, le produit se décante dans d'autres bacs, appelés "rafraîchisseurs", où il se refroidit à 15 degrés centigrades, température la plus favorable pour la fermentation. En été il faut beaucoup de glace pour obtenir cette température. Une addition de levure est aussi nécessaire pour activer la fermentation en tonneau dans des caves profondes. Creusées à l'intérieur des collines de lehm qui s'étendent autour de Schiltigheim et de Königshofen, ces caves ont une température constante. Quand la bière cesse de produire de la levure et de l'écume, elle subit un collage. Trois jours après, elle est potable, propre à la consommation.

CHARLES GRAD.

## PAS D'AUTRE, SANS DOUTE

Tommy.—Papa, est-ce un lion ou une lionne ?

Le père.—Lequel ?

Tommy.—Celui qui a la figure égratignée et une touffe de cheveux sur le sommet de la tête.

Le père (avec un soupir).—Ce doit être le lion, mon fils.

## MARIÉE OU FILLE ?

Dicon.—Mais ce sont généralement des femmes non mariées qui écrivent des articles comme celui-ci : "L'art de conduire son mari !"

Hiron.—Oh, voyons ! vous ne supposez pas qu'une femme mariée va ainsi démasquer ses batteries ?

## DIFFÉRENCES

Le directeur d'une agence matrimoniale dit que les jeunes filles demandent seulement : "Qui est-il ?" Les jeunes veuves : "Quelle est sa position ?" et les vieilles filles : "Où est-il ?"

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

**Avis.**—Chaque correspondant recevra à son tour la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro.

Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

**J'aime Titus.**—Sens littéraire. Beaucoup d'imagination. Enthousiasme et optimisme. Intelligence vive. Bonté poussée jusqu'à la faiblesse.

**Fernande R.**—Tendances artistique. Enjouement et scepticisme. Esprit capricieux et goûts excentriques. Franchise peu apparente.

**Convalescent.**—Nature très changeante et irrégulière. Esprit d'initiative. Manque un peu de discrétion et de prudence. Bon courage physique.

**Incrédule.**—Nature vive, exaltée, passionnée. Peu d'empire sur soi-même. Imagination romanesque. Originalité. Cet "Incrédule" n'est pas tout à fait inconnu, je crois.

**Violetta R.**—Nature tendre, délicate et impressionnable. Volonté assez accentuée. Caractère ferme, sachant se soumettre, néanmoins.

**Muguet C. S. T.**—Défiance et jalousie. Nature vive, tout d'une pièce, tenace et ardente dans la haine comme dans l'affection. Volonté ue fer.

**Quand pensera-t-il à moi?**—Caractère entreprenant et actif. Énergie, ambition et amour du travail. Bonnes dispositions à l'amour et délicatesse de sentiments.

**Ha-ha.**—Enthousiasme et exaltation. Beaucoup d'imagination et peu d'énergie. Esprit subtil et fin observateur.

**Coquet.**—Coquetterie, caprice, légèreté et insouciance. Bonté, générosité, franchise et sensibilité. Peu de persévérance dans les résolutions.

**Aline Marguerite.**—Sens littéraire. Nature vive, ardente et extrêmement impressionnable. Caractère assez ferme, cependant.

**Brunette de 16 ans.**—Intelligence vive et très développée. Discernement, discrétion et prudence. Nature juste mais peu sensible.

**Colombe.**—Imagination très romanesque. Exaltation et exagération de ses propres sentiments. Peu de constance dans l'affection.

**Toujours à toi.**—Penchant à la mélancolie. Inégalité d'humeur. Nature timide, discrète, défiante et très peu communicative.

**Canadienne.**—Détermination et fermeté poussées jusqu'à l'entêtement. Orgueil et audace. Ambition effrénée.

**Mon ange.**—Manque de persévérance. Droiture de caractère. Franchise et absence de ruse. Peu de sens pratique. Sensibilité.

**Ca et là.**—Votre écriture montre de la fermeté, un peu d'astuce et beaucoup d'ambition. Manque d'ordre et beaucoup de réflexion.

**Annunciata de B.**—Nature douce et conciliante. Bonté et sensibilité. Volonté faible. Peu d'énergie et peu d'activité. Franchise.

**Eugénie.**—Salut aux jolies joliettaises. Nature à la fois timide et fière. Volonté très énergique, mais se manifestant rarement. Esprit observateur.

**Heureuse.**—Réserve, discrétion, défiance. Bonnes dispositions à l'amour. Assez bonne sensibilité, peu d'expansion, cependant.

**Amélie R.**—Froidur et délicatesse de sentiments. Esprit élevé. Peu d'initiative. Nature quelque peu portée à la paresse et à la rêverie.

**Florida.**—Sens artistique. Orgueil. Nature cependant très bienveillante. Intelligence très vive. Dispositions à l'amitié plus qu'à l'amour.

**Maryot à L.**—Nature impressionnable. Imagination romanesque. Vous êtes pourtant susceptible d'aimer, beaucoup et bien.

**Musica me Juvat.**—Sens littéraire. Imagination active, caractère entreprenant. Bonté et générosité. Aptitudes musicales.

**Old sweet heart.**—Ce spécimen d'écriture révèle une nature franche, loyale, sans artifices. Un caractère doux mais peu de sens pratique.

**15 ans.**—Ambition, audace, confiance en sa propre force. Bon cœur et nature assez impressionnable. Volonté ferme, pas inflexible, cependant. Peu de persévérance.

**C. Alex de Arm.**—Intelligence mercantile. Sens pratique. Esprit d'initiative. Peu de sensibilité. Ambition et audace.

**Porte-fleurs.**—Vous êtes la sixième joliettaise que j'ai le plaisir de lire aujourd'hui. Votre nature est ferme et franche, pas très impressionnable. Votre tempérament est calme et réfléchi.

**La petite fille à ma tante.**—Astuce, orgueil et défiance. Tempérament calme, dissimulant très bien ses impressions. Sens pratique.

**Je suis fiancée avec...**—Originalité et indépendance de caractère. Esprit de domination. Peu de sensibilité. Nature froide.

**Fleur de mai.**—Sens littéraire. Vivacité d'humeur. Tempérament nerveux et excitable. Nature vindicative et très énergique.

**Toujours au large.**—Caractère qui lève peu excentrique. Manque de persévérance. Audace et timidité. Peu de suite dans les idées.

**Pèdre.**—Ne vous désolés pas, mon ami, le silence est parfois très éloquent auprès des jeunes demoiselles. Votre nature est très impressionnable et votre imagination un peu romanesque quoique pas enthousiaste. Une certaine tendance à l'exagération de ses propres sentiments.

**Floile du soir.**—Caractère quelque peu irrégulier, très entreprenant, toutefois. Imagination active. Volonté facilement contrôlable.

**Fleur des champs.**—Nature sentimentale. Exaltation. Tendance à la mélancolie. Penchant à l'égoïsme lequel n'exclut pas pourtant une certaine sensibilité.

**Jean Bellin.**—Affectation et présomption. Quelques aptitudes pour la musique. Amour de l'ordre, ponctualité et méthode. Volonté faible.

**Saperniche A. L.**—Enthousiasme. Imagination romanesque. Nature passionnée, incapable de résistance. Pas de volonté et pas de persévérance.

**Cousinette.**—Insouciance et paresse. Tempérament enjoué, optimiste. Nature douce, conciliante et très peu énergique.

**Jean Divoir.**—Fermeté et courage. Goût pour les voyages et les exercices violents. Esprit d'entreprise. Indépendance de caractère.

**Ti Blanc.**—Timidité, douceur, bonté. Tempérament calme. Peu d'imagination. Amour de l'ordre et du travail. Économie domestique.

**Candide C.**—Manque de persévérance dans les résolutions. Esprit exalté. Nature ardente, passionnée et impressionnable.

**Pan Curo.**—Originalité, ambition, audace et énergie. Assez bonne sensibilité, se manifestant rarement. Intelligence vive.

**Lois J. A. R.**—Excentricité. Nature calme et froide généralement, capable cependant de s'enthousiasmer quelquefois.

**Vive un avocat.**—Amour de l'ordre. Esprit d'initiative. Nature vive et enjouée. Excès d'activité. Franchise peu apparente.

**B. B.**—Insouciance et légèreté. Bonnes dispositions à l'amour. Bonté, sensibilité et dévouement. Talent pour la musique.

**Pas aimé.**—Impressionnabilité. Nature délicate, quelque peu exaltée et souvent mélancolique. Inégalité d'humeur. Peu d'énergie.

**Old Orchard.**—Nature tendre, un peu irrégulière et très généreuse. Bonté poussée jusqu'à la faiblesse. Se fera beaucoup aimer.

**Fils de Carillon.**—Je n'ai pu, à mon grand regret, donner votre réponse avant aujourd'hui. J'espère que le SAMEDI vous parviendra quand même. Caractère entreprenant, vif, un peu irrégulier. Imagination très ardente.

**Rose Blanche.**—Sens artistique. Nature délicate et impulsive. Beaucoup d'imagination. Quelques aptitudes pour la musique.

**Eutrope J. B. G.**—Économie domestique, amour du travail. Esprit d'ordre. Peu de sensibilité et peu de passion. Volonté presque nulle.

**Cœur de roche.**—Vous êtes fière, froide et indépendante. Bon cœur, cependant et très grande générosité. Discrétion.

(A suivre.)

La Santé de la Femme

Les causes d'affaiblissement sont multiples pour chacun de nous : excès, surmenage, fatigues, variations de température etc. ; mais la liste déjà trop longue des causes d'anémie s'allonge pour la femme d'une cause toute puissante, l'hémorragie mensuelle, parfois compliquée de douleurs, de phénomènes nerveux, de repos forcé, de névralgies et de migraines. Nous croyons que la santé des femmes serait en général meilleure, si elles consentaient à considérer comme une règle hygiénique urgente de relever, après chaque époque menstruelle, les forces physiques momentanément affaiblies, par un traitement approprié. Dans les circonstances, les Pilules de Longue Vie du Chimiste Boiard, approuvées par l'Académie de Médecine de Paris, ont toujours donné les résultats les plus remarquables. Dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicaine Franco-Coloniale, boîte 333 bureau de poste, Montréal.

**PLUS DE MAUX DE DENTS!**  
 GRAND PRIX LYON 1894. HORS CONCOURS BORDEAUX 1895. Membre du Jury 1895.  
 PAR L'EMPLOI DES  
**DENTIFRICES**  
 Élixir, Poudre et Pâte  
 DES **BÉNÉDICTINS**  
 de l'Abbaye de Souillac  
 Dom **MAGUELONNE**, Prieur  
 Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD  
 VENTE EN GROS :  
**SEGUIN, BORDEAUX**  
 MAISON FONDÉE EN 1807.  
 VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES.  
 MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.



Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.  
**ROYER & ROUGIER FRERES** - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

**Nouveau Procédé**  
 ... de faire les **Dentiers**  
 A des Prix à la Portée de toutes les bourses  
**Dentier Complet, \$5. \* Couronnes en Or, \$4.**  
**Dents Aurifiées, de \$2. à \$4.**  
**DENTS EXTRAITES SANS DOULEUR PAR UN NOUVEAU PROCÉDÉ**  
 Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue de ...  
**Tresler, Globensky & Martel**  
 ... DENTISTES ...  
 Entrée. Etablis depuis 1855  
**No 1920 RUE STE-CATHERINE**  
 Ou par l'élevateur du magasin E. LEPAGE & CIE, coin de la rue St-Laurent ...

Dernières informations :  
 —La vérité, c'est qu'on devait faire débarquer Dreyfus à Rochefort, mais on a trouvé le nom de ce port trop intransigeant.

**NOUVEAU RESTAURANT**  
**GUST. BOURRASSA**  
 Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.  
**32 Cote St-Lambert**

**COUPON — PRIME DU "SAMEDI"**  
 PATRON No \_\_\_\_\_  
 (N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)  
 Mesure du Buste..... Age.....  
 Mesure de la Taille.....  
 Nom.....  
 Adresse.....  
 CI-INCLUS, 10 CENTIMS  
 Prière d'écrire très lisiblement.  
 Pour détails voir page 28.

**PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"**  
**Coupon No 15**  
 Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.  
 Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec paraphe) sur papier blanc non rayé.  
 Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n<sup>o</sup>, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

**L'APRÈS-MIDI**  
**Photographes**  
 No 360 RUE ST DENIS  
 COIN ONTARIO MONTREAL  
 BUREAU TEL. MARCHANDS 843 EST 1203  
 RESIDENCE TEL. BELL EST 1743



le mys-té-ri-eux sous le ciel en chan-té.

E-cou-te, sur ces bords où cha-taient les Sy-

re-nés. Les ro-seaux fré-mis-sants dans les bri-ses d'é-

te Ont gar-dé de leurs chants les dou-ceurs sou-ve-

ral-des



Andantino

CHANT

Andantino

E-tran-ger, sous ces grands o-li-

PIANO

*p*

viers que tu vois Pen-ches sur cet vi-s-yme ou dort la mer ver-

meil-le. Les Sy-re-nes fa-dis de-ro-baient a l'a-

beil . . . le Le nar . cis . se é . toi . le cher aux dieux d'au . tre .

fois . Aus . si , lorsque la

nuit sur ces an . ti . ques bois Descend , si l'on se tait , si l'on

pré . . . te l'oreil . le Mol . le . ment , len . te . ment dant

l'om . bre qui som . meil . le , On en . tend s'è . veil . ler des

*sf: Même mouv!*  
fil . tes et des voix Un hymne i . na . che . ve d'u . ne

grâce in . fi . ni .

Dans de vagues ac . cords de ly . res d'i .

RIEN A REDOUTER



*Clairdelune (anciennement).* — Un missionnaire m'a dit que nous serions jugés, dans l'autre monde, par les œuvres que nous aurions faites.

*Briselesbois.* — Alors, nous n'avons pas à prendre d'inquiétude, car nous n'avons jamais fait d'œuvres.

Le Siege Preté et Rendu

Au temps jadis, certain comte Henri avait pour majordome un homme dur, avare, brutal, qui semblait toujours fort dépité quand il voyait son maître faire du bien à quelqu'un. Ce n'était pas qu'il prit sincèrement les intérêts du comte, ou qu'il fut extrêmement attaché à sa personne ; le fripon au contraire le volait autant qu'il pouvait, et il n'était guère de jour où il ne subtilisât quelque bonne et friande victuaille, pour s'en régaler en cachette. Tel était son caractère. Il ne songeait qu'à lui. Cette humeur revêche causait maintes fois, surtout quand venaient des étrangers au château, des scènes dont le comte se divertissait fort.

Un jour, le comte, qui était noble et généreux, fit publier qu'il tiendrait cour plénière, où chacun trouverait de nombreux divertissements en même temps que plantureuse réfection.

La fête fut somptueuse : chevaliers, dames, écuyers, bourgeois, manants y vinrent en foule. Partout régnait la plus grande profusion.

Il va de soi que le majordome ne fut pas, ce jour-là, d'humeur moins rogne que les autres jours.

« Ces mangeurs, ces buveurs, grondait-il, n'ont peut-être pas une fois dans l'année l'occasion de satisfaire ainsi leur glotonnerie, leur gourmandise. On voit bien qu'il ne leur en coûte rien. »

En ce moment entra un gros bouvier, nommé Raoul, qui, ayant laissé là sa charrue, répondait lui aussi à l'invitation du comte.

« Que vient faire ici ce grelin, ce crasseux, ce mal peigné ? demanda l'ordonnateur en colère.

— Eh ! parbleu, je viens manger, puisqu'on régale ici.

Sur quoi ne voyant pas où il pourrait se mettre, il pria le majordome de lui faire donner une place ; car il n'en apercevait aucune de vide.

L'autre, furieux, lui allongea de toute sa force un coup de pied en certain endroit, en disant :

« Tiens, assieds-toi là-dessus, je te prête ce siège ». Cependant quand il eut réfléchi que si le comte venait à être instruit de cette violence, il pourrait lui en faire des reproches, il voulut apaiser le bouvier, et recommanda qu'on lui donnât à manger.

Raoul, affectant de rire, se retira dans un coin, où il s'arrangea comme il put, et après avoir bien mangé, bien bu, il passa dans la salle. Le comte venait d'y faire entrer les menestrels et les jongleurs, pour amuser l'assemblée, et, pour les exciter à bien faire, il promit de donner une belle robe neuve d'écarlate à celui d'entre eux qui aurait su le mieux divertir ou faire rire les assistants.

Tous aussitôt cherchant à se surpasser, les uns firent des tours de passe-passe, les autres jouèrent à qui mieux de leurs instruments : ceux-ci jonglaient, ceux-là contrefaisaient l'ivrogne, d'autres représentaient des querelles de femmes ; chacun enfin s'ingéniait à chercher ce qui pourrait être le plus plaisant.

Raoul, debout dans un coin de la salle, sa serviette à la main, paraissait s'amuser beaucoup. Quand tout fut fini, il s'approcha du majordome, qui était auprès du comte, et lui lança par derrière un tel coup de pied qu'il lui fit donner du nez en terre, et il ajouta :

« Monsieur le majordome, voilà votre serviette et votre siège que je vous rends. Rien n'est tel que les honnêtes gens, voyez-vous ; avec eux rien n'est perdu. »

Cependant la chute du majordome avait causé grand émoi dans l'assem-

blée. Les domestiques étaient accourus ; et déjà ils s'apprétaient à emmener le vilain pour châtier son manque de respect, quand le comte le faisant approcher, lui demanda pourquoi il avait ainsi frappé son officier ?

— Monseigneur, répondit le bouvier, on m'avait dit que je pouvais faire bonne chère au château ; et j'y suis venu, puisque c'est un effet de votre bonté d'avoir invité tout le monde. Mais les autres ayant été plus alertes que moi, et me trouvant embarrassé pour me plaire, j'ai demandé à M. votre majordome en quel endroit je pourrais me mettre. Comme il est fort poli et fort obligeant, il m'a fait tout de suite présent d'un coup de pied, en disant qu'il me prêtait ce siège-là. A présent que j'ai mangé et que je n'ai plus besoin de son siège, je suis venu le lui rendre. Et je vous prends à témoin, Monseigneur, que je n'ai plus rien à lui. Parce que, voyez-vous, quoique pauvre homme, j'ai de la conscience. Si même il voulait un autre siège pour louage du sien, il n'a qu'à le dire, je suis prêt à lui faire ce plaisir. »

A ces mots, le comte et tous les assistants éclatèrent de rire, pendant que le majordome était pris d'une assez grande confusion.

Enfin on rit si fort et si longtemps que le comte adjugea la robe d'écarlate au bouvier, de l'assentiment même des jongleurs, qui jugèrent qu'il l'avait bien méritée.

Et le vilain s'en alla disant : « Mon père avait bien raison qui me répétait toujours qu'il faut sortir de chez soi pour avoir chance de profit dans ce bas monde. »

X...

ON N'EST PAS PLUS AIMABLE

*Le voyageur (au color de grand chemin).* — Je n'ai aucun argent sur moi, je regrette d'avoir à le déclarer, mais afin que vous ne perdiez pas tout, laissez-moi m'en aller tranquille et je serai heureux d'aviser mes amis et connaissances de choisir ce chemin solitaire pour lieu de promenade.

AFFREUX SECRET

*L'ami.* — Comment se fait-il, docteur, que votre remède puisse opérer tant de guérisons ? Aucun des ingrédients qui entrent dans sa composition, ne sont, que je sache, d'aucune valeur dans le traitement des maladies pour lesquelles vous le recommandez.

*L'homme aux médecines brevetées (confidemment).* — Je vais vous expliquer cela. Voyez-vous, le remède a un goût tellement horrible que les gens préfèrent se guérir de suite plutôt que d'en prendre davantage.

ET POURTANT...

*L'avocat (désignant le prisonnier).* — Regardez bien cet homme. Semble-t-il pouvoir dire un mensonge ?

*Le témoin.* — Non ! Mais vous non plus.

PAS DU TOUT

*Mlle Vienusac.* — J'aimerais bien à savoir ce que les gens disent de mon portrait ?

*Mlle Lapique.* — Non, ma chère, je crois au contraire que vous n'aimeriez pas cela.

O, AMIES !

*Anna.* — On dit que j'ai la bouche et le nez de ma mère !

*Alice.* — Vraiment, ta mère a eu une rude chance de s'en débarrasser !

TROP OCCUPEE



*L'oncle Georges.* — Eh bien ! Blanche, tu ne me donnes pas un baiser ?

*Blanche.* — Oh, mon oncle, je suis tellement occupée ! Pourquoi ne demandez-vous pas ça à Emma ? elle a le temps, elle.

## Chronique des Théâtres

L'ouragan théâtral annuel s'avance vers Montréal avec une rapidité vertigineuse et d'ici quelques jours il aura envahi tous nos théâtres, balayant sur son passage la torpeur accablante de la saison d'été. Les signes précurseurs annonçant sa venue sont nombreux et se dessinent de plus en plus à l'horizon. C'est d'abord le "press agent" dont l'activité fiévreuse dévore tout et qui de journal en journal débite à la brasse toute la série

des bonnes blagues écloses hors des coulisses aux villégiatures recherchées de l'artiste ou de la troupe qu'il représente. Et puis c'est le gérant du théâtre dont la volumineuse correspondance se grossit d'engagements phénoménaux destinés à le faire très péniblement méditer sur l'issue financière et artistique de la saison qui s'ouvre.

Qui sait ce que réserve demain? Est-ce le succès sans mélange où la débacle irrémédiable? Par ce que nous avons vu la semaine dernière et cette semaine, il n'y a pas lieu de prendre rien au tragique.

Au Royal, la semaine s'est bien ouverte avec la troupe de nègres, puis la pièce intitulée: "The Sleeping City", a continué à attirer la foule. Pour la semaine du 4 septembre, la comédie bouffe intitulée: "Who is who" doit tenir l'affiche. Le phonographe joue un rôle important dans cette pièce. C'est la première fois qu'un auteur a su en faire une applica-



Phot. Lapres &amp; Lavergne.

M. A. DURIEU,  
Directeur de l'Opéra Français.

tion aussi ingénieuse, puisque ce merveilleux instrument sert à faire découvrir le véritable coupable à la suite d'une épouvantable erreur judiciaire.

\* \* \*

La réouverture des théâtres ne sera pas générale le lundi, 4 septembre, bien que l'Académie et le Queens entrent dans la lice à cette date. Le Majesty et le Monument National attendront les événements encore quelque temps. Au Majesty la rentrée se fera avec Jeff de Angelis dans "Le Gai Mousquetaire", pièce à grand effet et dont la partie musicale a été bien écrite pour captiver les oreilles et les cœurs.

M. et Mme Frk Murphy n'ont rien épargné pour conserver au Majesty son cachet aristocratique et de haut ton, tant sous le rapport du spectacle que pour la clientèle vraiment fashionable qui encourage les habiles impresarios.

M. et Mme Murphy restent d'avis qu'il est cent fois préférable de ne pas donner de spectacle au Majesty plutôt que d'en donner de mauvais.

\* \* \*

A l'Académie, avec la très gracieuse artiste qu'est Mme Fiske, on peut s'attendre à un spectacle attrayant.

Mme Fiske est une personnalité de la scène américaine. Elle s'est faite une réputation très bien soutenue par son immense talent qui n'a peut-être le seul défaut que d'être très personnel. Il n'y a qu'une seule Mme Fiske sur la scène américaine tout comme il n'y a qu'une Sarah Bernhardt en France.

Mme Fiske n'est pas une inconnue à Montréal. Les représentations qu'elle a données ici du "Tees des d'Arbervilles", de "Divorçons", de "Magda", etc., ont créé une excellente impression.

Cette fois l'artiste va s'essayer dans un genre nouveau en jouant le rôle de Becky Sharp, l'un des caractères les plus puissamment tracés dans le fameux roman de Thackeray intitulé: "Vanity Fair". Le roman a été mis à la scène pour Mme Fiske par un excellent auteur américain. L'œuvre sera jouée pour la première fois lundi, 4 septembre à Montréal. L'accueil si sympathique que reçut Mme Fiske lors de sa dernière tournée à Montréal est d'un excellent augure pour le succès des représentations de "Vanity Fair".

\* \* \*

## QUEEN'S THEATRE

Au Queen's la direction s'est taillé de la bonne besogne avec une série d'attractions de premier ordre. Le retour de Bert Coote, le fameux comédien que tout Montréal est allé applaudir l'an dernier dans "The News Boy", sera bien vu de tout le public qui fréquente les théâtres.

Bert Coote est un des meilleurs comédiens qui soit passés ici et tout le monde a encore présent à la mémoire le prodigieux succès qu'il obtint à ce même théâtre en y jouant la pièce intitulée: "Another man's wife".

M. Coote sera appuyé de sa femme Julia Kingsley et d'un noyau d'artistes triés sur le volet. Le Queen's devrait être trop petit pour contenir

tout le monde qui se portera dans cette jolie salle pour acclamer le retour de M. Coote et de ses partenaires.

\* \* \*

## THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Saison 1899-1900. Réouverture dimanche, 3 septembre. "La prière des naufragés." Plusieurs nouveaux artistes français sont engagés. Numéros de vaudeville des plus attrayant, par les Frères Delville, Rita de Santillanne et Marcelle DuCas.

La semaine du 11 septembre: "La Tour de Londres."

\* \* \*

## ELDORADO

Avec les nouveaux éléments qui viennent de lui être adjoints, la troupe de l'Eldorado se surpasse elle-même. Une magnifique opérette, *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* réjouit les amateurs de bonne musique; elle met en scène, Harmant, Delaunay, Jeanne Blonck, Angèle d'Arcy et Mme Harmant. Un très amusant vaudeville, *Boum, servez chaud!* fait rire aux larmes tous les spectateurs; c'est un véritable *imbroglio* du commencement à la fin.

M. et Mme Harmant sont, chaque soir, l'objet des démonstrations les plus flatteuses; Fréjust, Cartal, Delaunay, Mlles d'Arcy, Yvonne Montalais, Jeanne Blonck, Joséphine Hérard et *tutti quanti* se partagent les faveurs du public. Bref, les représentations de l'Eldorado sont, comme toujours, intéressantes et pleines d'attrait.

\* \* \*

## PARC SOHMER ET L'ARÉNA

Le Parc Sohmer et l'Aréna sont dans la lice, s'efforçant d'obtenir la majorité des suffrages. Le Parc est admirablement situé pour faire passer une agréable soirée à la foule qui s'y presse tous les soirs. A l'Aréna il y a abondance d'air pur, de bonnes voix et un programme qui déride même les Anglais.

\* \* \*

## L'OPÉRA FRANÇAIS A MONTRÉAL

MM. A. Durieu et Ch. Nicosias, dont nous donnons ci-contre les portraits, sont bien connus de tous les Montréalais et leur présence, à la tête de la délicate entreprise qu'est celle d'un Opéra Français, signifie, pour ceux qui ont pu les apprécier, garantie absolue d'un succès qui ne surprendra personne.

Présentons-les néanmoins, en quelques lignes, aux lecteurs du SAMEDI. M. Arthur Durieu, le directeur de l'Opéra Français, est un impresario dont les débuts intelligents en cette ville, il y a quelques années et la courageuse initiative, ont énormément fait pour l'art lyrique français qu'il a contribué, pour sa très grande part et avec des ressources plutôt médiocres, à implanter à Montréal.

M. Ch. Nicosias, directeur et 1er chef d'orchestre, est un artiste dont le talent de musicien s'est très puissamment affirmé lors de la dernière saison d'opéra, sous la direction Charley. Il vient de faire également ses preuves comme organisateur artistique en engageant la superbe troupe dont nous avons précédemment donné la composition.

Voilà, bien certainement, deux administrateurs tels que les amis de l'art français n'en pouvaient souhaiter de plus compétents. Soyez surs qu'entre leurs mains habiles ne périlitera pas l'œuvre si méritoire qu'est l'implantation, à Montréal, d'une scène permanente d'opéra français.

## LE COMBLE DE LA MÉCHANCETÉ

*Lui.*—Pourquoi faites-vous vos visites dans la matinée?

*Elle.*—Pourquoi? c'est que toutes mes amies sont alors occupées dans leurs maisons et c'est si drôle de les voir essayer de paraître contentes de me voir.

## SA RÉCOMPENSE

*Maman.*—Tu as été très gentil pendant toute la matinée, Willie. Maintenant, quelle récompense veux-tu avoir?

*Willie.*—J'aimerais à être méchant pendant tout l'après-midi.

## CONSOLATION

*Le patient (anxieuse-ment).*—Ne vous sentez-vous pas inquiet sur le résultat de cette opération, docteur?

*Le médecin (joyeuse-ment).*—Pas du tout, mon cher monsieur; au moins dix pour cent des opérations de cette nature réussissent parfaitement.

La vanité au dehors est la marque de la pauvreté en dedans.



Photo. J. A. Dumas.

M. CH. NICOSIAS,  
Directeur de l'Opéra Français.



Photo. Laprés & Lavergne.

M. L'ÉCHEVIN A. GAGNON,  
Secrétaire-gérant du Monument National.

M. L'ÉCHEVIN ARTHUR GAGNON

Si bien remplie que soit la vie d'un homme d'esprit, de cœur et d'initiative, il y a toujours dans l'ensemble une œuvre spéciale, le monument auquel il a apporté tout son zèle, son dévouement, sa foi en l'avenir.

Tel est, d'ailleurs, le cas pour M. Arthur Gagnon.

Bien que jeune encore on l'avait vu briller sur bien des scènes diverses, déversant à pleines mains activité et précoce expérience. S'en fût-il tenu là, que déjà on aurait pu lui rendre le témoignage d'avoir bien fait servir des talents natis affinés par l'étude et par l'esprit d'observation.

Mais M. Gagnon n'est pas de ceux qui consentent facilement à planter le bois de leur tente après la première montée, après les premiers succès et à s'écrier : "N'allons pas plus loin !"

Une rapide esquisse biographique le prouve bien vite.

Né à Laprairie le 10 février 1853, il étudia d'abord au collège de l'endroit puis à l'École Archambault. Commis, au début, dans la nouveauté, en 1882 on le voit fonder un magasin avec M. Tousignant — ce fut la raison sociale Gagnon & Tousignant, dissoute en décembre 1889. M. Gagnon continua seul jusqu'à 1895 alors qu'il devint trésorier de l'Association St-Jean-Baptiste. Cette transition marqua une phase spéciale dans sa carrière : le Monument National n'eut pas de plus habile soutien que lui et aujourd'hui l'on voit se faire sous sa direction immédiate des travaux qui vont métamorphoser la grande salle des séances en un théâtre réunissant sécurité, élégance, confort rationnel et revenu augmenté.

En 1898, l'important quartier St-Louis l'envoya représenter ses intérêts au conseil de ville. Là, ses précieuses qualités d'homme d'affaires solide, expérimenté, d'une honorabilité à citer en exemple, lui ont acquis une large place et une influence qui honorent le représentant et les électeurs.

Mais son œuvre capitale, c'est surtout la "Caisse nationale d'économie" ; œuvre utilitaire et patriotique s'il en fut jamais, que M. Gagnon a rêvé longtemps d'établir, qu'il a étudiée à fond, perfectionnée, mise à la température de notre milieu. Le public en a déjà entendu vanter les avantages précieux partout où se font entendre les voix les plus autorisées et il y a surtout le merveilleux résultat obtenu en France par une société identique : "Les Prévoyants de l'avenir."

Qu'il suffise pour le présent de dire qu'en jetant sur des bases solides parmi nous cette caisse nationale, M. Gagnon a du coup pris place parmi ceux dont on aime à citer et à proclamer les noms aux grandes occasions patriotiques.

M. Gagnon occupe dans notre milieu social une place non moins flatteuse ; il est allié par mariage à Mlle Ernestine Décarv,

sœur de notre estimé pharmacien et il est père de cinq enfants.

Il nous a fait plaisir de délier ces quelques lignes à ce digne concitoyen certain d'être en cela l'interprète de tous ; la rénovation du Monument National et la grande saison d'Opéra Français qu'on y prépare nous en offrait une occasion superbe, et nous en avons profité.

Vie de château.

Dans le grand salon où on fait la veillée tous les soirs, l'horloge sonne.

—Déjà dix heures !

—Tiens ! comme le temps passe. Hier, à cette heure-ci, il était à peine neuf heures !

\*\*\*

Un jour, Hahnemann, le patron des homéopathes, reçoit la visite d'un riche lord venu d'Angleterre pour le consulter, et, sans même écouter les explications du malade, il l'examine pendant quelques instants, l'ausculte, puis lui passant sous le nez un flacon :

—Respirez ! dit-il. Bien ! vous êtes guéri.

L'Anglais, visiblement surpris, pose cette question :

—Combien dois-je ?

—Mille francs, répond le docteur.

L'insulaire, très calme, tire de sa poche un billet de cinquante livres, le passe sous le nez du docteur et dit :

—Respirez ! Bien ! vous êtes payé. Et il sort avec dignité.

UNE CURE N'ATTEND PAS L'AUTRE

Telle est la succession rapide des guérisons merveilleuses opérées par les *Pilules Cardinales* du Dr Ed Morin.

Monsieur F. GINGRAS, de Québec, souffrit, durant des années, de Scrofule, Pauvreté du Sang, Eczéma, Maladie de la peau, Irruption sur tout le corps, etc., etc., sans pouvoir trouver jamais aucun remède qui put le guérir. M. GINGRAS menait une vie des plus misérables, ayant toujours quelques maux à souffrir.

Comme bien on pense, ce monsieur avait consulté plusieurs médecins et fait usage d'un grand nombre de remèdes. Il voyait souvent l'annonce des célèbres *Pilules Cardinales* du Dr Ed Morin, tant dans les journaux français et anglais du Dominion que des Etats-Unis. L'idée lui était venue parfois de les essayer, mais la volonté avait sans cesse refusé, alléguant l'insuccès complet des nombreux médicaments déjà employés. Cependant, à la suite d'une grave complication survenue dans son malheureux état de santé, M. GINGRAS dut essayer ce remède tant vanté.

Quelques jours d'usage suffirent amplement pour le convaincre de la supériorité incontestable des *Pilules Cardinales*. Il en continua l'emploi encore plusieurs semaines. Sous l'heureuse influence de cet excellent remède, M. GINGRAS se voyait revenir à la santé, et finalement fut guéri, s'étant toujours bien porté depuis cette époque.

M. F. GINGRAS est demeuré reconnaissant envers un remède qui l'a sauvé.

Les femmes pâles, faibles, anémiques ; les jeunes filles énervées, travaillant dans les ateliers ou les manufactures, trouveront dans l'emploi des *Pilules Cardinales*, le remède à leurs maux. Quelles en fassent l'essai. Se vendent partout.

Carnet d'un négligent :

—On finit souvent par reconnaître que la lettre qu'on a omis d'envoyer était la meilleure qu'il fut possible d'écrire.

UN PROBLÈME

Savoir en quelle saison le *Beume Rhumal* est le plus ou moins nécessaire.

Bibliographie

Nous venons de recevoir, de la Maison de l'Ange Gardien, No 85 Rue Vernon, Boston, Mass., la nouvelle édition des "Prières et Cantiques (sans musique) du Rev. Père Police, S. M.," qu'elle vient de publier.

C'est un beau livre de plus de 350 pages, solidement relié, avec couverture en carton, et dont le prix n'est que de 25 centins.

Rien n'a été changé à la grande édition de cet ouvrage avec musique. Les prières, cantiques, hymnes, psaumes et exercices sont les mêmes.

On ne peut que féliciter les Révérends Frères de la Charité d'avoir publié ce si joli livre, qui est à la portée de toutes les bourses, et qui ne peut que développer le goût pour nos anciens et si beaux cantiques.

LE FLEAU DE L'ENFANCE

Le grand fléau pour les jeunes enfants est l'allaitement artificiel et, aujourd'hui, celui-ci est tellement répandu que nous ne devons rien négliger pour en tirer tous les services qu'il peut nous rendre. Convenablement dirigé, ce mode d'allaitement peut rendre de grands services, à condition, toutefois, que les autorités, à qui incombent le devoir de protéger les jeunes enfants contre les fraudes de l'industrie laitière qui transforme en poison mortel un breuvage destiné à donner la vie, fassent impitoyablement leur devoir. Mais en attendant, les mères prudentes sachant combien il est difficile d'avoir ou d'obtenir toujours un lait absolument pur, feront bien, au bout du cinquième ou sixième mois, de substituer à l'allaitement artificiel, une alimentation plus rationnelle et plus sûre. La *Peploine* est aujourd'hui l'aliment par excellence des jeunes enfants. C'est un produit pur, parfaitement stérilisé, qui a subi victorieusement l'analyse par nos chimistes officiels et dont la préparation toujours uniforme, est entourée de toutes les garanties possibles d'une fabrication soignée. C'est une nourriture parfaitement assimilable que les enfants prennent avec goût et qui les rend forts et vigoureux. Elle a l'avantage de ne pas coûter cher : on la vend partout, 25c la grande boîte émaillée, chez les pharmaciens et les épiciers. Au besoin, on peut s'adresser au Dépôt Général, 382 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal ou, encore, téléphoner : Bell East 1288.

Un huissier à son clerc :

—As-tu présenté ma note de frais à M... ?

—Oui, monsieur.

—Qu'a-t-il répondu ?

—Il m'a dit d'aller au diable.

—Et après, qu'as-tu fait ?

—Ma foi, monsieur, je suis venu vous trouver.

PROFESSEUR J. J. LEVERT

Ce professeur dont le talent est bien connu et dont la réputation dans le monde musical est si bien établie, doit reprendre ses cours dans les premiers jours de septembre. Nous nous faisons un plaisir de donner quelques renseignements sur la carrière de notre jeune artiste. Disons d'abord qu'il a été gradué avec honneur en 1890 au Conservatoire de New-York, comme maître sur le Banjo, la Mandoline et la Guitare, puis fut nommé professeur au Conservatoire de Dean de New-York, position qu'il abandonna après deux années pour ouvrir ses cours si fréquentés durant cinq ans par la plus belle jeunesse new-yorkaise. Le professeur Levert est établi à Montréal depuis trois ans et compte une légion d'élèves des deux sexes, suivant séparément leurs classes dans des salons spécialement aménagés. Son succès lui a valu de belles relations et les recommandations les plus honorables.

Le Prof. Levert fait également le commerce des instruments et de la musique qu'il enseigne. Bref, pour plus amples renseignements, nous référons le lecteur à l'annonce du populaire professeur.

MACHINES A LAVER

Comme il y a fagot et fagot, il y a machine à laver et machine à laver.

Connaissez-vous la meilleure des machines à laver ?

La plus durable, la plus simple, la plus perfectionnée, néanmoins, en un mot celle qui offre à la ménagère les garanties les plus parfaites ?

Si, oui, vous me répondez que c'est de la "Superior" de A. Houle qu'il s'agit et vous aurez raison. C'est la moins coûteuse de toutes les machines connues ; la plus simple, car il n'est pas nécessaire de faire bouillir le linge ni se servir de laveur. La plus commode à employer, car un enfant peut la manier sans fatigue. La plus économique, car elle ne déchire ni ne détériore jamais le linge.

En un mot c'est la machine préférée, celle que des milliers de familles emploient à leur plus complète satisfaction. Il ne s'agit que de venir l'examiner pour être convaincu que toutes nos assertions sont exactes et s'appliquent à la "Superior" et non à une autre machine, chez A. Houle, 1171 rue Ontario, Montréal, vous pouvez examiner et voir fonctionner ces si curieuses machines.

Les derniers moments d'un condamné à mort :

—Que désirez-vous prendre avant l'exécution ?

—Je voudrais des haricots flageolets.

—Mais il ne seront mûrs que dans trois mois.

—Ça m'est égal, j'attendrai.

IL COUTE SI PEU

Pour 25c on obtient partout une bouteille de *Beume Rhumal*, ce remède indispensable pour tous.

Entre artistes lyriques.

—Depuis qu'il est devenu propriétaire d'une maison de rapport, ce pauvre Rémifat devient distrait en diable... Ainsi, hier, dans une réunion choisie, on a voulu lui faire chanter l'hymne russe...

—Et ?

—Il a chanté l'immeuble.

Vous Serez les Bienvenus

Ceux qui désireront visiter les nouveaux magasins de meubles F. Le Pointe au Nos 1447-1449 rue Ste-Catherine, près de la rue Montcalm, seront tous les bienvenus. On dit que c'est le plus bel établissement dans son genre à Montréal. Allez y voir et amenez vos amis.

Alchimistes et Chimistes

Dans l'ancien temps, les alchimistes cherchaient le moyen de transformer en or les autres métaux. Ces recherches les ont amenés à faire de précieuses découvertes que la médecine a, parfois, utilisées avec profit. Certains d'entre eux se flattaient d'avoir découvert une panacée qui devait supprimer tous les maux et conjurer la vieillesse. De nos jours, on est plus sceptique, chacun sait qu'aucune préparation ne peut prétendre à une telle vertu. Il s'en trouve une, cependant, qui a pour propriété de rendre au sang épuisé les éléments nécessaires à la nutrition des nos organes ; cette préparation dont la découverte est l'œuvre d'un chimiste éminent, nos lecteurs la connaissent pour en avoir éprouvé eux-mêmes ou en avoir entendu vanter par d'autres, les précieux bienfaits. Les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard rendent la santé aux personnes affaiblies par la maladie. Dans toutes les bonnes pharmacies, à raison de 50c la boîte. Expédié par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Colombienne, Boite 383, Bureau de Poste, Montréal.

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

Éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements. J. A. GODIN, Fabricant 898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal TEL. BELL EAST 1114

## MODES PARISIENNES



**TOILETTE DE DEUIL**, se composant d'une jupe unie et d'un corsage blouse garni de galon brodé; ouvert devant sur un gilet froncé en crêpe, fermé au milieu du devant et surmonté d'un col droit. Dos tendu, doublure de corsage ordinaire fermée au milieu du devant. Fermeture de corsage sur le côté. Choux de crêpe devant, manches garnies de crêpe, ceinture ronde en crêpe. Mat. : 6 verges  $\frac{3}{4}$  de vigogne, 1 verge  $\frac{3}{4}$  de crêpe, 1 verge  $\frac{1}{4}$  de galon brodé.

## PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No. 635.—Une très confortable et très élégante robe d'intérieur est indiquée dans le dessin ci-dessus. La robe, fermant ainsi par un dentelé sur le côté, est d'un genre absolument nouveau. L'étoffe est posée sur une doublure ajustée fermant juste devant. Sur cette doublure, l'empiecement, de même étoffe ou de tout autre du même genre est disposé et en arrière un pli Watteau. Des empiecements formant dentelures chaque côté de l'empiecement principal. Le côté droit clot bien sur le gauche et les agrafes sont invisibles sous le dentelé. Les manches sont en deux morceaux et très étroites. Un col droit complète ce joli vêtement. La fashionable balayouse est procurée par la longueur du vêtement.

No 635 est fourni dans les grandeurs de 32 à 40 pouces, mesure du buste et requiert 9 verges d'étoffes 36 pouces. Toutes les étoffes d'hiver sont convenables pour ce patron.

No 635.—Robe d'intérieur pour dame



NO 635 LADIES' GOWN.

No 631.—Blouse-chemise pour fillette



NO. 631 MISSES' SHIRT WAIST.

No 631.— Cette blouse chemise est faite de zéphir ou guigham bleu et blanc. Le col marin, partant du dos et venant jusqu'en avant, lui donne un certain air habillé. Ce col est garni de baptiste brodée. Le devant n'est pas du tout froncé aux épaules, et le dos descend droit, sauf un empiecement avec une simple pointe que l'on piquera sur une petite bande

d'étoffe. Les manches, un peu longues et amples aux épaules, finissent avec la conventionnelle manchette de lingerie. Cette blouse ferme en avant sous un pli plat, et peut être faite avec col détaché ou non.

Le No 631 est convenable pour fillettes de 6 à 12 ans.

Deux verges d'étoffe de 30 pouces de largeur suffisent pour une fillette de 8 ans.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## SA REPONSE

Un jeune écolier ayant été dernièrement trouvé coupable d'une sérieuse infraction à la discipline, avait été obligé par l'institutrice de raconter la chose à sa mère lorsqu'il irait à la maison. Le lendemain matin, la maîtresse appela l'enfant près de son bureau et le dialogue suivant s'engagea:

—Eh bien, Alfred, avez vous raconté à votre mère la faute que vous aviez commise hier et quelle punition vous avez encourue?

—Oui, madame, répondit sentencieusement le garçon:

—Et qu'est-ce que votre mère a dit?

—Elle a dit qu'elle aimerait assez à vous tordre le cou.

Aucun rapport n'a plus jamais été envoyé à la mère d'Alfred.

## PAS POUR ÇA

Le visiteur (à Tommy, âgé de cinq ans).—Quels yeux brillants tu as, mon petit homme. Tu dois très bien dormir, hein?

Tommy.—Oui, maman me fait coucher tous les soirs à huit heures.

Le visiteur.—C'est pour conserver ta bonne santé.

Tommy.—Non, ce n'est pas pour cela. Mama na besoin de raccommoder mes habits.

## UN EXCELLENT MOYEN

Mme Flie.—Vous avez une robe neuve, ma chère?

Mme Flac.—Oui. Je me suis approchée trop près d'une clôture fraîchement peinte et ma robe s'est trouvée gâtée. Mon mari a dû m'en acheter une autre.

Mme Flie.—Oh, de grâce! chère amie, dites-moi où est cette clôture.

## Il désaltère et donne la santé.

La soif est l'une des épreuves de ces journées de chaleur de l'été. Que devons-nous boire? Que préférez-vous: un verre d'eau insipide, sans goût, ou un verre d'Abbey's Effervescent Salt rafraichissant, réparateur, effervescent? Une cuillère à thé d'

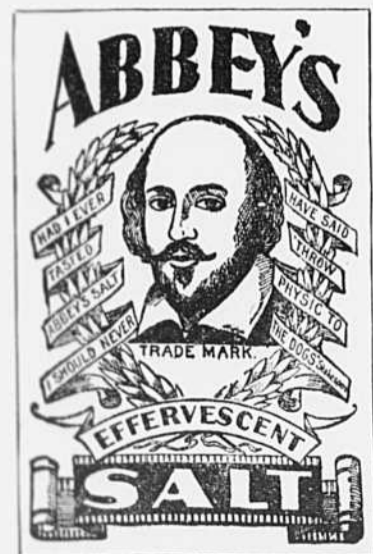
## Abbey's Effervescent Salt

dans un verre d'eau satisfait non seulement la soif, mais maintient le système en bon état. On peut le prendre en tout temps sans qu'il ait subitement des effets désagréables.

DU "CANADIAN DRUGGIST."

"Abbey's Effervescent Salt est reconnu par le médecin, ainsi que le public, comme un remède précieux. Sa vente a été presque phénoménale, et ce fait est dû, à sa réelle vertu médicinale. C'est pourquoi on a mis sur le marché, un paquet, presque semblable, quant à l'apparence, aux dimensions, et à la forme de la bouteille et du paquet authentiques, et ornés d'une étiquette aussi bien imitée que possible, dans le but, sans doute, de tromper le public.

Il a malheureusement, été acheté par des pharmaciens qui, la chose est possible, n'ont pas remarqué l'intention évidente des fabricants, et n'ont pas pris en considération, la perte de clientèle qui doit inévitablement résulter, de tout tentative de le vendre, à la place d'article, qu'il cherche à supplanter."



# Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

**The Canadian Royal Art Union**

LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage: SAMEDI, 30 SEPTEMBRE

## TRIO DE PROVERBES

La nuit est mère de pensées.

x

Un fleuve ne remonte pas à sa source.

x

On ne puise pas de l'eau dans un crible.

SANCHO PANÇA.

## Une Recette par Semaine

Pour conserver les cépes, ces champignons exquis que certaines de nos forêts produisent en abondance, on les range régulièrement dans un pot de grès ou de terre, émaillé ou verni, la tête séparée et bien nettoyée, la queue fendue: on les dispose en lits bien serrés et entre chaque lit on étend une couche de sel. On les charge ensuite d'un poids quelconque, et ils se trouvent bientôt baigner dans une saumure qui les conserve parfaitement.

BL. DE S.

## Pendant les Chaleurs

L'appétit disparaît, les constitutions s'affaiblissent. Les fruits, la crème à la glace, les boissons fermentées et glacées développent encore des affections de langueur, la paleur maladive et l'anémie, surtout chez les femmes et les jeunes filles. Pour combattre efficacement ces affections qui, négligées, pourraient entraîner des désordres graves et pis encore, les autorités médicales recommandent l'usage régulier des Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard qui en reconstituant les éléments épuisés du sang, ramènent les belles et fraîches couleurs de la santé parfaite. Dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

Un couple de bourgeois cossus s'habille pour aller en soirée.

*Monsieur.*—Pourquoi te mettre en frais de toilette? Tu sais bien qu'il n'y aura pas un chat chez les Baluchard.

*Madame.*—C'est vrai; mais ce n'est pas une raison pour être plus mal fagotée que les autres.

NE NÉGLIGEZ RIEN

Un rien amène la toux chez les personnes délicates. Il faut prendre du *Baume Rhumal*. 109

**HORACE PEPIN**

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal

Un jeune homme, à la veille de se marier, recourt aux lumières d'un ami.

—On me parle beaucoup, dit-il, de l'utilité des "concessions mutuelles"; qu'est-ce que cela veut dire?

—Cela veut dire que si, au moment de décider un voyage, ta femme préfère Marseille et toi Dunkerque, alors vous choisirez une autre ville que vous n'aimez ni l'autre.

\*\*

A l'office, entre larbins:

—Mais, tenez, où j'étais avant, un domestique qui aurait ciré ses chaussures lui-même aurait été très mal vu!

\*\*

—Quelle différence faites-vous entre un musicien et un lapin?

—Le musicien aime la musique et le lapin le plein champ.

## Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son Secrétaire, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

## UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer GRATUITEMENT à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

## LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boîte 996, Montréal.

**Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.**

## LE RIFLE

maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infatigable, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

## The Jones Umbrella "Roof"



**Recouvrez votre Parapluie**  
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

**Dix Jours d'Essai Gratis.** Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE — Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: *Umbrella Economy*, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

## VIN St Lehon

Naturel  
Tonique  
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

seuls Agents pour le Canada.



## Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

Téléphone des Marchands 182

## N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.

Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'Avance

COUPE GARANTIE

## La boisson des Bicyclistes

De l'aveu de tout bicycliste qui s'y connaît, l'EAU MINERALE RADNOR est celle qui calme le mieux la soif durant une longue course. Cette Eau pétillante et naturelle remplace avec avantage tout autre breuvage. Elle est agréable à boire et donne de la vigueur dans tous les cas de fatigue. C'est la reine des eaux minérales et c'est la plus recommandée. Un verre de cette eau vous tiendra frais et dispos pour une très longue course. C'est la seule boisson du bicycliste qui veut conserver ses forces et éviter toute fatigue.

## MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

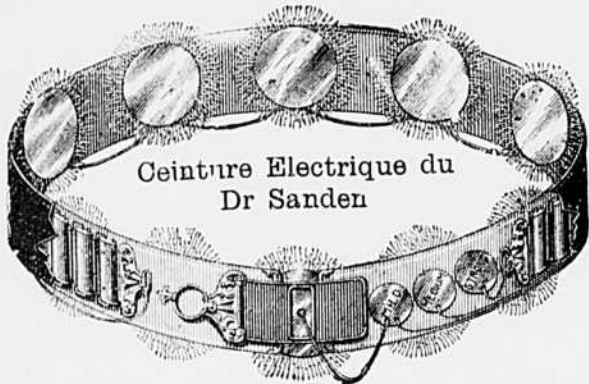
**J. BRUNET**

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

# DISTRIBUTION GRATUITE !

Du dernier livre du Dr Sanden "Trois Classes d'Hommes"



Ceinture Electrique du  
Dr Sanden

**DECOUPEZ CECI**

Nom .....

Adresse .....



## Une Garantie suivant la Loi

Je, A. T. SANDEN, président de la Compagnie Electrique Sanden, ayant pleine et entière autorité d'agir pour la dite compagnie, fais, par les présentes, la proposition bona fide suivante :

**\$5,000.00** — Je m'engage à donner le montant ci-contre à tous ceux à qui je ne pourrais pas prouver que chaque Ceinture Electrique du Dr Sanden qui sort de notre fabrique donne un courant électrique fort QUI SE FAIT SENTIR AUSSITOT QU'ON A MIS LA CEINTURE.

Passage de chemin de fer, notes d'hôtel et dépenses incidentes et raisonnables et \$5.00 par jour seront aussi payés à tous ceux qui viendront à notre bureau, Montréal, Canada, examiner et essayer nos Ceintures, et qui trouveront qu'elles ne donnent pas les courants que nous leur attribuons ci-haut.

LA CIE ELECTRIQUE SANDEN, Dr A. T. Sanden, président.

Assermenté par devant moi, en la cité de  
Montréal, ce premier jour de février,  
A. D., 1897.

JOHN H. ISAACSON,  
Notaire public et juge de paix, Montréal, Can.

Ces ceintures guérissent immédiatement — faiblesses sexuelles — tels que : pertes, écoulements, émissions, varicocèle, rétrécissement des organes, rhumatisme, mal de dos, sciatique, débilité nerveuse, etc. Et si vous souffrez d'une des maladies ci-haut mentionnées, venez me consulter.

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal, Que.

LA MEILLEURE

## Machine à Laver

... La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

**ET LA MOINS COUTEUSE**

Un enfant la manie sans fatigue.  
Elle ne déchire pas le linge.  
C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE  
BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVEUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

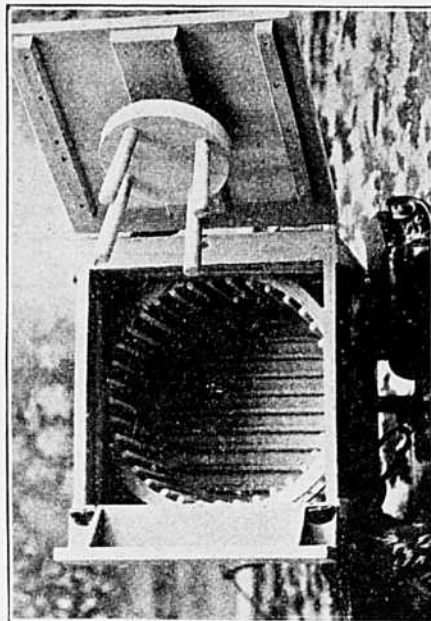
Se vendue au comptant ou bien  
payable à la semaine.

Tordueuses neuves, pose de rouleaux et réparations de tordueuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire

1171 rue Ontario, Montréal

Succursale : 101 RUE DU PONT, QUEBEC.



## RHUMATISME

Guérison assurée en 24 heures

J'ai eu dans ma famille un cas de rhumatisme articulaire aigu de la hanche. J'ai fait usage de LA CURE DU Dr ROUBY et la guérison a été immédiate. Je recommande fortement son usage à tous ceux qui désirent une guérison instantanée.

JAS. BAXTER, Banquier,  
157 rue St-Jacques, Montréal.

En vente dans toutes les pharmacies,  
50c la bouteille, ou expédiés sur réception  
du prix par

LA CIE CHIMIQUE ROYALE  
79 rue St-Jacques, B. P. 974, Montréal.

## Dr ROUBY

Dans nos conversations :

- Tiens, cela me rappelle...
- Quoi donc ?
- Sapristi ! je viens de l'oublier.

2,400 Dozen Pairs  
Fine Hosiery **FREE**



We have secured at forced sale 2,400 dozen pairs of ladies' fine hose which we propose to clear out within six weeks by giving them away with our Illustrated Fashion Journal in order to advertise & introduce it into new families. The old reliable Fashion Journal of New York is a complete family journal in every particular, the fashion department is unexcelled; with every issue we give beautifully illustrated patterns all latest styles with complete instructions free — contains household hints, fascinating stories & stands in first rank among metropolitan journals. The hose are heavy, warm, well-made fashionable goods, in fact colors. All popular shades, cardinal, navy blue, seal brown, black, slate, tan, in fact colors & styles to suit all tastes. There is no need of paying from 25 to 75 cents for a pair of full & winter hose when you can get a dozen for nothing. **Positively**, the entire lot (2,400 dozen pairs) to be given away during next 60 days for regular subscriptions. **Or Better Still**, we will send the Illustrated Fashion Journal 6 months free to 2,400 persons who will answer this advertisement at once & send us the address of 20 newspaper readers from different families. We are determined to lead them into useful premiums, hence this liberal inducement; it's a colossal offer & will not appear again. If you accept it send 10c etc. silver or stamps to help pay postage, mailing, etc. and your order will be filled same day it's received. Address **Illustrated Fashion Journal**, Station D, Box 35, Dept. 225, New York City, N.Y. — A dozen cents' hose given if desired in place of ladies. When you write be sure to mention size & colors wanted.

## A VIS IMPORTANT !

Vente Extraordinaire  
... de LOTS à

# Viauvville

L'Administration de la Succession C. T. Viau, offre au public de magnifiques Lots à Bâtir, de \$280, \$300, \$325, \$350, \$375, \$400, \$425, \$450, \$475 et \$500. Tous ces lots sont offerts à **Crédit** et à des **Conditions** exceptionnellement **Avantageuses**. Nous invitons spécialement les personnes qui veulent faire profiter leur argent, à venir faire le choix d'un ou plusieurs beaux lots dans de splendides avenues larges de 86 pieds. **L'Eglise** sera terminée à l'automne et les **Canaux** seront finis immédiatement dans toutes les rues en même temps.

Tout le monde constate avec nous que le plus brillant avenir s'offre aux acquéreurs de **Terrains à Viauvville**.

Les personnes désireuses de visiter **Viauvville** peuvent s'y rendre

par les trois grandes artères de Montréal : les chars Ontario Est, Ste-Catherine Est et Notre-Dame Est, vous conduisent aux terrains sans changement.

Rendu sur les lieux, vous avez une **Source d'eau Sulfureuse** qui fait les délices de milliers de personnes qui accourent de toutes les parties du Canada.

Un panorama grandiose s'offre à la vue du côté du fleuve, une **Magnifique Promenade** longe la rive et vous permet de voir dans toute son étendue le **majestueux St-Laurent**.

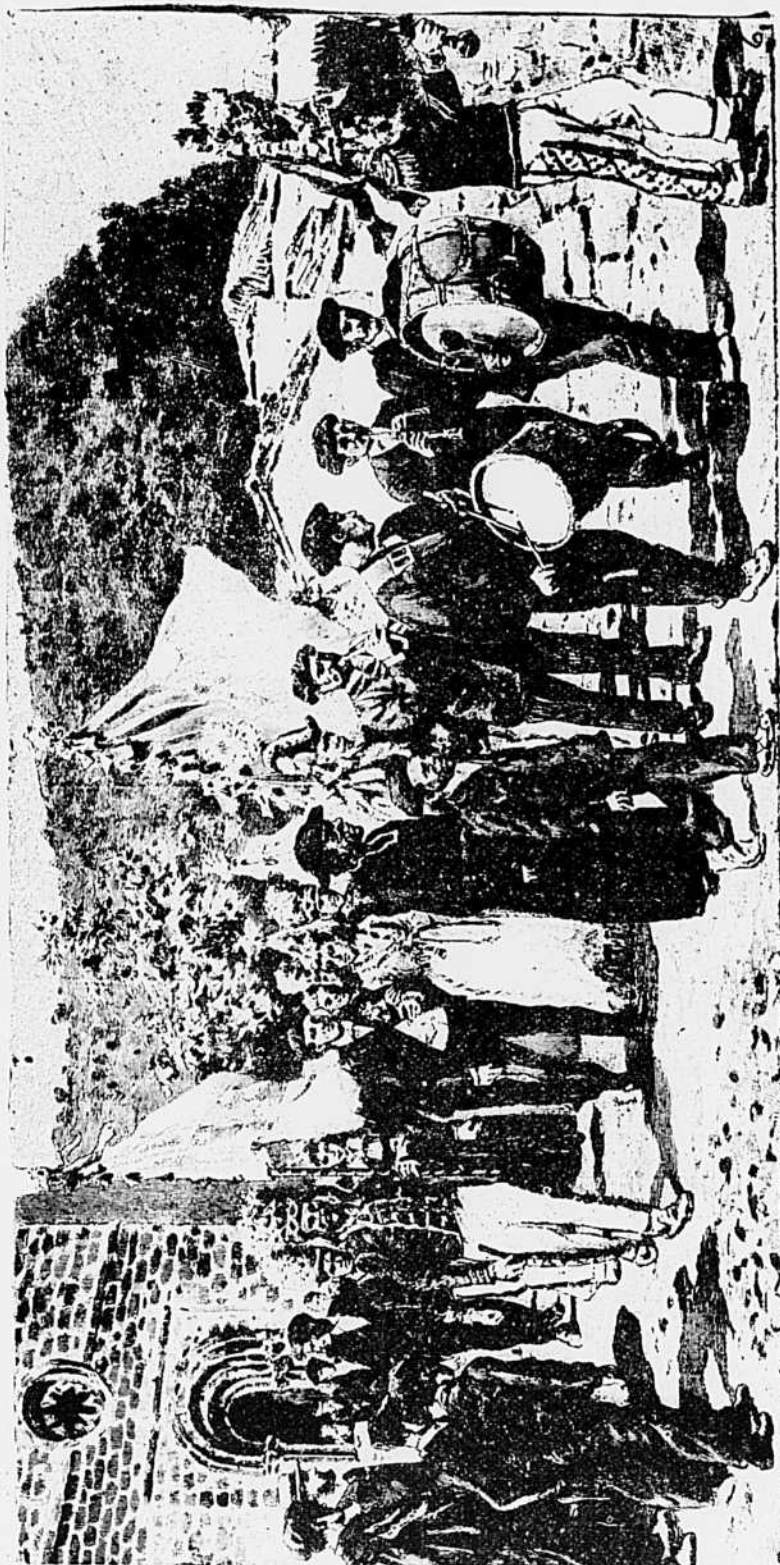
Une visite est sollicitée.

Succession C. T. VIAU



EDOUARD BEAUDRY, Représentant  
G. B. DEGUISE, Gérant.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 197



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes De Blois, G E Ouimet, E Paquet, Phaneuf, Provencher; Mles D Béclair, R H —, P K Hoy, D Lapierre, L Laurent, J Lionais, M L Narmandeau, B Pagé, A Racette, A Rivard, M L Roch, A Rousseau, M L Savard, M St Laurent, M Turcotte, A Vanier; MM H Archambault, T Aubé, E Beauregard, M J M Berthelot, L Brousseau, J W Carrière, R Desautels, H Desjardins, A Drapeau, P Gauthier, O Gibault, L Gravel, H Lapointe, J E Payette, A Ready, C Régner, G J Reneault, P O Richard, L Tourangeau, D Varin, H Vézina, O Warnault, Montréal; A Blanchette, Arthabaskaville, Q; Mlle O Gendron, Beauharnois; A Paris, Buckingham, Q; V Rochon, Clarence Creek, Ont; R Roy, Côte des Neiges, Q; Mlle R Dallaire, M L Jobin, L Darche, Danville, Q; J Robin, Forestdale, Q; Mlle C Durocher, E Rochon, Hull, Q; Mlles S Barras, M A Roberge, Mr O A Lebel, Lévis, Q; Mlle R A Langlois, Magog, Q; Mlle A Rouleau, Matane, Q; Mlle E Bellerose, Nicolet, Q; Mme F Moffat, Mlle D Paquet, M M P Boulay, J L J Routhier, Ottawa, Ont; Mlle A Savoie, Plessisville, Q; S Clay, Pointe Claire, Q; Mlle E Landry, Pont Etchemin; Mlles L Garneau, B Laperrrière, M Montreuil, H Pollquin, MM L Amyot, N Bussière, W Deschamps, R Dorval, E Mathurin, Québec, Q; Mlle O Prieur, Hche-Hieu, Q; Mlle J Sénécal, St Césaire, Q; A Trottier, Ste Cunégonde, Q; Mlle C Gagné, St Georges Est, Q; Mme P A Trottier, St Henri de Mascouche, Q; Mme J Beaupré, Mlle A Chénette, B Routhier, M Savarin, St Hyacinthe, Q; Mlle N Béland, L A Caron, Ste Julie de Somerset, Q; Mme A Dansereau, St Louis de Gonzague, Q; A Noël, St Marie, Q; J A Lorge, St Margaret Station, Q; Mlle A Vau-

cheistem, St Michel de Napierville, Q; Mmes C Blouin, J Nolin, Mlle E Grenier, O Masson, E Nelson, St Roch de Québec; G Paquette, St Roch de Richelieu, Q; Mme P Cloutier, L J B Lépine, St Sauveur de Québec; A Courchesne, St Zaphirin de Courval, Q; P Dubuc, Sherbrooke, Q; A Huard, Somerset, Q; Mlle L Brunette, Srel, Q; J A Milot, Yamachiche, Q; Mme J L Brochu, Mlle G Lemoine, Amesbury, Mass; Mlle C Lapointe, Auburn, Me; C Guimond, Berlin, N H; D Samson, Berlin Falls, NH; Mlle E Aubert, Biddeford, Me; H Chisman, Brunswick, Me; Mlle Y Massé, Cohoes, N Y; Mme G Proulx, Mles A Gendron, A Michaud, MM O G Umache, P Michaud, Fall River, Mass; C E Brichois, G brials, N Y; Mlle A Couture, Haverhill, Mass; F Ménard, Holyoke, Mass; Mles R Bolpue, R Dubois, MM H Chamberland, E Faille, A Martin, G Raymond, Lawrence, Mass; Ml's E Bélanger, A Paquette, M St Hilaire, MM H Côté, O Deschênes, H Michaud, Lewiston, Me; J Hamel, Lisbon, Me; Mmes H Lemire, N Malotte, L Provost, Mlles L Girard, H Lepage, J Morrissette, C Picard, J Rochette, M Turcotte, MM F X Desrosiers, D Ricard, J Rondeau, A Simard, Lowell, Mass; Mlles B Drouin, E Lemay, L Tremblay, Manchester, N H; A Dupont, E Normandin, Nashua, N H; J Magnaut, W Paré, New Bedford, Mass; Mlle A B Laffeur, New Market, N H; E Adrey, M Capdevielle, M Dubrey, L Jauré, Nouvelle Orléans, La; Mme D Serre, North Adams, Mass; Mlle A Viel, L E Gagnon, Salem, Mass; A Vermette, Sandford, Me; Mme F Labonté, Somersworth, N H; Mme D Riel, Thorndike, Mass; Mme G Lefebvre, A Gervais, E Gervais, Three Rivers, Mass; N Rodier, Waltham, Mass; Mlle M Leclerc, Woonsocket,

R I; Mlle H Harnois, Worcester, Mass; Mlle E Pinault, Place Inconnue.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle R A Langlois, Magog, Q; Mlle E Aubert, 4 Jefferson, Biddeford, Me; J Lapointe, 38a Labelle, Montréal; Mlle D Paquet, 630 Cumberland, Ottawa, Ont; G Raymond, 388 Common, Lawrence, Mass.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au Journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

**AUX DAMES**

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

**Machines à Coudre**

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

**Machines à coudre à Louer**

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

**CHARLES D'AMOUR**  
1686 rue Notre-Dame  
Près de l'Eglise Notre-Dame

**Songez a vos vieux jours**

L'union fait la force. — Voilà une vérité banale, c'est vrai; mais l'application n'en est pas moins neuve, chaque fois qu'elle est faite avec succès. LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE est, sous ces rapports, l'idéal du genre. C'est la mutualité la mieux comprise et la mieux garantie. Jusqu'ici on avait pensé aux malades, aux veuves, aux orphelins, mais jamais à préparer une rente aux petits déposants pour leurs vieux jours. Cette idée est venue à un groupe de compatriotes à la fois remarquables pour leur patriotisme et leur renom d'hommes d'affaires. Ils ont emprunté à la France un système qui met, à la portée de tous, le moyen de se garantir une vieillesse heureuse et d'enlever tout souci sur la conservation de l'épargne. Pour 25c ou 50c par mois, on s'assure une belle rente après 20 ans. En France, pays de la petite économie, on n'a rien su trouver de mieux et les résultats ont été vraiment merveilleux. Les membres de la "Société des Prévoyants de l'Avenir", qui ont souscrit depuis le début, commencent dans deux ans à jouir d'une rente de \$500. N'oubliez pas que notre CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE vous offre des avantages identiques. Demandez ses statuts, qui vous seront expédiés franco, en vous adressant à

Mr ARTHUR GAGNON, Secrétaire-Trésorier, Monument National, Montréal.

**MUSÉE EDEN**

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de 1000 Curiosités à Voir

**A L'ODEON...**

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

**Voyage Autour du Monde**

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION: Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

**ELDORADO**

Café-Concert Français

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 4 SEPT.

**Jeanne, Jeannette et Jeanneton**

Opérette en un acte

**BOUM, SERVEZ CHAUD!**

Vaudeville en un acte

Débuts de M. et Mme HARMANT  
Débuts d'YVONNE MONTALAIS,  
Chanteuse légère.

**CHAQUE JOUR** { Matinée... à 2 1/2 heures  
Soirée... à 8 heures

Salle magnifiquement aérée — Confort parfait

Entrée Gratuite au Parterre  
Galleries, 10c; Loges, 25c; Loge entière, \$1

Directeurs-Propriétaires: A. BOIRON,  
F. X. BILODEAU.  
Régisseur: S. DURANTEL.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

Excellent Endroit  
pour se...

**BAIGNER**

Dans de l'eau de source qui  
coule continuellement...

**BAINS LAURENTIENS**

Angle des rues Craig et Beaudry

**Mr J. J. LEVERT**

Professeur de ... **Mandoline, Guitare et Banjo**

Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS

Leçons données privément à mes salles ou à domicile.  
Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232 RUE STE-CATHERINE

(Vis-à-vis le Queen's Théâtre)

MONTREAL



**Les Tablettes Royales du Dr Rollens**

SEUL SPECIFIQUE POUR

**JEUNES FILLES, FEMMES PALES ET FAIBLES**

Recommandées par les meilleurs médecins. Elles sont composées de médicaments chimiquement purs tels que *Protocatechate de fer*, Extrait de *Noix Vomique*, *Acide arsenieux*, Extrait de *Cascara Sagrada*, et d'une autre *masse* dont le Dr Rollens a seul le secret.

ESSAYEZ-LES!

En vente dans toutes les pharmacies à 50 cts la boîte ou expédiées par...

B. P. 974.

CIE CHIMIQUE ROYALE, 79 rue St-Jacques, Montréal.

# Le Plaisir de Fumer..

dépend de la qualité du tabac. Un cigare mal fait et d'un tabac inférieur dégoûte le plus enragé fumeur. Il vaut mieux payer

10c pour un Cigare comme ...  
**"La Champagne"**

D'un arôme exquis; fait du plus pur Havane et plein de corps. Il éclipse, comme quantité, qualité et confection, tous les autres cigares à 10c, et...

Vaut les meilleurs se détaillant à 15 cts



## Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance:

**L. A. BERNARD,**

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

## La Société Coopérative de Frais Funéraires

1756 RUE STE-CATHERINE

Entrepreneur de ...



Funérailles dans toutes les paroisses de l'île de Montréal comme à la ville.

TELEPHONES: - Bell, Est 1235.

Marchands, 563.

**BUREAU TOUJOURS OUVERT**

# UN LIVRE POUR LES FEMMES

Toute femme qui se soucie de conserver ou de recouvrer la santé et les attraits perdus ne devrait laisser passer l'occasion qui se présente de se procurer le dernier livre de Julia C. Richard, "La Santé de la Femme." Ce livre est rempli de faits nouveaux et importants que chaque femme devrait connaître. Il vous dira comment retrouver la santé du jeune âge et comment échapper à ces maladies qui brisent la vie de tant de jeunes femmes. Un livre rempli de bon sens écrit par une femme qui a consacré sa vie à l'étude de ces problèmes.

## GRATIS

AUX LECTRICES

DE CE JOURNAL...

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée une copie sera envoyée, franco à toute femme qui en fera la demande.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

## Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818

## Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille. Propriétaire: J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS **SIROP** DU **D<sup>r</sup> CODERRE**

## PILULES

DE **Noix Longues**

Composées De **McGALE**

POUR

**GUERISON CERTAINE**

DE TOUTES

Affections

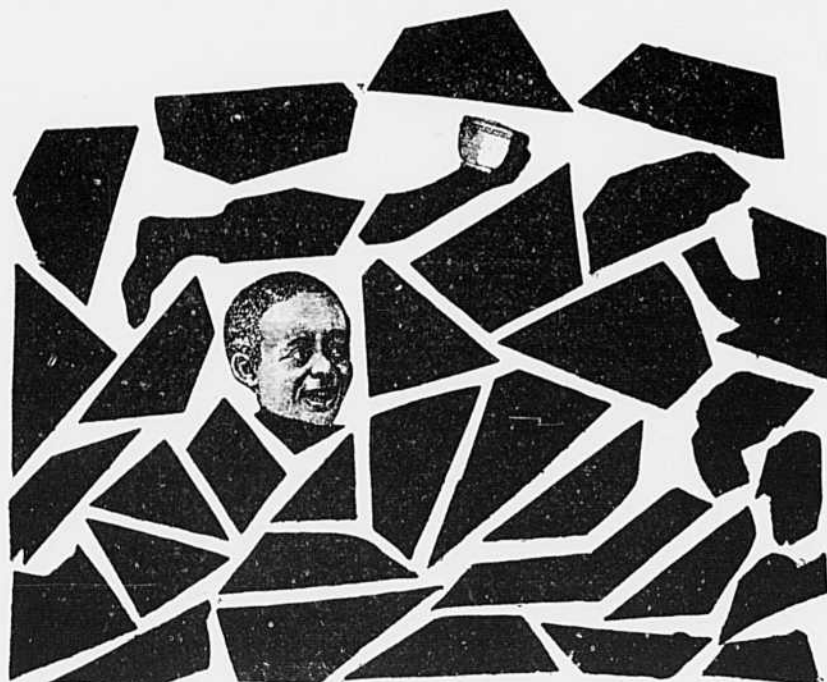
biliéuses,

Torpeur du

Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

## Casse-tête Chinois du "Samedi" No 199



### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LE BACCHUS NOIR.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 13 septembre, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.



## POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

## Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSTIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Ongles, Incarnation des Ongles, soignés par

## Mme GEO. TUCKER

Chiropradiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129

## Société Nationale de Sculpture ...

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, Jeudi, le 28 Septembre courant.

1 Lot de.....	\$10,000
1 " " .....	4,000
1 " " .....	2,000
1 " " .....	1,000
2 " " .....	600
5 " " .....	200
20 " " .....	60
66 " " .....	25
100 " " .....	40
200 " " .....	20
300 " " .....	12
500 " " .....	8

### LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 " " .....	12
100 " " .....	8

### LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 " " .....	4

3,500 Lots valant..... \$19,742

Prix du billet, 25c, 50c et \$1.00.

En vente partout.

J. Cochenatler, 131 St-Jacques, agent général pour Montréal.

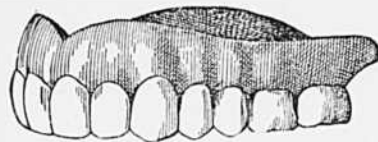
Nous faisons remarquer au public que la Société a été entièrement refondue. Le personnel au complet a été changé et M. Thimothé Archambault en est aujourd'hui le gerant. Prochainement, nous commencerons l'ouverture des cours publics et gratuits.

## LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, ferez bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,

P. O. BOX 1142, MONTREAL.



## Dentier Garanti \$5.

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5. Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialistes dans les plombages en or, argent, platine, etc., font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.

Des appartements privés sont à la disposition des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

## Institut Dentaire Franco-Américain

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine